





Des Jours meilleurs

DE LA MÊME AUTEURE:

Viva Moida. L'Harmattan, 2001.

Coup de sac. SJE, 2015.

MARIE HOURIET

Des Jours meilleurs

L'AIRE

Avec le soutien conjoint du Service des affaires culturelles
de l'Etat de Vaud et du Service des bibliothèques
et archives de la Ville de Lausanne, ainsi que l'aide
du Canton du Jura



**le Service Bibliothèques
& Archives** ● ● ●
de la Ville
de Lausanne

JURA CH
RÉPUBLIQUE ET CANTON DU JURA

© Editions de l'Aire, Vevey, 2018

Cet homme était un mot qu'ils croyaient connaître
mais n'avaient jamais entendu.
Il commençait.

Colum McCann
Let the Great World Spin, 2009



À l'ami Pierrot



PREMIÈRE PARTIE



JEAN-LOUIS

Raphaëlle a beau être née tout au bout du mois de juillet, pour moi, ça ne fait pas un pli : le signe astrologique de notre fille n'est pas le lion, mais le Watergate.

L'affaire nous a poursuivis durant toute la grossesse de Liliane, elle enflait parallèlement au ventre de ma femme. Et malgré toute l'émotion que je ressentais à l'idée d'être à nouveau père, peut-être parce que ce n'était plus la première fois justement, j'avoue garder un souvenir plus précis des démêlés de Nixon pour ne pas perdre la présidence des États-Unis que des examens prénataux auxquels, en futur père féministe, j'accompagnais Lili.

Il faut reconnaître qu'on avait une sacrée dent contre lui, même si on lui doit la naissance de notre deuxième enfant.

Nixon est le prototype de l'adversaire politique. Un conservateur pur sucre, un de ces types qui a réussi à force de sucer le fric des puissants et de mordre les autres, qui raconte partout ensuite que « quand on veut, on peut ». Et il en voulait, ça, on peut dire qu'il en voulait. Il faut dire que la vie lui a souri : si les frères n'avaient pas été dézingués, qui aurait préféré le petit Richard aux dieux Kennedy ? Il n'avait pas l'ombre

d'une chance, Nixon, mais l'Histoire lui a refilé un joli coup de main: exit les jeunes millionnaires porteurs d'espoir, bonjour la guerre du Vietnam. Rien de tel que le sang sur un drapeau pour qu'un pays se vautre dans les vieux draps des vieilles recettes de droite, et ce n'était pas quelques milliers de hippies gavés de came qui allaient l'arrêter.

Alors quand le sud de Washington a cru bon de se la jouer révolutionnaire (je veux dire, quand le Chili a eu la maladresse d'élire un socialiste qui a eu la maladresse de tenir quelques promesses), l'empire du haut n'a fait qu'un bond.

Liliane et moi pleurons de joie à l'annonce de la nationalisation des mines de cuivre chiliennes, notre aînée apprivoisait la place des Grottes sur son tricycle, Nixon envoyait ses services secrets faire le vilain boulot: à chacun ses occupations. Et il a persévéré, Richard: il lui a fallu trois ans, trois interminables années pour dégommer un homme d'État démocratiquement élu mais du mauvais bord. Même l'armée chilienne jouait les vierges effarouchées et clamait qu'elle respecterait la Constitution et les élections, c'est dire si Nixon et sa clique avaient sué pour parvenir à leurs fins. Enfin, y a toujours un colonel putschiste dans l'âme qui traîne chez les militaires, il suffit de mettre la main dessus. Ça a duré quelque peu, dans le Chili du début des années septante, mais les Ricains ont fini par trouver, et le 11 septembre 1973, des avions ont pilonné le palais de la Moneda. Retranché dans son bureau présidentiel, Salvador Allende a juste eu le temps de prononcer un discours à la radio et de se sui-

cider vite fait avant que le palais et la démocratie chilienne ne tombent sous le feu des attaquants. Tout rentrait dans l'ordre.

La nouvelle nous a glacés. On y avait tant cru, à Allende, à son programme de distribution de lait dans les écoles, au partage des terres, au pouvoir du peuple, mais désormais le stade de Santiago grouillait de prisonniers politiques et Neruda mourait en laissant orphelins des poèmes beaux à n'en pas dormir.

« Faisons un autre bébé », a décrété Lili.

L'espèce humaine est certainement celle qui s'est reproduite pour les motifs les plus déraisonnables. Nous étions parfaitement au chaud avec notre petite famille à trois, Juliette allait sur ses quatre ans, nous savourions la joie d'être parents comme de fins gastronomes : à doses homéopathiques, entre séances du syndicat, cours à l'Université ouvrière, comité de sauvegarde du quartier, gestion collective du centre culturel autonome et mille autres occupations tout aussi indispensables. Au milieu de ce feu d'artifice, il n'y avait guère de place pour un nouveau-né, d'ailleurs Juliette n'en réclamait pas, notre immeuble regorgeait de gosses avec qui traîner dehors. Mais Nixon avait tué notre révolution, il fallait répliquer.

La nuit du 9 août 1974, je berçais une riposte de deux jours lorsque la radio a retransmis le discours de démission du vieux salopard. Deux ans s'étaient écoulés depuis qu'il avait envoyé ses agents installer un système d'écoutes au siège du Parti démocrate. Deux ans durant lesquels il avait dressé des listes noires d'opposants, fraudé le fisc, reçu des pots de vin, mis le bâton dans les

roues de la justice. Et accessoirement, bombardé le Vietnam, acculé Allende.

Ma cadette peinait à trouver le sommeil mais le petit Richard ne l'avait pas emporté au paradis, finalement.

Alors maintenant, recevoir cette carte postale de Hué, ça me fait chier.

Ne parle pas comme ça devant Amélien, a dit Liliane en m'entendant jurer sur l'image de la Cité impériale – on gardait justement les petits ce matin-là, Juliette nous les confie une fois par semaine.

Ne parle pas comme ça, et j'avais envie de répondre qu'on n'avait pas peur des gros mots autrefois, quand nos enfants brandissaient des pancartes FUCK THE ARMY.

Il est minuit et je ne dors pas. J'ai le mal de carte.

Qu'es-tu devenue, Raphaëlle? Une touriste au « Pays du dragon », comme disent les agences? Qui dira à ses collègues en rentrant « Cet été, on s'est fait le Vietnam » comme on se fait une femme déjà violée? Peut-être que pour toi, ces vieilleries ne sont pas plus réelles que les jeux informatiques avec lesquels Yvan se détend les fins de semaine. Mais moi j'ai vu, et ce qui défilait sur nos écrans n'était pas virtuel. Le Vietnam, dernière guerre qu'on a laissé filmer, tu n'as pas idée de ce que c'était. Des traînées de feu hautes comme des immeubles qui fondaient sur des villages centenaires, ces habitants nus qui émergeaient, le corps en lambeaux. Le napalm date de la Seconde Guerre mondiale, des tordus ont réussi à améliorer les bombes incendiaires grâce à une texture de gel qui colle à la peau. Certains soldats yankees ont

tenté de refroidir les brûlures des gamins fuyant leur maison en flammes, avec leurs gourdes d'eau. Peine perdue, il paraît que rien n'arrête la combustion des tissus jusqu'à l'os.

Et toi tu me parles des pagodes, de la beauté des marchés d'Annam, du frisson de l'Histoire.

Comme d'habitude, c'est au Vietnam que les choses se sont gâtées.

Tarifs obligent, mieux valait janvier pour réserver les vacances, mais Raphaëlle croulait sous le travail.

« Je t'assure, ce sera génial », beuglait la brochure d'Yvan avec son scaphandrier nageant dans un aquarium. Elle n'avait pas trouvé le temps de proposer une alternative, incapable de s'envisager sur les plages thaïlandaises dévastées par le tsunami trois ans plus tôt. L'île de la Baleine, pourquoi pas ? Il était certainement possible de combiner plongée et découverte du pays – sujet à creuser dès qu'elle aurait livré ces fichues images pour Baselworld, la grand-messe de l'horlogerie.

Le Vietnam avait rythmé ses premiers mois de vie. Berceuse au relent de napalm, l'affrontement entre communistes et Américains. Dans un de ses albums photos, on distinguait une carte d'Indochine dans la cuisine, avec des punaises rouges pour marquer l'avancée des Vietcongs.

« Nous irons voir Hanoï », avait-elle dit en embrassant Yvan, avant de le laisser filer à l'agence de voyages.

Maintenant ils étaient là, foudroyés par le décalage horaire. Mousson en trombe sur le taxi : de l'eau vietnamienne dans la nuque, éblouissante. Fouillis, maisons

étriquées, danse de vélos et scooters, rues coloniales aux nœuds électriques. Arpenter l'ancienne capitale du Tonkin, ballotés au rythme des fruits et des fleurs, du delta. Les portraits d'Hô Chi Minh se mêlaient aux souvenirs de Raphaëlle, elle croyait sentir les Brunette et la bombe de peinture que ses parents utilisaient pour les banderoles US GET OUT. Elle en recherchait les vapeurs, incrustée contre la veste en cuir souple d'Yvan, sa joue rasée tendre, l'aftershave Kenzo.

Lorsque Raphaëlle avait persuadé Yvan de voyager en train jusqu'à Hué, il n'avait pas mesuré les distances qui les attendaient. Mais au moment où le Reunification Express s'ébranla pour les emmener vers le sud, alors que le wagon fendait l'aube embrumée d'Hanoï et que l'intendant des chemins de fer déposait devant eux une soupe et des nouilles, il lui lança un regard découragé :

« L'avantage avec l'avion, c'est qu'il y a le petit-déjeuner continental en option. »

Il avait honte, mais c'était le genre de bagatelles qui lui gâchaient le plaisir des vacances. Impossibilité de savourer un espuma d'expresso comme celui que concoctait le distributeur de son département; interminable attente en gare d'Hanoï à acheter leur ticket, stress pour trouver le bon quai; timbre suraigu du haut-parleur, langue saccadée à laquelle il ne comprenait goutte; taux d'humidité qui laissait la peau grasse et l'énergie, au plancher. S'il s'était méfié, jamais il n'aurait laissé Raphaëlle leur imposer autant de kilomètres ferroviaires.

Elle était imperméable à ces contrariétés. Sur les rives

du fleuve Rouge, il avait dû la retenir de goûter aux plats qui fumaient sur des gazinières de fortune: *Sur trois semaines de vacances, inutile d'en perdre la moitié à se vider à cause d'une vilaine bactérie, non?* Il avait passé sous silence son soulagement de ne pas dîner en pleine fureur automobile, le nez sur les pots d'échappement. Et là, elle subissait les vibrations du compartiment avec reconnaissance, comme un surplus de romantisme, l'œil bourlingueur sur les champs inondés, paysannes à chapeau traditionnel, gardiens de buffles. Au-delà de son irritation, Yvan l'observait admiratif et ahuri, conscient qu'elle vivait ce séjour dans une dimension à laquelle il n'avait pas accès.

La plaine et ses cicatrices de guerre. Les rizières par la fenêtre tandis que des vendeurs proposaient maïs, bœuf séché, thé. En atteignant Hué, le voyage s'était incrusté dans les os d'Yvan. Il visita la pagode de la Dame céleste encore habité par la saccade du train avant de décliner les tombeaux royaux. Raphaëlle dénicha une piaule – climatisation mal réglée, sanitaires à l'étage – où il s'endormit d'un trait, comme si une saison de fatigue s'était échouée aux portes de la Cité impériale. À son réveil, la déshydratation lui martelait la tête. Raphaëlle lui agitait une carte postale sous le nez.

« Le type d'à côté m'a dit que la ligne de chemins de fer pour Nha Trang a été endommagée par des inondations. Pendant que tu roupillais, je suis allée nous réserver un vol et acheter le nécessaire de correspondance... Tu peux signer celle de mes parents? »

Sur la Baleine, Yvan et Raphaëlle baignaient dans un

univers de sable et de corail. Devant leur paillote sur pilotis, un filet de vent marin léchait les chaises longues au milieu des cocotiers. L'entrée dévoilait une chambre en bambou et un service hôtelier aux petits soins – draps tendus et oreillers rebondis, corbeille avec débauche de crudités sur la table : pommes roses, fruit du dragon, bananes naines, goyaves. Toit de chaume, le bungalow ressemblait aux photos que l'agence de Raphaëlle livrait après retouche aux journaux de décoration intérieure. Yvan était aux anges.

« Une plongée, aujourd'hui ? »

– Le bateau passe dans une heure.

– La belle vie, souffla-t-il en s'allongeant auprès d'elle. Un petit somme et je serai fin prêt pour les crevettes Thor.

– Ton côté baroque. Je préfère les raies léopard.

– Ton côté design. »

Il ferma les paupières, sa respiration descendit les marches de l'endormissement. Sur le point d'aller nager, Raphaëlle perçut le triolet qui annonçait un sms. En effleurant l'écran, son index balaya le paradis turquoise. C'était Juliette.

LEHMAN BROTHERS EN FAILLITE, CATA-
CLYSME À NEW YORK. YVAN ?

Du rectangle de verre surgissait tout un pan de vie où Raphaëlle ne s'aventurait pas, le monde professionnel d'Yvan. Désarçonnée lorsque son compagnon avait abandonné la recherche au Geneva Finance Research Institute pour la gestion de fortune chez Bergues, elle choisissait méticuleusement les mots pour y penser – ou mieux encore, ne pas y penser : analyse de placements,

conseil à la clientèle. D'autres termes étaient refoûlés, codés, ou revêtus de la respectabilité d'une langue étrangère: rendements, CAC40, hedge funds. Yvan n'avait rien d'un loup, il ne boursicotait pas, il gérait du patrimoine – un mot au parfum culturel. *Des gens comme toi et moi avec leurs économies pour la retraite*, avait dit Yvan, *ou des amoureux qui rêvent de villa mitoyenne*. Des friqués? Oui, il y en avait quelques-uns. Très faciles d'accès, chaleureux, spirituels. Souvent des passionnés – de masques africains, de parapente; ou d'énergies renouvelables, comme ce couple qui avait fait aménager une piscine naturelle dans son jardin: la seule fois où elle avait accompagné Yvan. Les ** souhaitaient que l'entretien ait lieu chez eux, et Raphaëlle vibrait encore au souvenir d'une tatin d'abricots sous le juillet d'un platane. À peine plus âgée qu'elle, l'épouse lui avait prêté un maillot de bain, elles avaient parlé festivals en barbotant entre quartz et lotus.

Lehman, c'était un nom qu'elle connaissait, un nom qui revenait chez les stagiaires lorsqu'ils tentaient de joindre Yvan durant ses congés. *Si vous pouviez lui transmettre, j'ai une question à propos de Lehman*. Elle entendait ensuite Yvan les rappeler: *Oui, propose-leur du Lehman. Les titres Lehman booste bien*. Dernièrement, le ton avait changé. Il y avait de la crispation dans l'air, mais rien de grave. *Un torticolis financier*, avait-il ri un jour avec Franklin, le copain d'enfance passé courtier puis trader à Manhattan: *Ça coince de partout, un passage chez l'ostéo et tu repars*. Elle ne l'avait jamais senti inquiet. Ennuyé tout au plus, comme d'un moustique dans la chambre à coucher.

Qu'est-ce que ça signifiait, Lehman en faillite ? Du fond de son ignorance volontaire, elle savait juste que la boîte était monumentale. Lorsqu'il y avait été engagé cinq ans plus tôt, Franklin avait raconté le building de la 7^e avenue, verre à l'assaut du ciel, façade avec carte du monde et publicité défilante, ruche financière et milliers de collaborateurs, bière artisanale à quinze dollars sur Times Square. Alors la faillite, qu'est-ce que ça signifiait pour Franklin et Yvan ? Pour elle ?

Adieu poissons-anges et gorgones blanches. Raphaëlle regarda son compagnon – sourcils busqués et pommettes floues, gourmète d'argent de ses vingt ans (sa mère voulait *un cadeau qui reste*), poils en arabesque collés par l'eau salée, short bosselé, fuseau bruni des jambes. Abrité par le sommeil, la douceur de vivre.

Paume sur épaule chaude, léger balancier, fini de jouer, réveiller Yvan.

Maintenant, les crevettes roses qui les narguaient. Chair translucide fondant sur la langue conformément aux promesses du menu *Saveur mer et citron vert* : des bouchées de luxe sur fond de mutisme. Yvan aux omo-plates tendus, porte sans serrure.

Les nouvelles étaient mauvaises et exaspérantes. Coincés sur leur plage de rêve, des bribes d'actualités télévisées pour seule information. Les batteries du portable étaient vides, et les prises vietnamiennes, incompatibles avec le chargeur. Dans la salle à manger commune, les rares images télé montraient une version Wall Street du livreur de pizza : des types en cravate portant des cartons identiques – Yvan se demanda si l'omnipré-

sence du sigle *Iron Mountain* était un coup de pub grandiose, ou associerait au contraire l'entreprise à la débâcle du siècle.

Il dormait mal.

Raphaëlle avait avancé leur retour pour venir à bout de l'arrêt clinique du temps entre sable et bambous, mais ils ne seraient pas à Genève avant le vendredi. Les jours de la semaine étaient tombés l'un après l'autre, comme des pétales de marguerite: *C'est grave, un peu, beaucoup, terriblement, à la folie, pas tant que ça*. La navette maritime, prendre place à l'avant et laisser à leur nostalgie les passagers qui regardaient les charmes de la Baleine se réduire à un pois vert sur l'océan. Le dénouement se rapprochait et il leur sembla que la situation s'aggravait. Ils pénétrèrent dans l'aéroport comme aux soins intensifs, bardés d'injonctions, de personnel d'encadrement, de plateaux repas mondialisés. Trimballés le long de couloirs obligatoires et de sas de sécurité jusqu'au ventre de l'Airbus, succédané de bloc opératoire où ils s'immobilisèrent, anesthésiés par les heures de vol. Atterrir à Cointrin et entrer en salle de réveil, sentir la peur se réanimer. Rechargé aux bornes du terminal, le portable n'avait révélé que le silence de Franklin. Il n'avait répondu à aucun message.

Revenir à l'appartement sans le reconnaître. *Cherchez les sept différences*, songea Raphaëlle en regardant les miettes laissées sur l'îlot de la cuisine – comme d'habitude, partis en trombe. Dorlotées par sa mère, les plantes chatoyaient sur le balcon. Aimantés au frigo vintage, des amis leur tiraient la langue sur carte postale. La vie d'avant vibrait entre les murs.

La soirée commençait. L'heure aurait été encore décente pour appeler un collègue, savoir enfin.

« Je prends une douche avant d'aller au bureau. »

Agir, mais sans téléphoner, quitte à devoir rôder de nuit dans un bâtiment inerte. Le chant de l'eau monta de la salle de bains – c'était la première fois qu'Yvan n'allumait pas de radio.

Le trafic était fluide, les rues ne portaient pas de stigmates. En 2001, New York fumait encore des semaines après le 11 septembre. Dans les Rues Basses, aucun décombre public, pas de sirène hurlante : la finance avait la crise feutrée. Le cimetière bancaire commençait derrière le tourniquet d'origine de chez Bergues (celui des fondateurs, qui ne servait plus à la clientèle – *sécurité oblige en cas d'évacuation*, avait exigé le service du feu ; réservé depuis aux employés de l'établissement). Poussant la poignée en bronze, Yvan caressa du regard le battant d'acajou et son vitrail Art déco. Combien de matins avait-il été reçu par l'aristocrate grincement du bois ? Depuis 1808, l'entrée sur cour permettait aux fortunes de s'abriter et prospérer en toute discrétion. Ses talons crissèrent sur le terrazzo. Chaque pas le rapprochait du diagnostic. Au fond du corridor, l'ascenseur d'époque l'attendait derrière sa grille surannée.

En haut, c'était le sépulcre. Pas un bruit sur le palier du troisième : ni imprimante haletante, ni trémolo de portable, nobody pour jouer les prolongations au front-office. En deux enjambées, Yvan atteignit les portes vitrées qui donnaient sur le service. Les écrans d'ordinateurs étaient alignés, les chaises ergonomiques, droites

devant chaque poste. Au mur bleu ciel, six cadrans donnaient au temps une dimension planétaire.

D'en bas on rappela l'ascenseur. Une minute plus tard surgissait une femme en blouse vichy marine.

« Il me semblait bien que j'avais entendu quelqu'un. Une urgence, Monsieur Felder ? »

Isabela, la concierge de l'immeuble.

« Plaisir de vous revoir. Vos vacances se sont bien passées ? »

Comme si de rien n'était.

LINDA

La maison était jaune pâle, avec des plinthes blanches, une belle coloniale de 1877. Les Américains préférèrent ce qui est neuf et c'est notre chance. Staten Island en plus, jamais je n'aurais cru pouvoir me payer un logement aux portes de New York. C'est que le courtier nous avait à la bonne. J'ai bien vu qu'il avait un kick sur moi et sincèrement, je n'ai pas dû faire beaucoup d'efforts pour lui rendre ses sourires. Son air de grand gamin, ses cheveux blonds et raides comme des épis, et puis ce quelque chose de vacances dans son accent... Ça m'a mise en confiance. Il s'est démené comme un beau diable pour dénicher une offre, une bicoque pas très grande mais vraiment bien placée. Une fois signé le prêt hypothécaire, je l'ai vu hésiter à partir, j'ai espéré qu'il lancerait une invitation. Mais non. Je connais les indécis, il n'y a pas pire brise-cœurs. Remballée donc, la déception au goût de pomme sur ma langue. Chanceux comme nous étions, ce n'était pas le moment de chigner. Je l'avais, mon *american dream*, en bois et en jardin. Exactement comme j'en rêvais depuis le Québec, avant le grand saut vers le sud.

« On dirait une crème glacée vanille », a dit Nathan. Je nous revois sur le perron, n'osant pas entrer. Bien

sûr, on l'avait visitée avec l'agent immobilier, mais cette fois c'était différent : elle était à nous.

« Tiens, ai-je dit à Nathan en lui tendant la clef. À toi l'honneur. »

Du haut de ses dix ans, il m'a souri. La porte d'entrée a grincé – *C'est rien, je mettrai de l'huile* – et nous avons eu une maison. Fini l'appartement du rez dans le Queens, les klaxons du carrefour et les camions des éboueurs. À nos pieds, le plancher rouge de l'entrée. J'avais d'abord trouvé ça drôle, mais une fois dans la cuisine, j'avais apprécié la note de couleur. Avec le vert d'eau et le blanc des placards, c'était même franchement joli. Le salon était immense (vingt-cinq mètres carrés !), ce ne serait même pas utile d'y mettre ma machine à coudre : elle tenait dans ma chambre à coucher. Le WC du bas avait un lavabo, et à l'étage c'était baignoire avec vue sur le dehors dans la salle d'eau. Le seul problème de la pièce réservée à mon fils était que ses meubles paraissaient nains. Dès mon prochain salaire je lui achèterais un bureau convenable à la place de la petite table où il avait dessiné toute son enfance. *Viens, allons donc sur le balcon*. Comme toujours, Nathan était submergé d'émotion. Sans doute un gène de la lignée paternelle, moi qui suis une femme d'action je ne vois pas comment il pourrait tenir de mon côté. La psychologue scolaire m'avait recommandé de ne pas le laisser s'enfermer dans son monde, une cruche qui n'a pas idée à quel point c'est génial de vivre avec un môme comme celui-là. Rêveur, serviable, capable de s'occuper des heures durant tout seul sans sauter d'un coin à l'autre de l'appartement ou taper hystériquement dans des

balles de baseball, je me demande comment ma mère a supporté mon tempérament d'hyperactive. De la terrasse du haut, nous dominions le jardin, une pelouse mitée par l'absence d'une main verte honorable, et j'étais bien décidée à réparer l'outrage. J'avais toujours eu un faible pour les pivoines, je me voyais déjà en déposer un bouquet rond dans une cafetière émaillée à l'ancienne, comme chez les fleuristes chics. En semaine je pouvais oublier, entre mon boulot d'enseignante et les activités sportives qu'organisait l'école, il n'y avait pas de temps mort. Mais le week-end, possiblement, une fois les cours fin prêts ? Je m'étais acheté des gants tout frais rien que pour croire à mon rêve botanique.

« Oh, Mum ! »

Nathan s'est jeté à mon cou. Je l'ai serré avec plus de pincements que d'habitude, confortée dans ma décision. J'avais pesé le pour et le contre, *Était-ce raisonnable, cet emprunt ?* et puis je m'étais dit zut, dans notre ancien immeuble ça achetait à tour de bras, du moins ceux qui n'étaient pas chômeurs, on n'en finissait pas d'être invités à des pendaions de crémaillère. J'avais révisé mon budget, c'était ric-rac mais bon, et si la banque était d'accord pour le crédit, c'était rassurant. Des messieurs monnayeurs qui veulent perdre de l'argent, ça se peut pas... Donc s'ils m'avaient accordé le prêt, ça devait le faire.

JEAN-LOUIS

Je regardais Lili remplir le frigo quand c'est arrivé.

D'habitude je ne reste pas quand elle revient de courses, ça m'agace. Je vais rarement en commissions, quand c'est le cas c'est la Migros. Je n'ai pas besoin de leurs pubs à la con pour savoir que c'est meilleur marché qu'à la Coop, il suffit de lire les étiquettes. Je n'ai pas d'idée préconçue en entrant, excepté bien sûr s'il faut racheter du lait ou du café, j'embarque un caddie et j'achète en fonction des promotions. Ça m'est égal de râper sur mes pâtes du gruyère plutôt que du parmesan, c'est comme les pommes: je choisis le moins cher, et je prends de la viande de porc. Liliane déteste, pas mes côtelettes mais que je ne sois pas plus sélectif. *Jean-Louis, les Golden sont fadasses, tu sais bien que je préfère les pommes Cloche...* Je dois déjà faire attention aux interdits, et Dieu sait qu'il y en a avec cette fichue mondialisation. Les granny smith d'Afrique du Sud sont prohibées, y a plus d'apartheid mais en bilan kérosène, c'est presque aussi honteux que l'agneau de Nouvelle-Zélande. Israël bien sûr, c'est fertig. Et moi qui aimais bien devancer un peu la saison des fraises avec l'Andalousie, je peux me broser depuis qu'Almería bouffe du sans-papiers sous une mer de plastique. Donc je jongle entre le Gala en action et le Pain du mois, je

trouve que je me débrouille pas si mal et je fais le mort en rentrant. Lili peste beaucoup ensuite, elle doit se taper la confiture M-Budget sur ses tartines (en plus, les pots sont gros). Moi la marmelade je la mange très sucrée, autrefois c'est ce qu'on faisait pour qu'elle ne moisisse pas, et je ne suis pas friand de ces nouveaux mélanges qu'elle déniche style tomate-cannelle. Et puis ça me démange de la titiller un peu, sous prétexte d'acheter correct Lili se laisse aller parfois, la poignée de Mara des bois à huit balles c'est du vol, bio ou non. J'abuse pas, j'estime ma femme, mais je suis perplexe quand elle s'enroule dans un drapé Christa de Carouge avec un sentiment de triomphe alternatif.

On s'est enguirlandés des centaines de fois sur le sujet quand on était jeunes, maintenant on sait s'y prendre et d'habitude, je ne reste pas quand elle revient de courses, ça m'agace. Là, je lisais l'édito du bulletin syndical et je n'étais pas d'accord avec Pascal Spicher qui le signait – sans doute ce terme de « synergie militante » qui me chiffonnait, je n'aime pas les marmites où tout se mélange et devient uniforme.

J'ai voulu finir l'article et Lili a commencé à ranger ses emplettes, la fraîcheur du légume est une religion chez elle et elle n'avait même pas pris la peine d'ôter son foulard grenat que ses bracelets cliquetaient déjà entre les étagères du frigidaire. Je venais de lever le nez pour la regarder quand c'est arrivé. Ce n'était pas de l'exaspération en l'occurrence, ç'aurait parfaitement pu mais là c'était cet œil qu'on pose trop rarement sur sa partenaire, je contemplais ses manies avec l'émotion de la redécouverte.

Et une valise de souvenirs mal ficelée m'a dégringolé sur la tête depuis le haut d'une armoire où je l'aurais remisee depuis des années. C'est pas possible d'être déjà si loin.

Ma mémoire sent le gazon. C'est une noctambule de juin, lorsque le jour n'en finit pas de finir, une noctambule Bleu de minuit. J'ai dix-neuf ans et je regarde Lili remplir notre glacière. Il y a huit mois que nous sommes ensemble, un vieux couple, quoi. Il va faire chaud au parc des Bastions, elle coince un maximum de bières et de plaques réfrigérantes. C'est la révolution, on installe nos tentes. Il s'agit d'un espace public, qui plus est au pied de l'université: autant dire, à nous! C'est ce que martèlent les tracts tirés tout le matin sur la machine à stencil, qui m'ont laissé les doigts violacés. C'est la révolution, Lili n'a pas le droit de vote mais elle a des tresses. Pas très longues à dire vrai, ses cheveux frisent et les deux nattes les raccourcissent encore. C'est la mode, la moitié des filles en portent, et ça évite des shampoings – un aspect important vu nos moyens logistiques et les crinières des mecs, elles aussi avides de douches. *On s'en fout, on ira se laver dans l'Arve.* Lili n'a que des solutions. Ses seins brinquebalaient dans son débardeur, légers. Un short à grosse ceinture lui moule les fesses, elle a sous les bras une mèche de poils qui forme une minuscule volute et que je trouve adorable. Elle vient de terminer l'école de commerce, veut quitter la maison. Enfin! Ses parents sont plus coulants que les miens mais elle trépigne de voler de ses propres ailes. Ma mère est aigrie par mon départ et tâche de me mettre les bâtons dans les roues, elle refuse que j'emmène mon ciré sous

prétexte que c'est elle qui l'a payé et que mon frère cadet pourrait en avoir besoin. Celle de Lili lui refille de la sauce tomate en conserve et du saucisson. Ça énerve Lili qui se la joue indépendante, ça me met l'eau à la bouche. On n'a pas trop à manger, notre groupe de copains est si maigre qu'on dirait un troupeau de chèvres grecques. J'ai tout de même réussi à rafler une couverture à la maison, une ancienne qui pèse tout son poids. Elle me donne le viril sentiment d'offrir un gîte à mon amoureuse mais je me ferais zigouiller plutôt que d'avouer un élan aussi macho. À part les canettes Cardinal, nous avons emmené une cassette de Michel Bühler, des Brunette, André Gorz et Hanna Arendt. Nous les lisons à voix haute l'un pour l'autre. On s'endort sur fond de guitare, de flirts ou d'engueulades entre idéologues de nuit. Demain, le Collectif a agendé une discussion sur la réforme des universités. Lili est inscrite en éducation spécialisée, je n'ai qu'un CFC. Peu lui importe, elle juge qu'on a notre mot à dire, *Le savoir appartient à tous*. Derrière mon apprentissage de typographe miroite à ses yeux d'étudiante le mythique monde ouvrier.

Ce soleil d'autrefois me brûle les pupilles. Je suis blessé par cette brèche de jeunesse dans notre cuisine de vieux où Lili s'enthousiasme de sa prochaine tarte aux pruneaux. La nostalgie me tord les tripes, ce n'est pas possible d'être si loin de ce temps-là. Comment fait-on pour vivre en pleine éclipse, comment font les Inuits pour supporter la nuit polaire ? Je revois le bus VW qui nous emportait en juillet vers l'inconnu, on roulait plein sud au petit bonheur la chance, à s'arrêter quand ça

nous prenait au bord d'une rivière, dans des bleds où les habitants nous voyaient pique-niquer sur la place. *Comment qu'elles s'appellent, ces demoiselles?*

Juliette, Raphaëlle. Elles avaient des fichus et les joues aussi rondes que les pêches qui leur dégouлинаient sur le menton. On engageait la conversation. *Et où c'est que vous dormez?* On faisait visiter le bus brûlant comme un four. Ça se terminait par une nuit dans une grange, avec des petits-déjeuners qui nous tenaient le ventre jusqu'au milieu de l'après-midi suivant. Nos filles revenaient de vacances noires comme des bohémiennes. Lili et moi, nous trouvions magnifiques ces inconnus qui nous donnaient tout. Les mêmes qui donneraient massivement, deux décennies plus tard, leur voix au Front national.

Abstraction. Depuis que nous avons été chassés du paradis, je cherche à faire abstraction de tout ça. Je devrais dire *soustraction*, ce serait plus juste. On m'a soustrait cette vie foisonnante et libre où il était plausible d'espérer. Lili est plus raisonnable que moi. Sans doute son métier de médiatrice scolaire qui la connecte au monde à un niveau plus intime, plus primitif, au-delà de l'air du temps – comme un prêtre, je suppose. Liliane est plus raisonnable et je ne lui en veux pas. Au contraire, je me demande ce que je deviendrais si elle n'était pas là pour me dédramatiser l'univers. En plus, elle a l'élégance de se moquer de moi plutôt que de rougeoyer de l'œil.

La voilà qui m'engueule parce que ça fait deux fois qu'elle me demande de laver le rampon (quarante francs le kilo, tout de même).

Le lendemain, tout était à sa place.

Les imprimantes éjectaient, les portables interrompaient phrases, gestes et pensées, les capsules Nespresso suintaient.

« C'est fâcheux », décréta Loutan, les mains jointes devant les lèvres.

Une heure plus tôt, Yvan avait été accueilli en demi-héros devant la machine à café. Exclamations, accolades, ses collègues trouvaient formidable qu'une oreille attentive débarque, quelqu'un à qui on pouvait tout raconter, tout redire.

« Pour Lehman, nous avons su dès l'ouverture des marchés. Toutes les actions ont dévissé, on ne savait plus où donner de la tête, à gueuler des ordres de vente au téléphone, scruter les cours et regarder en boucle les images des États-Unis. Qu'un poids lourd bancaire de Manhattan fasse faillite, c'était impensable. C'est le genre de choses qui n'a tout simplement pas le droit d'arriver. Les traders ont averti les gestionnaires de fortune, qui se sont rués sur leurs dossiers : chez qui avait-on fourré du subprime, et dans quelles proportions ? Nos téléphones ont été pris d'assaut. Des clients, leurs avocats, des journalistes. Les autorités qui réclamaient un contact avec les associés. Des heures épouvantables,

un tremblement de terre où les murs vacillent, interminablement. Il était clair que nous avions pénétré en zone rouge, tu sais comment sont structurés nos portefeuilles, on avait massivement vendu des titres qui venaient de perdre toute valeur. C'était très difficile de circuler dans l'étage, personne ne se trouvait à l'endroit habituel, un va-et-vient hallucinant, tout le monde cherchait tout le monde, les gens se cognaient les uns aux autres, à croire que les couloirs avaient rétréci. Pas un seul n'a eu l'idée de sortir son lunch, nous étions entrés dans une autre dimension, sans fatigue, sans faim. Vers treize heures, on nous a demandé de retirer des salons nos brochures sur les instruments financiers et produits d'investissement. Peu après, la Direction a annoncé que nos guichets et nos lignes seraient fermés l'après-midi. La pression externe a baissé, mais ça nous a flanqué une trouille terrible. Allait-on rouvrir ? Deux agents de sécurité privée avaient été déployés devant l'entrée principale. Nous avons entendu quelques éclats de voix, certains cadres des caisses de pension avaient été dépêchés aux nouvelles par leurs supérieurs et ils étaient gonflés à bloc – sûr qu'ils s'étaient fait étriller pour avoir entraîné les fonds de retraite dans des placements à risque. Les fenêtres étaient ouvertes, plusieurs d'entre nous se sont penchés pour voir ce qui se passait, un homme tiré à quatre épingles s'est mis à nous insulter comme un charretier. D'habitude quand un type profère ce genre d'insanités, il se fait mal voir. Là, c'est nous qu'on regardait de travers, nous nous sentions de dangereux irradiés. Quelqu'un a refermé les fenêtres, les braillements ont repris de plus belle. D'autres voix se

sont jointes. On s'est éloignés des vitres. Un projectile a volé contre la façade. On entendait la Sécurité tenter de calmer les esprits. Après quelques minutes, des policiers sont venus en renfort. La cotation avait été suspendue. Nous nous sommes retrouvés là, entre les bureaux, sans rien faire. Un après-midi d'otages : reclus, à la merci de plus puissants que nous, morts d'inquiétude. Est-ce que la banque allait tenir ? Pouvions-nous être traînés devant des tribunaux ? Risquer la prison ? Même si ce n'était pas le cas, dans la clientèle, certains gros bonnets tenaient plus du mafieux que du gentleman. Iraient-ils jusqu'aux représailles ? Nous savions que le conseil d'administration négociait, nous anticipions un dénouement rapide. Mais à dix-sept heures, aucune nouvelle, si ce n'est à l'infini les mêmes infos sur les chaînes de radio. C'était l'heure de l'afterwork ou des courses du soir chez le traiteur, nous ignorions si nous avions toujours un job ou si le cataclysme qui avait rayé Lehman de la carte allait nous engloutir aussi. Un coup d'œil dans la rue a confirmé qu'aucun excité ne tendait de guet-apens à la sortie. *J'y vais*, a décrété Jérémie – personne n'a su si c'était de la bravoure ou une énième manifestation de son minimalisme. L'un après l'autre, nous avons repris nos paletots et vestes de tailleurs, et nous sommes descendus. Une fois tous expulsés par le tourniquet du rez, nous formions un gros tas anthracite dans la cour. À *demain*. On mourait d'envie de se serrer la pince après ces heures d'angoisse, qui pouvait savoir si nous nous reverrions le matin suivant ? Pourtant chacun a mis un point d'honneur à s'éloigner l'air de rien et nous nous sommes dilués dans la foule comme des

espions. Il s'est passé encore trois jours avant que le gouvernement baste et crache ses milliards pour racheter les titres les plus frelatés. On nous avait priés de rester à la maison, la banque avait appelé ses avocats à la rescousse et ce sont eux qui sont montés au front. Les stagiaires pour monsieur et madame Tout-le-monde, les ténors du barreau pour les pointures. Pendant ce temps, on poireautait. Tu peux pas imaginer ce que c'était. »

Si, il imaginait. À les écouter Yvan sentait encore le frémissement des litchis sur ses papilles, la rumeur océane, l'île bleue et tiède qui jurait avec ses nuits blanches. Le décor de son vertige à lui.

Maintenant, il avait droit au briefing hiérarchique de Didier Loutan, Management Chief Officer. Le titre ornait sa porte. Sauf qu'au lieu de lettres en laiton à l'ancienne, son patronyme scintillait en rouge sur une barre numérique, comme les arrêts dans le tram. Une trouvaille du département maintenance et informatique pour éviter les surcoûts en cas de changement de titulaire ou de dénomination du poste. Idée qui aurait été brillante si ce même service ne s'évertuait à remplacer à tout bout de champ le matériel – centrale d'appels, pointeuses, beamers, cartes de prépaiement pour le distributeur de boissons.

« Très fâcheux, reprit Loutan face à son silence, je comprends que vous accusiez le coup. »

Le discours du Management Chief Officer se résu-
mait en trois points :

a) Les autorités avaient eu la clairvoyance de ne pas laisser sombrer l'industrie financière, branche déterminante en termes d'emplois et de rentrées fiscales. Cet

intérêt public bien compris leur évitait la banqueroute grâce à un apport d'argent frais à plusieurs zéros.

b) Selon toute vraisemblance, des enquêtes allaient être ouvertes sur les fonds versés par les banques aux agences de notation censées évaluer leur degré de fiabilité. Le mois dernier précisément, Bergues avait transféré une importante somme à l'une de ces agences. On ne pouvait exclure que le Sénat américain, très remonté, cherche à en savoir plus sur ces pratiques. Momentanément, il était donc préférable d'éviter un séjour aux États-Unis.

c) Compte tenu de l'opinion, il était essentiel que les banques fassent un geste. Même s'il y avait de fortes chances pour que la mesure reste unique, aucun bonus ne serait versé cette année.

« Vraiment fâcheux, conclut Loutan. Mais parlons plutôt de votre voyage. Comment avez-vous trouvé le Vietnam ? »

RAPHAËLLE

Maman nous invite à goûter pour l'anniversaire d'Amélien.

Louve comme elle est, ce n'est pas une simple débâcle bancaire qui va la faire renoncer au rituel. Son petit-fils souffle ses bougies, elle rassemble sa clique pour l'occasion – un point c'est tout.

« Fais un effort, Raphaëlle. Les enfants vous adorent, et puis ça te changera les idées. »

J'aurais préféré que de l'eau coule sous les ponts avant le grand round familial. Yvan dit que ce n'est pas le moment de se débiner, qu'il me rejoindra dès qu'il aura fini sa journée. Moi, j'appréhende.

Mon beau-frère aura construit une forteresse en bois pour les Playmobil de son fils, fantastique n'est-ce pas ce talent d'ébéniste qu'il cultive une fois rentré du lycée où il enseigne – un prof apprécié, paraît-il. Eunice offrira à son frère un de ces dessins de cinq ans dont les peintres s'acharnent à retrouver la fulgurance. Juliette aura profité d'une heure creuse au guichet de la bibliothèque municipale pour trouver la recette d'un gâteau inédit – soucoupe volante ou dinosaure, cette année ? Perfection d'autant plus déprimante que la famille n'est pas gnanngnan, Juliette est lumineuse et caustique, les autres, itou. Maman aura fini le déguisement de pirate

qu'elle confectionne depuis des semaines, Papa a fabriqué un bouclier et une épée en pavatex. Il finissait de le sprayer en rouge et argent la dernière fois que nous les avons vus, juste avant Hanoï.

Alors Lehman là au milieu, ça fait tache. Je me fiche de Juliette et Maman, ce sont des inconditionnelles. Non qu'elles dédaignent ce qui est croustillant, je ne connais personne qui aime autant les scandales et les vilains travers de la nature humaine. Contradictions et lâchetés sont épinglées, répertoriées, archivées – mais en premier lieu, les leurs. Et c'est avec cette lucidité qu'elles regardent le monde, qu'elles aiment les gens: solaires. Samedi elles seront là, conscientes de notre culpabilité, à Yvan et à moi. Conscientes, présentes. Pas question d'atténuer le propos, diluer la soupe, minimiser les faits. Elles saisissent parfaitement la faute, mais ce sont des alliées. Chaque mot, chaque intermède signeront leur ténacité à nous tirer du trou, et je ne serais pas étonnée si Juliette nous servait un building au dessert, un Lehman en chocolat à dépecer goulûment.

Juliette et Maman, sauce maternelle. Mais Papa ?

Mon père aime raconter l'histoire de ma genèse, et longtemps j'en ai été fière – Santiago de Chile un 11 septembre 1973, le Watergate. Ces souvenirs ne sont pas les miens, pourtant je suis habitée par la chute d'Allende et celle de Nixon: c'est le terreau sur lequel j'ai poussé. Pour être exacte, j'ai poussé sur les épaules de Papa, entre manifestations et balades le long du Rhône.

Où est le père qui m'emmenait là, juchée sur ses épaules? Mes cuisses ont en mémoire la douceur des boucles de cheveux qu'elles encerclaient; mes mollets,

la vigueur des mains qui m'arrimaient tandis que je tendais les doigts pour toucher les nuages. Je chevauchais l'automne et l'hiver grâce à lui, on partait à la recherche de salamandres le printemps venu. On n'en voyait jamais. J'aurais aimé en découvrir pour lui faire ce cadeau: *Papa, j'en ai trouvé une!* J'y ai cru quelquefois, à cause des tritons marbrés. Passée la fausse alerte, Papa attrapait des sauterelles ou des scarabées et on finissait au tea-room du coin, crottés comme des lapins. Pain au sucre en bouche, j'abandonnais ma peau rurale comme un serpent après la mue. Main dans la main, on traversait le pont Sous-Terre en respirant la ville à pleins poumons, bercés par le démarrage impatient des bagnoles aux feux rouges, et le clignotement des enseignes à la tombée du jour.

La première manif dont je me rappelle est en faveur du droit à l'avortement. La place Neuve est noire de monde, Papa et Maman, ravis. Juliette et d'autres gamins se disputent les banderoles. Près de la fontaine, je découvre de minuscules éclats de miroir, sûrement une collision, un rétroviseur qui a valsé. Dans le brouhaha des revendications, je joue avec les fragments de glace, qui renvoient sur le plan d'eau les dorures du Grand Théâtre et le néon mauve des réverbères.

Combien y en a-t-il eu, de ces chevauchées à travers Genève, entourées de slogans? Les Rues Basses étaient notre Croisette, Juliette et moi, les princesses du palais Pitoëff. C'était avant novembre 1989 et l'enfance existait encore.

Papa sera là, je redoute de le voir. Lehman cadre si bien avec son scénario, ma génération est celle des abru-

tis qui ont enterré le rêve de Mai 68, des ingrats qui ont galvaudé l'héritage des seventies. Des individualistes, des requins, des yuppies. Aura-t-il de la déception ou du triomphe dans le regard? Du gâteau on glissera sur l'apéro et Maman voudra nous retenir à souper. Jolie soirée en perspective. Joyeux anniversaire, Amélien, déballe bien mon Poussin; savoure tes beaux paquets. L'innocence est presque finie.

LINDA

Je n'avais rien compris au courrier.

Les taux qui remontent, écrivait la banque. Qu'est-ce que ça voulait dire, d'abord ? On était d'accord, j'avais un document signé. *Qu'est-ce qu'ils me veulent*, j'avais pensé en relisant la lettre, *ils ont dû faire erreur, je passerai à l'occasion*. Et puis j'avais eu d'autres chats à fouetter. Pour les dix ans de Nathan, le soleil de juillet nous tendait les bras. J'avais mis la compresse, burgers à gogo et puis une tourte montée comme celles des noces que je n'ai jamais eues, sans oublier la piñata. Tous ses meilleurs amis étaient venus, Jason, Marley, Aloysio, Shawna et Kacey. On se serait vraiment cru dans une série télé, flonflons, jardin, barbecue et tout le kit. Je m'étais dit *Ça y est, cette fois c'est le bonheur*. J'avais à peine eu le temps de dire ouf que c'était la rentrée, il fallait donner le tempo à mes classes. Si on ne s'impose pas en septembre, ensuite on est foutu.

L'administration pourtant, ça me connaît. C'est ce qui me permettait d'arrondir les fins de mois. On parle toujours de petits boulots comme s'il en poussait sur les arbres, pourtant faut pas s'illusionner. C'est en entendant une collègue torturée par une rage de dents que l'idée m'était venue. Les permanences sont prises d'assaut. Les toubibs ont beau faire du non-stop de l'aube

jusqu'à point d'heure, ça ne suffit pas. En attendant de voir la fraiseuse, ceux qui restent sur le carreau sont condamnés à supplier les pharmaciens de les doper aux antidouleurs. J'ai reniflé le filon lucratif. Prendre à l'avance des rendez-vous auprès de différents spécialistes puis les réattribuer moyennant une modeste commission. « Coordinatrice en planning médical », en quelque sorte. Ça s'est vite su dans le voisinage, et en ajustant bien prise de rendez-vous et demande, c'était du gagnant-gagnant. Grâce à mon petit business, les gens de mon quartier pouvaient espérer une consultation en cas de pépin, sans devoir se rabattre sur les services d'urgence avec leur lot d'attente et de personnel surmené. Je m'étais très vite diversifiée – *Vous auriez pas quelque chose chez les ophtalmologues?* avait supplié un malheureux qui ne venait pas à bout de sa conjonctivite. Ce n'était pas tombé dans l'oreille d'une sourde, et plusieurs spécialités étaient venues enrichir ma palette, le champion toute catégorie étant le rendez-vous dernier délai pour les avortements.

C'est dire si ça me connaissait, de jongler avec l'administration. J'aurais donc dû comprendre que c'était important, j'aurais donc dû deviner que c'était dangereux, mon emprunt et la maison jaune à plinthes blanches. Ce n'est pas en enseignant dans une high school qu'on devient propriétaire, quelle niaiseuse d'y avoir cru, quelle dingue d'avoir laissé la lettre traîner sur la commode, au lieu de m'y mettre tout de suite, de lâcher un coup de fil à l'agent, de me renseigner, de nous protéger. La rentrée avait passé, l'automne nous avait filé sous le nez sans que je relève le mien des tas de

copies à corriger. Déjà c'était Noël et là encore, première année que nous installions un sapin chez nous, un vrai qui sentait les aiguilles, et Maman qui arrivait. Combien y en aura-t-il encore, des veillées ensemble ? Elle a de l'eau plein les poumons et souffle mal. Je savais comme elle serait heureuse et rassurée de nous voir à demeure comme elle dit ; à défaut de métier bien payé, sa fille qui s'en sortait ; à défaut de vrai mariage, un petit-fils élevé correctement. Après toutes ses angoisses à mon sujet, Maman était enfin réconfortée. Et moi je m'étais démenée pour que son séjour se passe bien, j'avais alerté mon réseau, *Qu'est-ce qui pourrait la soulager ?* La nuit, ses bronches faisaient un bruit de radiateur qui fuit, j'avais grevé mon budget de ce décembre à lui acheter des remèdes qui coûtent un bras. Repoussant à des jours meilleurs la lettre de la banque.

Je veux dire que je suis nulle, et je ne me pardonnerai jamais, n'empêche que j'ai deux-trois excuses de ne pas avoir été prudente, occupée à être enfin heureuse, occupée à pouvoir être une fille exemplaire, une mère géniale. Quand la seconde enveloppe était arrivée, j'avais tout de suite su que j'étais en faute, c'était en recommandé et le facteur m'avait fait signer. *Oui Oui Oui Oh shit, c'est cette fichue affaire que j'ai laissé en plan, sûr je m'y mets demain mais là, si je veux faire rentrer quelques dollars, j'ai intérêt à écumer les urologues* (nouveaux venus à mon palmarès). Et j'avais pris le téléphone, comme d'habitude, une voix de femme m'avait répondu, comme d'habitude, mais au lieu d'entendre tourner les pages d'un agenda comme d'habitude, je m'étais entendu dire qu'on était au courant de

mes « combines », qu'on allait se renseigner, que ce n'était certainement pas légal, et est-ce que j'avais une licence pour activité commerciale, d'abord, et est-ce que je déclarais ces revenus, ensuite ?

J'avais raccroché le cœur en trombe, et commencé à badtripper. Je n'avais plus osé appeler de la semaine, persuadée que la police allait intervenir. Du coup je m'étais retrouvée à court de rendez-vous, au grand dam de gens qui comptaient sur moi. Une réputation se défait en un soupir dans ces cas-là. À court de rendez-vous, à court d'idées et de liquidités lorsque j'avais vu le montant de mon hypothèque prendre l'ascenseur. Quant à mon courtier sympathique, le naufrage de Lehman Brothers l'avait englouti corps et biens. À sa place, un inconnu était venu m'expliquer de quoi il retournait. Il n'avait pas l'anglais qui chante, pas de petit faible pour moi, pas de marge de manœuvre. Si je ne réglais pas mes traites, nous perdions la maison.

Dans la confusion qui avait suivi son départ, mon cellulaire avait sonné : le cabinet dentaire du coin de la rue. Était-ce bien moi qui avais réservé la plage-horaire de quinze heures ? Personne ne s'était présenté, alors que tant de gens donneraient la lune pour une consultation ! Inutile d'espérer annuler, il me restait plus qu'à me grouiller, j'avais cinq minutes pour rappliquer. De toute façon la facture serait expédiée.

Au point que dans un état second, j'étais allée me faire détartre les dents.

JEAN-LOUIS

Yvan en retard pour souffler les bougies.

Amélien trépignant d'impatience et inventant toutes les dix secondes un nouveau motif de dispute avec sa sœur. Nous autres, sur les dents, la palme à Raphaëlle qui en mangeait ses mains. Quelles nouvelles allait-il rapporter de chez Bergues ? Sa hiérarchie l'avait convoqué. Perdrail-il son job, serait-il délocalisé dans l'autre hémisphère ?

Il nous a rejoints la bouche en cœur, à dix-sept heures trente. De toute cette incertitude, il ne restait à vue de nez qu'un fond de mauvaise humeur. De quoi se sentir tout con à revenir la queue entre les jambes, pas même un cataclysme dans l'attaché-case. Il a ébouriffé Amélien, fait voltiger Eunice, et lâché à notre intention : *Rien.*

Je crois qu'il l'a très bien supporté, ce rien. J'ai vu le soulagement reprendre du terrain sur la gêne. Il a raconté ce qu'il savait et qui se résumait en deux mots : statu quo.

C'est incroyable le peu de choses qu'on s'est dit à l'heure du retour à la normale, de *l'heureux dénouement* (je suppose que c'est en ces termes que je devrais penser). On tournicotait autour des deux marmots, *Montre-moi de quoi tu as l'air en corsaire.* N'importe

quoi, de se réfugier derrière des gosses pour éviter les sujets qui fâchent. Lili a sorti ses dips et les tomates cerises, Yvan a mangé debout en annonçant qu'il ne voulait « pas trop se charger », il avait prévu un petit jogging sur les quais. J'ai bien vu qu'il tentait le profil bas, une fois passée la peur, il ne tenait plus en place. Tout continuait. À défaut de se saouler, il devait se défouler. Je me suis réfugié sur le balcon, histoire de me calmer les nerfs avec une sèche. Il est venu me saluer en frétilant sur ses Nike, *Le modèle hyperflexible qui donne la sensation de courir pieds nus*. La pub trône sur le tram 12, génial de traverser Genève dans un véhicule peint en godasse géante. On sentirait presque les pieds puer.

RAPHAËLLE

Ça s'est produit très vite.

Ma sœur froissait les papiers d'emballage qui gisaient sur le lino, Maman ajustait le tricorné d'Amélien, Eunice réclamait à Juliette le même chapeau pour Noël. Papa était allé fumer à l'extérieur. Nous avons échangé un regard avec Yvan, je me suis sentie les mains vides. J'ai vu qu'il avait vu. Ses yeux m'ont enveloppée d'une couverture chaude. Aux autres, il a répété faux bond, navré, jogging et baskets neuves. Les mots ne collaient pas avec l'accent marron appuyé sur moi, je voyais bien qu'il cherchait juste une issue pour ne pas rester. Trop décalé. *Ciao Juliette; Liliane, c'était un régal; les bambini, n'usez pas votre père.* Torse contre thorax, mains aux omoplates et murmure à l'oreille, c'était mon tour: *À plus tard.*

Je l'ai regardé pousser la coulissante et rejoindre le balcon, s'excuser encore une fois du départ précoce – je percevais l'intonation plus que les paroles. Mon père ne desserrait pas les lèvres, je dressais l'oreille maintenant, inquiète. J'ai lu l'étonnement d'Yvan: *Eh bien, au revoir.* J'ai vu sa main tendue, et Papa lui écraser sa cigarette dans la paume. Yvan s'est rétracté d'un bond, le mégot a giclé.

Poignée d'Yvan, verdict de braise. Abasourdie comme si Yvan était tombé du toit devant moi,

consciente de la mort inéluctable avant même que le corps n'ait touché le sol. Mes poumons ont cherché l'air qui m'aurait permis de hurler mais Yvan a surgi devant moi. Figure éclaboussée par le mépris de mon père, grimaçante, froncée : humiliée. Son expression m'a intimé de ne pas répandre sa honte. Muette, j'ai suivi des yeux son dos qui s'éclipsait dans le hall d'entrée.

Pour la seconde fois, orphelin. Et somnambule, rue des Grottes.

Le quartier bourdonnait comme à son habitude. Devant lui, une gauchiste colorée du Magasin du Monde, plus loin un bénévole de l'Université ouvrière, un tenancier de café, la vélostation et l'horizon de rails.

Extrait de l'appartement de Liliane et Jean-Louis comme d'une matrice.

Yvan se souvenait de son initiation chez Raphaëlle un jeudi de juillet. La famille serrée sur l'étroit balcon pour souper dehors, déséquilibrée par la cinquième chaise. Les salades de Liliane *Qu'est-ce que vous y mettez?* Le sourire ensoleillé *Tout dépend du frigo, je change à chaque fois. Appelle-moi Lili.* Les Caramante piaillaient tous azimuts. Il avait craint leurs questions, elles avaient fusé, tellement chevauchées qu'il n'y avait qu'à choisir celles qui l'arrangeaient. Ils écoutaient passionnément ses réponses, se levaient au milieu pour débarrasser, changeaient de sujet, revenaient à la charge, s'interrompaient, renversaient un verre. Rigolaient de son short trempé.

Il était rentré à la maison avec la sensation d'avoir découvert le technicolor. La famille de Raphaëlle, papillon léger, écho aux envolées de Franklin. Bien sûr

Jean-Louis et ses coups de gueule de vieux militant qui carburait à l'indignation, imposant, rêche et fumeur. Les Trois Grâces le neutralisaient: Raphaëlle, iris à la Van Gogh, tige élancée, volute violette et beauté d'étang, rêveuse ironique. Juliette façon Renoir, pulpe vermillon et rondeurs pêche, confiance en guise de code génétique. Liliane enfin, mère de substitution, *Prends du séré à la coriandre Yvan, je l'ai fait pour toi*. Regard chocolat dans l'écrin de rides de quelqu'un qui a beaucoup souri, parfum de papier d'Arménie, silhouette aux mollets cambrés qui la désespérait à la saison des bottes mais la lui rendait si terrienne. Une maman drapée, cœur ample et tissus tièdes.

La sienne s'appelait Danièle. Mise en terre à cinquante ans, trop jeune si elle n'avait été vieille toute sa vie. Conforme à son époque, elle avait nourri Yvan au lait en poudre. Des poudres, peut-être son existence s'y résumait. Détergents Vim et Vif, Maga et Floris pour le linge – à la buanderie à côté d'elle faire couler sur ses mains d'enfant le grain blanc et odorant. *Surtout ne te lèche pas les doigts*. Seaux, brosses. Balai à récurer, serpillère. Rendre les vitres invisibles à force de propreté. L'œil de Danièle butait sur les traces, sans voir plus loin. L'immeuble rue d'Ermenonville pour univers, la cage d'escalier en étalon de la journée: *Va mettre chauffer le four. J'ai fini le deuxième étage, c'est l'heure du dîner*. L'hiver de boue et de neige, l'été au gazon à tondre et thuya à tailler, l'automne et ses feuilles mortes. Il aurait dû y avoir un printemps, mais le pollen se moquait de Danièle et s'incrustait aux fenêtres. Les chamailleries des locataires à propos des jours de lessive, un landau

qui bloquait la porte de la cave, deux sacs-poubelle sortis après le passage des éboueurs, trois mégots dans le caniveau, le téléphone du dimanche: *L'interrupteur du galetas ne fonctionne plus, faudrait venir voir*. Pour Danièle, l'imperfection relevait du défaut de fabrication, de la maladie à éradiquer. La traquer avait fait d'elle une femme rectiligne: nette, méticuleuse, ordonnée. Modeste dans son rapport aux gens et ses espoirs, raisonnable pour la gestion du budget et des sentiments. Chaque chose à sa place, y compris elle. Ne pas sortir du rang, s'en tenir à son devoir. Pas étonnant qu'elle n'ait jamais apprécié Franklin Gilliéron – le copain d'en face n'avait qu'à rester sur son palier avec sa gouaille et ses parents. Des artisans rien de plus, mais qui se donnaient des airs avec leur boulangerie. Ça se voulait du haut de gamme et c'était arrogant – si l'abord de l'immeuble n'était pas impeccable elle se faisait houspiller, comme si elle n'avait rien d'autre à faire que de débusser le brin d'herbe dans les graviers. Pouvaient bien se croire supérieurs, n'empêche que ça négligeait leur fils et que leur aînée sortait en rouge à lèvres.

Tant de sécheresse avait déshydraté Danièle, Yvan avait parfois l'impression que sa mère était un parapluie retourné par le sirocco, toile arrachée dont il ne resterait que l'armature des baleines: une mère crinoline. Danièle qui ne savait vivre que les mains prises, ourlet de rideaux, habits à reprendre, bricelets pour Noël. Permanente et tablier en toile cirée, âge indéfinissable, anniversaire le 11 juin. Régis offrait un couteau électrique, un Bamix; Danièle préparait rôti de porc, purée Stocki et légumes en boîte: haricots fins les années

paires, petits pois-carottes les années impaires. L'après-midi, croisière CGN jusqu'à Ivoire – Yvan guettait sur les rives du Léman la villa de *L'Affaire Tournesol*. Aller voir l'horloge fleurie avant de remonter à Saint-Jean. Danièle soupirait comme une petite fille, les fêtes passaient trop vite.

Heureusement, les fins de semaine. Longtemps Yvan s'était demandé ce qui illuminait les joues de sa mère lorsqu'elle s'habillait pour les courses. Le week-end, elle délaissait la Coop du quartier. *Je vais à Balexert*, énonçait-elle, et Yvan sentait sa fierté quand elle revenait *Je t'ai trouvé des sandales, j'ai fait un saut au Grand Passage*. À cinq ans, le droit de l'accompagner, mal dormir à force d'excitation devant la perspective de découvrir la Planète Samedi. Appréhension de l'escalator; magie des galeries intérieures, doigts blottis dans le gant en simili beige de Danièle; effroi et fascination au seuil de la garderie d'enfants, *Sois sage, je reviens te chercher dans une heure*; voracité à jouer dans les cordages; rentrer dans un élan complice, auréolés de modernité.

Qu'en pensait Régis? Aux yeux d'Yvan, son père avait un métier prestigieux, il fabriquait des locomotives chez Sécheron. Sa trajectoire s'ancrait sur le trio gagnant des Trente Glorieuses: savoir-faire, capacité d'initiative et prise de responsabilités. Débuts sous une casquette d'apprenti électricien, lente évolution dans l'entreprise jusqu'à devenir chef d'atelier. Au long de son mariage, Régis avait changé de monde – pas Danièle. Il avait cherché à la convaincre d'abandonner la conciergerie rue d'Ermenonville, unique discorde exprimée dont se souvenait Yvan. Sa mère était tout

sauf une suffragette, mais il était hors de question qu'elle cesse de travailler. Le grand-père savoyard était mort pendant la guerre, pour nourrir la famille Danièle avait vu sa mère s'user les doigts à recoudre les vêtements des autres, *Certains étaient encore sales quand on les lui apportait*. Un travail à soi, il y allait de sa survie. *Qu'est-ce que je ferais de mes journées sans ça? Je n'ai pas l'argent de m'occuper à le dépenser, je ne saurais même pas aider Yvan aux devoirs*. Régis avait cédé, et entrepris d'extirper sa femme de sa condition grâce au meilleur matériel: presse à repasser et fer à vapeur, cireuse électrique, batteuse à tapis. Certaines locataires jugeaient incongru l'équipement de leur concierge, plus sophistiqué que le leur. Danièle contournait leur aigreur *C'est mon mari, un fou de machines*. Les voisines perdaient leur raideur, s'adonnaient aux confidences *Le mien, ce sont les voitures, il est revenu du Salon de l'auto avec la Fiat 131*.

De Danièle à Régis, pas d'autre conversation que la santé de la parenté et la logistique ménagère – *Je rentre à cinq heures*. Pas de dispute, de la distance, un enfant unique pour ciment. Deux ans après la naissance d'Yvan, des convulsions avaient terrassé Danièle enceinte de huit mois. On l'avait sauvée de justesse, mais pas le petit frère. Plus question de risquer une nouvelle grossesse. Grandir sous le feuillage du chagrin maternel. S'évader des après-midi entiers avec Franklin.

La passion de petite enfance qu'Yvan avait vouée à sa mère s'était rapidement transformée. Au fil des ans, il avait rétréci ses confidences. Après les courses d'école, il dressait l'inventaire de ce qui restait du pique-nique,

signalait un bouton prêt à se détacher. Ne cherchait pas à raconter les animaux du Bois de la Bâtie – *Des peruches? Ça salit terriblement*. Danièle n'était pas une mère à mots, pas une mère à jeux, c'était une mère présente. Occupée mais jamais loin – un doudou désuet, usé et rassurant.

Construite comme elle l'était, Danièle aurait dû être increvable – pas comme Régis, torailleur impénitent qui cachait des sèches à l'hôpital où des ingénus espéraient encore enrayer sa tumeur au poumon gauche. Danièle avait eu le veuvage efficace, métamorphosant désarroi en acharnement domestique. Elle s'était chargée de tout dans l'immeuble, régissant jusque sur le tableau électrique autrefois dévolu à Régis. Au sortir du cimetière, Yvan l'avait entendu confier à sa tante – la seule fois où Danièle s'était épanchée: *T'en fais pas pour moi, c'est Yvan qui me fait souci. J'ai pas le niveau pour l'aider à grandir, et son père qui nous lâche en pleine adolescence*. À quatorze ans, Yvan était un élève correct promis à un bon apprentissage. Impuissant à sauver Régis, il lui restait Danièle à rassurer. Ses résultats scolaires prirent l'ascenseur, à l'étonnement de sa mère qui se prit à rêver de l'école de commerce.

Oui, Danièle aurait dû être increvable. C'était sans compter l'hasardeuse marche arrière d'une automobiliste qui lui défonça les côtes un jour de courses. Les ambulanciers trouvèrent le caddie droit sur ses pattes aux côtés de Danièle inconsciente et de la conductrice en état de choc. Le mois précédent, Yvan avait emmené sa mère à la Potinière pour fêter son entrée à l'université. L'équipe médicale fit son possible mais aux soins

intensifs, Danièle enchaînait les arrêts cardiaques. Une interne prévint Yvan, accouru au chevet de sa mère, qu'il n'y aurait pas de réanimation à la prochaine défaillance. Il caressait les cheveux gris fraîchement permanents par la coiffeuse de quartier lorsque la doctoresse l'avertit que le cœur s'était tu.

D'aussi loin qu'il en avait conscience, l'avoir aimée comme une grand-mère. S'en être rendu compte en rencontrant Liliane.

Et maintenant il était là, planté sur le pont de la Machine, face au quai de l'Île et l'insolente banque Bergues. Banni de l'anniversaire d'Amélien – jaloux du gamin, de la claire tribu. Qu'avait-il fait d'elle ? Appropriée, devenue sienne. Pas de belle-famille qui tienne, il était de la lignée des Caramante, celle de l'apesanteur. Chez eux, pas à craindre d'avoir l'ongle terreux. Personne pour chercher le faux pli, vénérer l'impeccable. La vie qu'il désirait, ni plus ni moins. Le clan l'avait absorbé, il avait dévoyé cette générosité. Le type sympa qui sortait avec la cadette avait viré salopard – c'était écrit tout à l'heure dans les yeux de Jean-Louis.

Bergues – sur la rade, les caractères brillaient en rouge et jaune, à la genevoise. Il n'en revenait pas. Inodore, incolore, le glissement jusque-là. Pire, coulant de source ; naturel. Licence en psychologie sociale, poste d'assistant, recherches sur la consommation. Publication aux Presses universitaires de sa thèse *Affect et économie : rationalité et déraison*, nomination comme chargé de cours au Geneva Finance Research Institute. Puis rattrapé par Franklin. *Qu'est-ce que tu fous à*

mariner dans ton petit confort, les banques embauchent à tour de bras. Regarde-moi, vieux frère, la 7^e avenue, Times Square! L'illusion et l'orgueil d'influer sur les choses – cesser d'analyser, de discourir; être de ceux qui agissent. Yvan n'était pas féru de réussite, ça l'intimidait. Surmonter ses réserves. Ne pas rester le cul sur sa chaise, suivre l'exemple de Régis: entreprendre. De bonne foi, avec compétence. Très vite il avait trouvé ses marques, avec le sentiment de pouvoir suivre sa propre partition. Apprécié des collègues, affable avec les clients – posé, le conseil mesuré, pas le genre margoulin. *Lehman, c'est 150 ans de succès dans votre portefeuille.* Le modèle avait le vent en poupe, il en avait refourgué partout. Comme autrefois les horlogers qui flanquaient du radium en veux-tu en voilà sur les cadrans de montres, histoire que les aiguilles scintillent la nuit.

Comme eux, la main brûlée.

LINDA

Le départ avait beau être fixé, c'était impossible d'y croire.

D'autres que nous se sont retrouvés avec leur seule voiture pour habitat. Encore une fois, j'étais vernie: le parrain de Nathan nous prenait sous son aile. J'ai repensé à ma mère, scandalisée que je choisisse un gay pour porter mon enfant sur les fonts baptismaux *Déjà que c'est un fils de campus, qui n'a pas de père!* Encore heureux que je n'aie rien voulu savoir de ses conseils. Reynald était l'homme idéal, complice fidèle et sans charge de famille, parrain en or qui jouait la petite souris quand Nathan me perdait ses dents de lait. Chez lui au moins, je ne risquerais pas de harcèlement sexuel sur le divan. Et il s'était dépêché de transformer son dressing en chambre pour son filleul. Je me suis mille fois bénie d'avoir choisi un homosexuel, tant d'eux sont si attentionnés. Même si à l'époque, il y avait dans mon choix une bonne part de provoc vis-à-vis de Maman, qui les assimilait à des décadents. Elle s'est amadouée depuis.

Reynald est une perle, et la rue où il vit, bien plus branchée que notre ancien îlot résidentiel. Ça ne m'empêche pas de couler à pic. Moi qui en ai toujours eu dedans jusqu'ici... *Une optimiste chronique* disait Rey-

nald quand enceinte jusqu'aux yeux, je gagnais ma vie entre deux cours de fac grâce aux dégustations de crackers au cheddar. Avec les femmes des autres stands, on s'échangeait nos produits. Je ramenaï de la soupe en sachet, du chocolat et des shampooings et je faisais du troc sur le campus. Reynald ne croyait pas à la poursuite de mes études une fois le bébé né, surtout avec un père qui était l'histoire d'une nuit et qui s'était volatilisé. Mais il aimait mon courage, il disait que je lui faisais du bien, mes joues rondes et brillantes, mon sourire très blanc – *Moi, je suis si pâle que mes dents ont l'air jaunes*, se plaignait-il. Ce n'était pas simple pour lui à l'université, certains aimaient casser de l'homosexuel et s'il n'a jamais été tabassé, il s'est fait menacer, insulter. Alors me voir en train de préparer des brassières, ça lui redonnait la pêche, qu'il disait. J'ai résisté à pas mal de choses, grossesse non désirée, incompréhension de Maman qui voulait que j'avorte (elle était plus lucide que moi et savait que je pouvais mettre une croix sur une carrière), jobs de merde à la pelle, déconsidération, diplôme arraché au destin. Reynald m'a soutenue sans relâche. Depuis des années on soupe ensemble une fois par semaine, il ne s'est jamais débiné même s'il est aujourd'hui un lawyer redouté du barreau de New York. Chacun puise dans le rire de l'autre la force d'affronter tous les cons qui attendent en embuscade. Appuyés l'un sur l'autre, invincibles, mieux qu'un couple puisqu'on peut se raconter nos histoires de cœur quand elles foirent, nous poiler de nos déconvenues.

Il m'avait rejointe le jour de l'accouchement et entre deux contractions, on rigolait des infirmières qui le pre-

naient pour le père sans que nous les détrompions. Dans les mois qui ont suivi, il restait avec moi les mauvaises nuits – celles où Nathan avait la varicelle et se grattait jusqu’au sang. Passant des heures à lui remettre du talc, *Dors, je m’en occupe*.

J’avais la clef de son appartement, et il fallait partir, maintenant. Notre belle coloniale jaune était vide. De nous, de notre vie. Vide des photos qui avaient été les premières à être emballées dans les cartons de déménagement, vide des quelques jouets que Nathan emportait, de la Wii. Les posters de sa chambre avaient été décrochés et enroulés, puis laissés là. J’avais donné un max de meubles à des connaissances, Maman vit bien trop loin pour stocker quoi que ce soit chez elle, le transport aurait englouti tout l’argent qui me reste. En bord de route, quelques rescapées, vaisselle dans une bassine, machine à coudre et couettes, attendaient d’être chargées. Contre la balustrade, mes outils de jardinage. Qui arrosera les pivoines, les semaines d’été sans pluie ?

Les huissiers allaient venir. Parfois ils débarquaient casqués ou en combinaison, certaines évacuations se passent mal et on frôle le lynchage. Ils seraient soulagés de trouver l’intérieur clean, un réfrigérateur sans moisissures, des expulsés résignés. Je ne voulais pas leur créer d’ennuis, la moitié de ces types a sûrement un crédit sur le dos, pour une maison qui sait, une bagnole, une console de jeu au dernier Noël de leurs moufflets, une facture d’hôpital.

D’autres maisons de la rue étaient aussi en vente. Les parents de Shawna avaient payé la leur 170 000 dollars,

j'entends encore le père m'expliquer à quel point ils avaient fait une affaire et comme ils étaient contents que leur même grandisse dans un quartier *comme il faut*. On l'a attribuée aux enchères le mois dernier, pour le tiers de sa valeur. Ils avaient quitté le lotissement, nous ne les avons plus revus. Dans certaines villes, les pancartes *À vendre* poussent comme des champignons, au point que les spéculateurs peuvent jouer les difficiles. Seuls les morceaux de choix trouvent preneur, les autres sont laissés à l'abandon. Les collectivités n'ont pas les moyens de raser. Ici, ça ne risque pas. Suffit d'avoir les reins suffisamment solides pour patienter. Alors que la crise expulse des familles par centaines, certains prêteurs se sucent comme jamais. Racheter pour une bouchée de pain ce que le marché immobilier dégorge, laisser passer la récession et reprendre les transactions en temps voulu. Un jeu d'enfant si on a les moyens. New York reste New York, pas vrai ? S'il a pu se recaser, mon courtier blond n'a pas de souci à se faire.

JEAN-LOUIS

Regarde ce que tu as fait de moi, Raphaëlle.

Jusqu'ici j'étais un type bien. Syndicaliste au cuir épais, grande gueule, la bête noire du patronat. Une existence de lutte. En jeunesse, c'était presque facile. Le courant allait dans le même sens que nous, l'ordre ancien craquait. On partait à l'assaut des pouvoirs. À bas les hiérarchies et l'autorité; fini la vieille morale, le sexe brimé et le recours aux faiseuses d'anges; terminé, l'abrutissement de la production à la chaîne; aux poubelles de l'Histoire, l'impérialisme et le fascisme!

Ça ressemblait au grand désordre. C'en était, souvent. Ce n'est pas à toi que je vais expliquer à quoi ressemblaient nos réunions, tu t'es endormie presque chaque soir de ton enfance dans les volutes de nos débats. Résistance ouvrière, éducation libre; abolition du salariat, légalisation de l'avortement; gestion collective, frugalité; refus des rôles, interchangeabilité; réappropriation populaire de l'art. Le tout sur fond de Procol Harum et de dialectique quant aux vertus respectives du marxisme et de l'anarchisme.

Croire réinventer le monde. En fait l'avoir perdu. Est-ce que les douze apôtres ont senti cela au Golgotha?

Jamais je n'aurais dû laisser Yvan bosser dans cette putain de banque. Ça m'a déplu d'emblée, mais je n'ai

pas protesté. Ne pas être le vieux con une fois de plus, celui qui ne comprend rien, le nostalgique soixante-huitard incapable de sortir de son ornière et d'être *pragmatique*. On a espéré une passade, avec Lili – quelques mois parmi les costards et puis basta. Je m'en veux tellement, naïf comme ces parents des seventies qui laissaient sans broncher leurs rejetons goûter au LSD (un motif d'innombrables disputes et de ruptures retentissantes, à l'époque). Les mois ont passé et Yvan restait, nous qui pensions qu'il ne dépasserait pas son temps d'essai... Il restait, accro au salaire, à l'adrénaline, à l'abonnement spa du personnel. Dire que le monde tient à ces brouilles, c'est à ne pas croire. Bien sûr qu'il est resté, pauvre couillon de moi. Il n'avait plus son père, c'était à moi d'aller le chercher par la peau du cou, quitte à ce que tu m'en veuilles jusqu'à la mort. Au moins je trouverais le sommeil.

Au lieu de ça, j'ai laissé passer, comme dans les faits divers qui virent au drame. J'ai laissé pisser et le voilà qui a les mains sales. Sales de ces gens à l'autre bout du monde, qu'on a virés de leur baraque au petit-déjeuner parce qu'ils ne pouvaient plus honorer leur prêt. Des saloperies de courtiers les avaient démarchés à coup de promesses, *Paie-toi une belle maison, on te file le blé*. Des dizaines de milliers de pavillons américains ont été vendus à des familles modestes, à coup de crédits. Les banques ont eu l'idée géniale de foutre ensemble tous leurs prêts boiteux, hop, comme une soupe, et d'expédier le tout en bourse. Avec la bénédiction d'experts autoproclamés indépendants, qui jugeaient le tout parfaitement sûr. Sauf qu'au moment où les difficultés à

rembourser ont apparu, la machine s'est emballée. À un bout de la chaîne, expulsions en masse, parents terrés avec leurs mômes dans leur bagnole faute de toit, morts de trouille que l'assistance sociale ne les leur retire. À l'autre bout, débandade sur les marchés financiers et faillite de Lehman.

Yvan a les mains sales, sales de ces expulsés. Alors c'est vrai, quand il est venu me saluer tout à l'heure, ce n'est pas le beau-fils cordial que j'ai vu, c'est Judas. Ce qu'il y a de pire, l'ennemi intérieur. Un collègue espagnol m'a dit un jour qu'un conflit armé n'est rien comparé à la guerre civile, *Il faut tuer ceux que tu aimais*.

Je n'avais rien prémédité. Jusqu'ici j'étais un type bien. Depuis aujourd'hui, un fou furieux, un déglingué qui ne se maîtrise pas, un dingue qui dégaine le premier. Faut croire qu'elle vient de loin, cette violence. Presque vingt ans à juguler la fin d'un rêve.

LINDA

Longtemps notre maison est restée vide.

Parfois j'y retournais, je ne résistais pas à la tentation d'aller la voir. Elle ressemblait à un squelette: on y avait laissé que les os. Tout ce qui pouvait être arraché – planelles, tuyauterie, cuvette de chiottes, cuivre sous le toit, carcasse de perron – avait été embarqué. Il y manquait des tuiles, l'eau avait fait de larges taches.

C'était comme de revoir une jeune fille qu'un sorti-lège aurait balancée en pleine sénilité. Notre maison n'était plus qu'une vieille éventrée. Mon cœur a cristallisé sous le choc, j'ai pris dix ans dans les gencives. Une mèche a blanchi sur mon front en une saison. Une maison est une personne, et je ne me remets pas de celle que j'ai perdue.

Un temps elle est restée vide, avant d'être squattée. Normalement il faut un certain niveau de délabrement pour en arriver là, parce qu'avant, les banques envoient patrouiller des sociétés de sécurité privées. Mais quand il est devenu clair qu'il y avait pléthore de baraques, qu'elles ne pourraient pas toutes être revendues, ou moins vite qu'espéré, les tournées sécuritaires se sont redéployées. Réservées aux villas d'un certain standing. Les autres sont retournées à leur abandon. Barricadées, gaz-eau-électricité coupés, fenêtres à demi murées. Être

sûr que personne ne pourrait s'y installer confortablement. Empêcher des gens de les adopter, de les entretenir, de les aimer. Les laisser se délabrer, grever le budget de la municipalité, bien obligée de prendre en charge la démolition dans les circonstances extrêmes, quand un toit à moitié arraché menaçait de sacrer son camp au prochain orage.

Notre maison résistait tant bien que mal. Un couple sans âge s'y est installé, malgré les fenêtres obstruées. Quelle que soit l'heure où j'arrivais, il y avait toujours du va-et-vient aux environs. Je suppose que ça trafiquait sec. Puis la bande s'est évaporée. Chassée par une descente de police ? Lorsque j'ai été sûre qu'il n'y avait plus personne, j'ai refait un tour dans le jardin. Ôté des cadavres de canettes, dégagé une seringue des pivoines sur le point d'éclore.

J'ai regardé la maison une dernière fois un soir d'avril. Je me demandais combien de temps elle tiendrait encore – exactement comme lorsque j'accompagnais la fin de vie de mon père et qu'à chacune de mes visites, je répugnais à m'en aller : à mon prochain passage, serait-il encore là ?

Je suis revenue sur Osgood Avenue un jour de grande douceur, promesse d'été. Au centre-ville, les habitants se faisaient un point d'honneur à ne pas mettre leur veste, quitte à avoir un peu frais : tout un hiver à conjurer.

Je suis descendue et je l'ai vue. Je suis descendue et j'ai vu que je ne la voyais plus. Je connaissais la perspective, je savais que depuis l'arrêt de bus je pouvais apercevoir la pointe nord du toit. Ce jour-là, le ciel était

vierge et bleu, sans la moindre brèche de tuile. J'ai compris qu'on l'avait achevée, qu'il fallait faire place nette. En avançant vers la parcelle, j'ai découvert la surface où s'était dressée la maison. Piètre rectangle au milieu de la pelouse kaki, tout semblait étrié. Les bulldozers avaient épargné les pivoinés. Une plus-value pour le terrain ? Je me suis sentie chavirer. Un pays qui laisse mourir ses maisons est capable du pire. Rentrer au Québec ? Je voyais ma défaite dans l'œil de ma mère, tout plutôt que ça. Excepté l'amitié de Reynald, Nathan et moi n'aurions désormais plus d'autre port que nous-mêmes, tout devrait tenir à l'intérieur, sans jamais s'ancrer quelque part. Des réfugiés, quoi. Et encore, j'étais bien lotie, d'autres n'avaient plus de boulot. Moi je retrouvais mes classes tous les matins, j'avais des collégiens pour me consoler de l'existence. N'empêche que je me suis sentie comme devant une tombe. L'imprimé de ma jupe m'a soudainement paru criard, j'ai déployé le pardessus marine que je portais sur l'avant-bras, et je m'y suis enroulée.

Le Rhône qui enrobait Bergues avait aussi bercé l'enfance de Raphaëlle.

Cette pensée arracha Yvan du pont de la Machine, où ses pieds étaient vissés par la culpabilité. Il tourna le dos et suivit le bord de l'eau les yeux sur la pointe des souliers, jusqu'à perdre de vue le siège centenaire de la banque. Toute sa genèse tenait dans un triangle : locatif d'Ermenonville avec Danièle, quartier de Saint-Jean avec Franklin, découverte de la Jonction au travers de Raphaëlle.

Une fois apprivoisée, elle s'était confiée. Il se rappelait d'elle à quinze ans, seule au préau. Débarquée peu avant Noël, en même temps que la fièvre acheteuse. Maigre comme un moineau, les cheveux ébouriffés, un regard de cimetière, une voix qu'on n'entendait jamais. Elle se tenait à l'écart, bras inertes le long du corps, sans souci de paraître occupée, affairée. Sans même un regard d'envie ou de crainte pour la meute d'élèves. Ils l'ignoraient à leur tour. Bien sûr, il s'en trouvait parfois un pour l'interpeller, lancer une vanne. Mais on sentait bien que le cœur n'y était pas. Elle n'était pas bouc émissaire. Passé un bref étonnement, on s'était désintéressé. Excepté lui.

À l'arrivée de Raphaëlle dans l'établissement, la

curiosité dévorait Yvan. Il dormait mal. Depuis des années, les gens de la Jonction peuplaient son imaginaire. Bien entendu, il avait été initié par Franklin, la référence dans l'équipe de foot, le complice de toujours et des dictées (Dieu sait qu'Yvan était fâché avec les participes passés). Copain des mortels dimanches où les autres enfants n'osaient venir sonner, pour *ne pas déranger*. Les parents de Franklin tenaient la fameuse boulangerie Gilliéron et travaillaient une grande partie de la journée. Leur fils frappait en douce à la porte, Yvan guettait le craquement du battant et aucun bruit n'aurait empêché les deux coups secs sur le bois d'atteindre ses tympan. « Je vais jouer dehors, Maman. »

Il enfilait son pardessus, un manteau marine assez laid à doublure et ceinture, mais bourré de poches où engranger des trésors. Ensuite, c'était l'aventure. Jusqu'en milieu d'après-midi, les Gilliéron étaient mobilisés par leur commerce. Franklin et Yvan se jetaient sur l'épais canapé et les feuilletons : L'homme invisible, Le Temps des As, Les Brigades du Tigre. Enfin, pour autant que l'écran ne soit pas monopolisé par Carole, la sœur aînée de Franklin, qui se pâmait devant des trucs de fille aussi nuls que L'Âge en fleurs. Si la voie télévisuelle était libre, ils se gointraient d'images jusqu'à seize heures puis couraient réclamer un goûter à la boulangerie. Les parents leur refilaient des invendus et les gosses repartaient incarner Cousteau et le capitaine Nemo dans le quartier – avec sa mâchoire carrée, c'est Franklin qui était Omar Sharif, en dépit de ses cheveux clairs coupés en bol. Yvan rentrait juste à temps pour le souper, pétrifié de fatigue.

Jusqu'au jour où Franklin avait trouvé mieux qu'Ar-sène Lupin et Robinson Crusoé. *J'ai quelque chose à te montrer.* En haut de la falaise, Saint-Jean, leur monde familial. En contrebas, la jonction du Rhône et de l'Arve avait donné son nom à une langue de terre. C'était la ville, là où on ne s'aventurerait pas sans parents. Danièle ne l'avait jamais emmené dans ce coin.

« On a le droit ? »

– Pose pas de question. »

Dévaler la pente, suivre la berge : *Regarde !* Sur l'autre rive, ils étaient nus. Hypnotisé, Yvan s'était arrêté net.

« Ma mère dit que ce sont des dégénérés. N'importe quoi. C'est juste des hippies. Ils ont créé une ville libre. »

Les dimanches n'étaient plus les mêmes. Carole s'étonnait d'avoir le champ libre au salon des Gilliéron. Yvan et Franklin disparaissaient le long du Rhône, et vivaient par procuration. L'été mis à part, rien de croustillant à contempler, juste de la salopette et débardeur, ou des bonnets à pompon en hiver. Mais Yvan et Franklin y passaient des après-midi entiers. Trop loin pour suivre les conversations, ils encaissaient les sons. La musique, bien sûr. Hair, Hôtel California, Pink Floyd. Léo Ferré, Joan Baez. Mais aussi les voix. Ça criait souvent, en face. Pas tellement plus que dans leurs locatifs, mais très différemment : ça criait joyeux. Pas de gêne à gueuler, au contraire : une sorte de jouissance. Même pour les prises de bec. Yvan et Franklin entendaient les voix s'entrechoquer, et c'était encore comme des chopes qui trinquent. Rien à voir avec l'acidité de leur cage d'escalier aux scènes de ménage qui suintaient la ran-cœur. Ils auraient tout donné pour traverser.

Entre la Jonction et eux, il n'y avait pas un fleuve, mais un monde. Jamais effleuré l'idée de franchir le pont. Cette vie-là, ce n'était pas pour eux. Il n'y avait pas même à se demander pourquoi. C'était comme ça. Enfants des conventions, pas de ville libre.

Ils l'avaient regardée, la Jonction. Comme un pays de Cocagne. Une Terre promise : quand ils seraient adultes, ils vivraient là-bas, c'était juré. Se baigneraient nus et vivraient à gorge déployée.

La dernière nuit s'écoula sans eux. C'était novembre, il faisait noir à dix-sept heures. Inutile d'errer sur le sentier des Saules après les cours à cette période de l'année : on n'y voyait goutte. Franklin venait de fêter son anniversaire, il avait reçu un Monopoly. Le battre grâce à Zurich Paradeplatz, se dire *À demain*. Entendre des pales et des sirènes près de son sommeil, et Danièle protester *Ras le bol de ce cirque, y en a qui se lèvent !*

Le lendemain Franklin était blanc, *La Tribune* à la main. LA JONCTION, SORTIE DE ROUTE. Des photos à la une. Le vendredi suivant, le directeur annonçait à leur classe l'arrivée d'une « nouvelle ».

Tout le week-end, Yvan fut hanté par le trac. Il ne parlait que de ça avec Franklin : l'une *d'eux*, quelqu'un de *là-bas*, dans la même classe ! Franklin avait le sourire maigre. Évidemment, c'était piquant. Mais ça n'effaçait pas le sort réservé à leurs projets : rideau. Fertig schluss. Sans compter qu'il n'aurait peut-être plus Yvan tout à lui. Se méfier des filles.

Droite devant le portail, fluette comme une allumette : ce serait la première image qu'Yvan aurait d'elle en arrivant à l'école le lundi. À sa hauteur, une femme se pen-

chait à la portière d'une deux-chevaux Dolly blanche et rouge :

« Ça va aller ?

– T'en fais pas, Maman. »

Cinq syllabes qui prouvaient qu'elle n'était pas muette, tant elle ne parla pas ensuite. Il fallut plusieurs jours à Yvan pour l'aborder. Étrangement, Franklin ne semblait pas intéressé à lier contact. Alors qu'Yvan s'endormait difficilement, taraudé par la curiosité devant ce spécimen d'une autre planète, son ami affichait un détachement inhabituel. *Rien de spécial, cette gonzesse. De toute façon, la Jonction, c'est cuit maintenant.* C'était la première fois qu'Yvan le sentait affecté par quelque chose, mais lui-même était trop absorbé pour s'y arrêter. Si Franklin renâclait, tant pis. Il monterait seul au filet. Des jours durant, il chercha l'amorce. Le cerveau vide. Et Noël qui approchait bêtement, avec ses congés. Jour après jour il voyait Danièle ouvrir les portes du calendrier de l'Avent distribué par les PTT. Il fallait se décider. Le dernier jour de classe arriva, chargé de l'excitation des vacances. Ça braillait beaucoup dans la cour. Raphaëlle n'était plus aussi immobile, elle flânait d'un platane à l'autre, le nez en l'air et les yeux grands levés au ciel. Lunaire. Yvan aurait bien imaginé des flocons fondre sur ses cils, mais Genève portait son stratus gris. Il n'avait toujours rien d'autre à dire que la vérité. *Je vais aux chiottes*, annonça Franklin. Maintenant ou jamais. Yvan traversa la diagonale du préau. Raphaëlle vit une silhouette surgir devant elle, sursauta légèrement. Encore un plouc qui venait lui faire une réflexion. Non qu'on l'avait harcelée, mais c'était déplaisant.

« Je suis désolé de ce qui est arrivé à la Jonction. Ça doit pas être facile. »

Il avait la voix rauque, l'œil asymétrique et une tignasse qui lui noircissait le front. Pas d'ironie dans les mots, aucune soif de sensationnel. Une gentillesse de condoléances. Raphaëlle la sentit trouer sa carapace, incision minuscule et fatale : l'air froid s'immisçait dans la brèche et lui inondait la cage thoracique. Dedans, elle pissait la douleur.

« Eh vieux, fini de roucouler ? Je t'attends, moi ! »

Franklin en avait terminé avec l'urinoir.

Désormais, Yvan se bornait à la logistique. Tenir la porte à Raphaëlle, emprunter son effaceur d'encre, proposer un chewing gum. Des détails identiques à ce qui se passait quotidiennement entre élèves – le signe qu'à ses yeux, elle était une des leurs. Grâce à lui, ne plus être différente. Il balançait une boule de neige dans ses cheveux et elle était comme les autres. Il n'avait pas fallu longtemps jusqu'au premier baiser.

Et elle lui avait tout raconté.



DEUXIÈME PARTIE



RAPHAËLLE

Une presqu'île. C'est là que nous habitons.

Je n'essaie pas de faire de la géographie, même si le terrain était effectivement coincé entre l'Arve et le Rhône. Beige militaire d'un côté, vert Midi de l'autre – les deux bras d'eau se rejoignaient, et la Jonction s'avavançait dans leur lit, menton en avant.

Non, quand je dis que nous habitons une presqu'île, c'est d'autre chose que je veux parler. Bien sûr nous étions reliés au monde des autres, à quelques centaines de mètres de nous il y avait un quartier, des pâtés de maison, la circulation – la ville, quoi – et surtout pour la plupart des parents, leur boulot. Mais dans nos têtes, c'était comme si nous attendions qu'un jour ou l'autre ce bout de terre largue les amarres pour de bon et se détache définitivement. Et là on l'aurait eue, notre révolution. Oui, je crois que c'était notre croyance. Qu'un jour ou l'autre, ça viendrait. Aucun de nous n'imaginait en partir ou être chassé, jamais, ni que ça disparaîtrait.

Mes souvenirs ont un goût de novembre. Ce mois-là, entre bise et stratus, le carrousel s'est arrêté, à l'approche des nuits les plus longues. Pourtant, d'autres saisons ont aussi tournoyé sur la Jonction. Je gratte la neige qui recouvre ma mémoire pour retrouver la soie du sable.

Si la Jonction a pu être autre chose qu'un fantasme pendant quelques années, si les flics n'ont pas pu nous foutre dehors dès le premier matin, c'est parce qu'ils ont merdé. À deux pas de la gare et des banques, mes parents ont réussi à s'incruster sur un morceau de terrain, à s'inventer une terre souveraine : notre ville libre à nous, parmi les dizaines qui se sont créées un peu partout à cette époque. Pas bien grande d'accord, mais assez pour se décréter ville dans la ville et accueillir les rêveurs qui voulaient nous rejoindre.

Une histoire qu'ils nous ont racontée mille fois, une de ces épopées qu'on ressert à toutes les sauces, qui se gonfle à chaque fois d'ornements supplémentaires, plus ventruée à chaque version. Des débuts, je ne sais pas distinguer ce dont je me rappelle et les récits qu'on m'en a fait. C'est une mosaïque où tout s'imbrique. Mémoire de ce qui s'est passé et mémoire des fois où Papa refaisait la légende, l'une sur l'autre comme un échafaudage. J'ai le souvenir très précis d'un jour où nous étions calées contre lui, Juliette et moi, à boire ses paroles comme du lait chaud. Nous arrivions du dehors, surprises en plein jeu par une averse. Ses bras se sont ouverts comme un parapluie *Venez vite au sec, mes mouettes!* Mon pull était mouillé, et j'écoutais mon père en observant les taches d'humidité sur ma manche. Grâce à la pluie, mon bras était décoré de chauve-souris, d'une colonne vertébrale et d'un scarabée à cinq pattes. Je regardais ma manche, et les dessins me fascinaient autant que la voix de Papa, ils commençaient par s'élargir au fur et à mesure que le tissu s'imbibait d'eau, avant de rapetisser en s'évaporant. Le mélange du sca-

rabée et de la colonne vertébrale a fait un tomawak, en séchant il s'est transformé en une file indienne de fourmis.

L'ennemi c'était Mégevand, le ministre de la sécurité. Et Fasel, son shérif de Nottingham. Dès qu'il y avait une occupation quelque part, ils envoyaient les casqués. Les rares tentatives ne faisaient pas long feu, et les Bastions – ce parc squatté par mes parents à peine sortis de l'adolescence – n'avaient pas échappé à la règle. Chier au pied du Mur des réformateurs n'est pas de mise à Genève, les pionniers squatters n'avaient pas prévu de latrines au milieu des platanes centenaires. De leurs fenêtres, les grandes familles de la rue des Granges ou les fonctionnaires de la Treille avaient droit au tambourin et au djembé. Impensable. Le chef de la police avait d'abord tenté la persuasion, avant de se faire remoucher par son supérieur. Papa mimait la convocation rien que pour nous – il singeait Mégevand torse bombé et mains derrière le dos :

« Monsieur le Ministre.

– Épargnez-moi les révérences, Fasel. Il y a du grabuge.

– Du chevelu, Monsieur. Pas méchants mais usants, ils ont l'art de faire parler d'eux et les médias les aiment bien. On va débusquer tout ce monde en douceur, je mets une cellule de négociation sur le coup.

– Foutez votre cellule là où je pense, Fasel, vous ne m'avez pas compris. Rameutez vos équipes, faites place nette. Et c'est pour hier. »

Avec Juliette, nous pouvions bien rire rétrospectivement en regardant Papa écumer, n'empêche que sur le

moment, la police avait cogné dur. Mes parents sont rentrés dans le rang. Maman a osé rejoindre la faculté, au grand dam de sa belle-famille: *Pourquoi pas l'École normale ou le Bon Secours? Déjà qu'elle ne veut pas entendre parler de secrétariat...* Très vite, elle a été enceinte de Juliette, il y a eu les nuits entrecoupées et les études à mener tandis que mon père entrait au syndicat comme il serait entré au couvent. Pour assister à ses cours, Maman devait faire garder Juliette. Délicat de se tourner vers les grands-parents, offusqués de cette naissance qui n'avait pas respecté les délais d'usage – neuf mois minimum après les noces. Mes parents se sont mariés à la sauvette, à la mairie, et sur les clichés délavés de leur album photos, leur allure tient plus de *Love story* que des catalogues Pronuptia. Heureusement, leurs amis procréaient à tour de bras et étaient aussi empruntés qu'eux. Johanne et Guy, Gérard et Marie-Jo, Miguel et Mona – la première milice qu'ils ont rejointe était celle des géniteurs désemparés. Il a fallu faire des plannings de garde, établir une grille horaire qui tienne compte des meetings syndicaux, du travail de nuit, des examens, des heures supplémentaires, des stages. Les impondérables refaisaient toujours surface, la rougeole ou une nouvelle naissance, il fallait ruser, supplier, s'excuser. Traîner les enfants aux réunions, les laisser filer à l'école sans avoir brossé les dents. Mes parents dansaient au rythme de la vie urbaine, l'oreille collée au poste de radio et la Brunette aux lèvres, absorbant fumée, élection de Salvador Allende, droit de vote des femmes, attentats de Munich, sauvetage du Larzac, exil des Chiliens, révolution des œillets. Maman m'allaitait

en écoutant le discours de Simone Veil sur l'avortement et pleurait sans modération, les larmes gorgées d'hormones et d'espoir.

Logiquement, la Jonction aurait dû connaître le même sort que l'occupation des Bastions. Surtout qu'au départ, on y est arrivé par hasard, sans préméditation. Personne n'avait imaginé revendiquer un morceau de ville pour créer une communauté. Ils avaient beau être pétris de convictions, leur jeunesse les intimidait. Rêver en grand, c'était bon pour ceux de la Sorbonne ou les Américains qui risquaient le Vietnam – pas les petits Suisses. C'est au fil des luttes qu'ils se sont aguerris. Et au fil des hasards qu'ils ont visé plus haut.

À l'origine, il y a eu un festival *off*. L'époque pondait des groupes comme des lapins, Fuck the roses, God on the rock, The Enemies, Nightmare... Tout le monde faisait de la musique et du festival, si t'avais pas le tien, t'étais vraiment beauf. La plupart du temps c'était à la campagne, il y avait toujours un fils de bourge pour se faire prêter un bout de terrain le temps d'un week-end. Mes parents et leurs copains n'avaient pas le début d'un pré parmi leurs connaissances, alors ils se sont rabattus sur le Bois de la Bâtie. Ce que les vieux chênes ôtaient en fonctionnel, on le gagnait en poésie. Et c'était en pleine ville, un bon plan pour les jeunes. Le tout sans la moindre autorisation, évidemment.

Après plusieurs heures de concerts à fond les décibels, la police a décidé de les dévisser de là. La hiérarchie ne plaisantait pas, la réputation d'Henri Mégevand ne souffrait aucune discussion. Les flics ont débarqué le soir, quand il y avait le plus de monde. Mais cette fois,

l'endroit était plus complexe à évacuer que les Bastions, le terrain était escarpé. Impossible de pénétrer avec leurs véhicules, c'était *pedibus* qu'il fallait mettre la gomme. La poursuite a pris l'allure d'une partie de cache-cache. Raillés, arrosés de projectiles – un muret de pierres sèches faisait office de barricade naturelle – les forces de l'ordre ont reculé. Fasel a dû voir rouge.

« Ramenez les chiens, bande de mous ! Boutez-moi ça dehors. »

Il y a eu un moment de flottement. Si elles fonçaient, les unités d'élite acculeraient immanquablement le public au bord du promontoire qui surplombait le Rhône.

« Chargez, c'est un ordre ! »

En quelques minutes l'air s'épaissit du grondement des bêtes, ça roule comme un orage. C'est mon premier souvenir de la Jonction, avant même d'y accoster. Je me réveille et les joues de Maman sont inquiètes. Ces dernières heures, elles étaient toujours rouges, rouges de joie, rouges de chaud, rouges d'été. Nous n'habitions plus un appartement mais un orchestre, il y avait de la forêt partout, humaine ou feuillue. Je m'étais endormie pendant le concert mais là, les bruits sont différents. La police ne musique pas, ça sirène, ça aboie. Les bergers allemands approchent, les joues de Maman changent, les gens se mettent à courir, ils sont coincés. Reste le sentier qui descend sur les rives. Un truc casse-cou, pentu, ça glisse.

Enveloppée d'une couverture qui gratte, je suis happée par ma mère tandis que Papa se menotte à la main de ma sœur. Nous commençons à descendre la falaise,

le chemin n'est pas large et il n'y a pas de lumière. L'air est gorgé de rires et de trouille, les insultes pleuvent sur la brigade d'intervention mais les gens accélèrent. Le sentier me semble long, il serpente, la rive est loin et le rythme des pas respire la nervosité. Les matraques atteignent les derniers à s'être mis en branle, on entend des coups et des gémissements derrière. Le silence gagne et les souffles sont plus saccadés. Je breloque contre le torse de Maman, ses narines sont serrées et ses yeux, en colère.

Le Rhône!

La clameur nous redonne du pep. Dernier lacet de gravier. La semelle de Maman dérape un peu, la berge est boueuse. Devant nous, la passerelle est mince, l'étroitesse fait goulet. Les casqués ne nous ont pas encore rejoints mais les bergers allemands nous rattrapent. Ils se dressent comme des geysers autour de nous.

Sur le pont, ça trotte. Les premiers à le franchir courent encore, mais la structure se met à balancer et les suivants ralentissent la cadence. Devant nous, une terre brune émerge au milieu de l'eau, au-dessous de l'autre falaise, celle de Saint-Jean. Lorsque nous y arrivons, le soulagement est instantané. À nouveau autour de nous de l'espace où se diluer, se cacher.

La Jonction est déserte et pleine d'ombres. Les lampadaires ne sont plus entretenus depuis longtemps, beaucoup ne fonctionnent pas, l'éclairage se limite à des halos aléatoires. Nos yeux apprivoisent le noir et découvrent des roulottes. En fait, ce sont les bus démobilisés et les anciennes rames de tram. Elles nous attendent par dizaines, impériales, bienveillantes.

Je me rappelle du no man's land de temps durant lequel les parents vérifient qu'ils ne sont pas poursuivis de ce côté du fleuve. On reste longtemps à poireauter, avant de comprendre que les policiers ont renoncé à nous suivre. Ils ont dû redouter un accident s'ils persistaient, la falaise et le fleuve, ce n'était pas ce à quoi ils s'attendaient. En plus il y avait plein d'enfants, ça craignait. Maman et les autres se tiennent comme des naufragés face aux dépôts. C'est le milieu de la nuit, heureusement l'air est doux. Les enfants pleurnichent, les adultes se concertent.

« On n'a qu'à les installer là », dit Mona en désignant un véhicule.

Quelques types s'affairent sur la porte et la forcent. Ça pue le renfermé là-dedans, mais il y a des banquettes en skaï marron. Mona y dépose Céline qui s'est endormie dans ses bras, Maman suit le mouvement. Je sens le simili cuir sous ma tempe, je réclame Juliette. Maman me la colle en enfilade, nos crânes se touchent.

« Tout va bien, vous pouvez dormir, je reste là. »

Les joues de Maman ont repris de la couleur. Une lampe de poche est laissée par terre pour nous rassurer. Les parents colonisent les sièges individuels. Dehors, une veille s'est organisée, s'il y a du danger, nous serons avertis. Je scrute le tableau de bord et sombre en faisant le décompte des rangées de boutons verts.

Juliette et moi ouvrons les yeux en simultané, sans savoir qui a la première percé l'écran de sommeil. Nous nous réveillons dans un nouveau monde : dehors, il y a un pays à défricher. Nous sautons sur nos pieds et fonçons hors du bus. Mona est assise sur sa glacière, elle

l'ouvre pour nous. Il y a du Léco et des ballons, je m'aperçois que j'ai très faim, je déchire le pain d'un seul coup de dent. La croûte me blesse la gencive, je pleure. Papa me console.

Ventres pleins, nous nous mettons à fureter avec les autres gosses, tandis que les parents palabrent pour savoir s'il vaut mieux rester ensemble ou que chacun rentre chez soi.

C'est génial, on est libres comme l'air. On court d'un coin à l'autre, les trams, les bus antédiluviens. Il y a des années que la députation de la ville se bouffe le nez pour savoir quel sort réserver au lieu. Pendant des décennies, il avait servi de dépôt aux transports publics. Mais on y était à l'étroit et un ministre impulsif avait relégué le tout en périphérie, aux côtés des nouveaux centres commerciaux. Restaient les vieux véhicules, dont personne ne savait que faire: antiques rames de trams, bus des années cinquante aux angles arrondis façon film américain, cars postaux tombés en désuétude. Les reliques reposent sous d'immenses charpentes métalliques. Le goudron commence d'être envahi par l'herbe, certaines vitres du bâtiment qui avait autrefois logé la Direction des transports en commun sont éventrées, l'ancien hangar de lavage est couvert de graffitis. Tout un pan urbain gît dans l'oubli. L'endroit est mal famé, les habitants n'y mettent pas les pieds. Même pas bon à servir aux trafics douteux, il n'y a pas assez de clients dans le secteur pour que ça vaille le coup, tout juste s'il abrite quelques marginaux qui tiennent lieu d'épouvantails. Le quartier ne reprend ses droits que plus loin, là où le Café du Quai fait office de lisière.

La friche est fabuleuse et il y a longtemps que les parents ne nous ennuiant plus avec des remarques du style *Faites gaffe où vous fourrez les mains et les pieds*. Nous courons d'un coin à l'autre comme d'un paquet enrubanné à des montagnes de sucreries. *Par là, par là!* La peur c'était hier, ce matin il fait déjà vingt degrés et je cherche à rester à hauteur de ma sœur, nombril à l'air et menton taché de chocolat. La porte du hangar de nettoyage n'a pas résisté à Miguel et Gérard, c'est plein de rouleaux géants et rouges qui guettent de part et d'autre comme des sentinelles à bus. Sacha s'approche du clavier de commande, avide. Virginie lui saute dessus: *T'es pas fou? Va pas enclencher ces trucs, ça pourrait tous nous broyer...* L'autogestion, ça marche. Nous encadrons désormais le petit frère, pas la peine de provoquer une catastrophe, on est des enfants responsables puisqu'on est libres. Papa le dit tout le temps.

On contemple d'en bas les mécaniques, on défile devant les tuyaux. Plus tard, en août, quand la Jonction sera devenue chez nous, on en fera notre Maison des Bains et les adultes nous y passeront au jet chaque fin de journée. Mais aujourd'hui nous découvrons, cérémonieux, intimidés. Tout est beau, les rouages, les caoutchoucs, les brosses. On a l'air bœuf de rester bouche bée et nos pas ont une lenteur de cathédrale. À l'autre bout du hall nous sortons de la torpeur. Nos jambes se remettent en route comme si nous avions échappé à un frein magnétique, nous nous précipitons droit devant nous. Une ville de véhicules est au garde à vous, aux rues aussi perpendiculaires que New York. Première à gauche, seconde à droite, avenue centrale,

nous slalomons entre le vert olive des rames, je tire la langue dans un gros rétroviseur. À la sortie de cette forêt, on tente une percée dans un bâtiment en dur surmonté d'une large horloge. Pas intéressant – les adultes y ont pris leurs quartiers, ça pousse des chaises, range du matériel et parle, parle, parle. On décampe. Retour vers les grandes charpentes veillant sur les trams où nous avons fini la nuit, qui ont déjà un air de bercail. Là encore, ça trie et organise. Avec les adultes, ce qui est sauvage ne le reste pas longtemps. On contourne. Trois rues s'offrent à nous, bordées de pavillons bas. Ceux-ci semblent particulièrement intéresser les artistes. *Y a de quoi se faire une pétée d'ateliers, les gars!* On les entend et on en réclame aussitôt pour nous aussi. Ils rigolent, *Sacrés mômes, vous perdez pas le nord, on verra ça.* On continue. Au bout du trottoir, c'est l'apothéose.

« La mer ! crie Sacha.

– C'est pas la mer, imbécile. »

Céline peut bien faire la maligne, elle est sous le coup. À nos pieds le fleuve, couleur sauge. La berge est douce, il y a de l'herbe, des bouleaux, quelques marches vermoulues qui montent. Un promontoire s'avance en pointe sur l'eau, écrue d'un côté, turquoise de l'autre. Nous sommes à la proue de la Jonction. L'aqueduc ferroviaire encadre le décor comme un rideau de théâtre. Des heures et des heures à jouer nous attendent. Saisis, plus aucun de nous ne respire jusqu'à qu'une impulsion nous déchire :

« On peut se baigneeer ? »

En quête de bénédiction, nous reflons à toutes jambes vers les parents. On veut avoir notre mot à dire.

On veut rester ici. Pour toujours. De toute façon, ils ont toujours dit qu'ils rêvaient d'une coopérative d'habitation. C'est le moment. Ils nous envoient sur les roses.

« On décidera plus tard. Débrouillez-vous, restez pas dans nos pattes. »

La déception est à la mesure du miracle. C'est comme ça ? Qu'ils aillent au diable, nous continuons d'explorer. Nous nous éloignons des entrepôts. Encore quelques mètres et c'est la lisière de ville. Devant nous, la vie des autres, la vie de tout le monde. Des immeubles début du siècle, une fabrique en briques rouille, un café. Un type tend le cou sur le pas de porte pour nous regarder passer, l'air méfiant. À cinquante mètres, la circulation du rond-point reprend ses droits, ça klaxonne. Nous avons largement dépassé le bistrot lorsque nous distinguons le barrage. Virginie est la plus grande, c'est elle qui comprend la première.

« Les flics ! »

Elle se retourne pour prendre la fuite, se cogne à l'arrière-garde. Mine de rien, nous sommes nombreux à être partis à l'aventure, nous ressemblons plus à une bande dépenaillée qu'à deux-trois gamins éparpillés. Au cri de Virginie, la muraille casquée s'ébranle. Quand nous prenons la fuite, elle s'élance sur nous. Nos familles sont loin, nous n'aurons jamais le temps de les rejoindre, il nous faut une autre protection.

« Ici », hurle Sébastien.

Il tient la porte du café grande ouverte. Nous nous engouffrons sans penser, sans nous préoccuper de savoir s'il y a une autre issue. Nous traversons en trombe pour nous réfugier au fond au moment où la

brigade envahit la salle. Les policiers dégagent le passage à coups de pied dans le mobilier. Le type de tout à l'heure a jailli de la cuisine :

« Qu'est-ce que vous foutez, ça va pas ? »

Un grand balaise lui plaque le visage contre une table. Cela nous terrorise et nous bondissons dans tous les sens, comme des lapins. Les flics essaient de nous attraper mais maintenant ils sont emmerdés. Ils ont eu le temps de remarquer que nous étions très jeunes, impensable d'utiliser la pleine force contre nous, pourtant nous gigotons comme des abeilles affolées dans le bistrot. On grimpe sur les tables, on se planque derrière le comptoir, on slalome entre les étagères à vaisselle. Avec leurs uniformes massifs, les flics sont des Gulliver à la poursuite des Liliputiens. En cinq minutes, l'intérieur est sévèrement endommagé, les verres ont presque tous volé en éclats, nos semelles frôlent les tessons, quelques joues sont déjà égratignées.

« REPLI, gueule un supérieur, y a que des gosses ici, c'est aux entrepôts qu'ils sont ! Allez chercher les tout-terrain. »

Le zélé qui maintenait le bistrotier le lâche sans un mot d'excuse. Les armures nous tournent le dos. Je tremble de partout. Virginie demande :

« Ça va, Monsieur ? On s'excuse pour le désordre... »

L'homme se redresse et son regard nous transperce de rage.

– T'inquiète, gamine, vous y êtes pour rien. Ces connards ne perdent rien pour attendre. Restez là et ne bougez surtout pas. »

Nous le voyons s'élancer dehors. Dans la rue, le bruit

a fait sortir quelques artisans. Des employés sont aux fenêtres de la fabrique d'en face.

« Qu'est-ce qui se passe, Roland ? Un problème ?

– C'est cette saloperie de flicaille qui a fait ça ! Ils veulent revenir, nous devons les empêcher. Zont tout saccagé. »

Un miaulement de rébellion monte. Nous sommes toujours dans le café, scotchés à la devanture. Il nous semble entendre des voitures qui se rapprochent. Nous apercevons bientôt la silhouette de véhicules blindés. Sacha se met à pleurer mais la plupart des autres ont tellement peur, tellement mal, que les larmes ne viennent pas. Nous crevons de trouille pour nos parents.

« Il faut les avertir », gémit Juliette.

La crainte de sortir est horrible. Nos membres sont paralysés, nous avons encore sur nous l'odeur des flics. Sentir qu'il est possible d'avoir peur au point de ne pas oser prévenir les adultes nous panique encore davantage. La spirale est affolante.

« Il faut y aller, sinon ils vont se faire prendre ! »

Le désespoir perce l'angoisse. Nos jambes se remettent en marche. Nous courons dehors et nous heurtons aux gens du quartier.

« Regardez dans quel état ils ont mis ces gosses, ils se promenaient tranquillement, les flics les ont chargés comme des bêtes !

– Nos parents, nos parents... Ils ne savent pas.

Le type du café fourre sa main dans mes cheveux.

– Bien sûr que si. Un collègue est allé donner l'alerte, regarde. Va vite les rejoindre. Et dis-leur qu'on ne laissera passer personne. »

Je me retourne et j'aperçois Papa. Nous regardons le bistrotier, incrédules.

« Vous inquiétez pas. Filez, allez ! »

De soulagement, les larmes m'inondent. Nous détaillons. Un soupir plus tard, mon père nous enlace. Le bruit des véhicules est maintenant assourdissant. Je relève le nez : les gens du quartier se sont déployés sur toute la largeur de l'avenue. Face à eux, quatre blindés sont stoppés. Un des nôtres se détache du lot et court dans leur direction, nous l'entendons hurler :

« Vous voulez jouer aux Soviétiques à Prague ? »

Je ne comprends rien à ce qu'il dit, c'est bien plus tard qu'on m'a expliqué la scène. Dans mon souvenir, il y a une rangée pas bien épaisse de personnes qui ceignent la route face aux uniformes, et ça dure, ça dure. Tout le monde parle très fort mais on dirait que c'est une autre langue, les mots me rentrent dedans sans qu'ils aient de sens.

« Elle est sous le choc mais pas blessée. »

C'est ce qu'explique Papa quand Maman se faufile jusqu'au premier rang. Ses yeux sont bouleversés, je m'enroule en elle et me mouche dans son pull.

« Vous avez vu ce que vous avez fait ? »

Celui de devant gesticule toujours, encore plus fort que notre bistrotier. Maman me dira plus tard que c'est Daniel Mégevand, le fils du ministre, et qu'on n'a jamais su si c'était lui qui nous avait sauvé la mise ou les commerçants. Toujours est-il qu'au bout d'une heure, les casqués sont repartis en promettant qu'il y aurait « des suites ». Et que les gens du quartier sont devenus nos alliés.

Le lendemain, on est dans tous les journaux. Roland est un personnage, et quand il se fâche, ça se sait. Son café n'est pas loin du siège des quotidiens genevois, et les journalistes poussent volontiers jusque chez lui parce que ses croissants sont meilleurs et le café, encore à un franc soixante. Dans l'heure qui a suivi le départ de la police, il rameute son monde. Les photographes n'avaient pas pu suivre l'assaut du Bois de la Bâtie: le temps d'arriver, les festivaliers improvisés étaient de l'autre côté. De toute façon, de nuit, pas évident de faire de bons clichés. Aujourd'hui, c'est différent. La salle de Roland ravagée, l'ancien dépôt des transports publics colonisé – jouissif, après des mois de laborieux débats sur le sujet: il y a de la belle image dans l'air. Et le pompon, bien sûr, c'est nous. Décoiffés, en robe-salopette ou pantalon à genouillère en daim, on a les gueules esthétiques, les photographes s'éclatent. Les éditorialistes itou: *Ratonnade en sol Mineurs*, *Bavure sur l'enfance*, *La Jonction de l'innocence et de la brutalité*, *Des gosses dans le viseur*. Nos portraits poisseux sont élevés au rang d'icônes, on rejoint les héros des calendriers UNICEF. La presse se prend au jeu, s'indigne de la stupidité policière, recense les dégâts, ose une incursion en friche industrielle. C'est Mona qui va à leur rencontre, glacière à la main.

«Vous voulez boire quelque chose? Venez vous asseoir, il nous reste quelques bières.»

Il y a de brefs coups d'œil sur les poignets, histoire de vérifier le timing. La conférence de presse de Mégevand n'aura pas lieu avant une heure, c'est faisable de se poser. Les journalistes s'installent, on déballe ce qu'on

trouve à leur offrir, il flotte un air de campement touareg. Le trou que la peur m'a creusé dans le ventre se remplit de faim. Depuis tout à l'heure, Maman rôde autour de nous comme une lionne, elle est traumatisée par les événements de ce matin. Papa me tend une gourde de jus de pomme et du fromage, je me découvre un appétit d'ogresse.

Rien n'était donc prémédité, ni l'aterrissage à la Jonction, ni sa conquête. Mais une fois défiée par la police qui avait voulu nous faire dégager, gonflée par sa victoire et l'alliance inattendue avec les riverains, notre troupe s'est découvert des ambitions. Une frénésie colonisatrice s'est emparée des parents. À défaut de grand soir, c'était le grand matin ! Le voilà, le rêve qu'ils rêvaient d'avoir. S'inventer un coin à eux, Larzac version urbaine, retaper les vieux véhicules comme d'autres, des bergeries. Décréter des ateliers de tout, réparation de vélos, confection de bougies, fonderie, tissage, imprimerie. Ouvrir une librairie d'occasion, un jardin d'enfants, une grande cantine et des bars miniatures. Pondre chaque semaine des spectacles expérimentaux et un journal... Toujours un bout de rue inendormi, New Orleans sur Rhône. Je revois Maman et Mona danser sur place, Papa transporter des planches à tort et à travers avec Miguel, clope au bec et sourire à la barbe. Enthousiastes, énergiques. Pas seulement heureux. JOYEUX. Plus tard les choses se sont compliquées, mais là c'était le coup de foudre : monolithique, inconditionnel.

Ils aimaient tout – le fouillis, la crasse, les corvées ménagères démultipliées par l'inconfort. Les premiers

mois, la lessive se faisait à même l'Arve, ce n'est que lorsque décembre est venu leur geler les phalanges qu'une assemblée générale a consenti à acheter un lave-linge, trois heures de discussion m'a dit Maman, et un achat qui n'a tenu qu'à l'idée brillante de Marie-Jo : une blanchisserie collective.

Ils aimaient tout, juillet qui rendait impossible de se tenir dans les rames surchauffées la journée, le givre sur les vitres à l'hiver et l'exil temporaire dans le seul bâtiment en dur pour échapper aux grands froids. Quand le printemps revenait, les comités mettaient à l'ordre du jour le retour dans les véhicules comme ils auraient agendé la désalpe. Là encore ça palabrait *Cette semaine? Non il y a encore des matins glacés. La suivante, alors?* Personne pour suggérer que chacun fasse comme il veut. On était contre l'individualisme ou on ne l'était pas, que diable! Ces choses-là, comme toutes les autres, ça se discutait en commun et on décidait ensemble. Un beau matin on remballait nos affaires, grand nettoyage des étages occupés, et les familles réintégraient en file indienne les véhicules.

La première année, il n'était pas question de retrouver celui où on s'était installé la saison précédente, il s'agissait d'apprendre à se détacher des choses et tant pis pour la signature que Juliette avait laborieusement apposée au canif sur le nôtre. Ils ont consenti à s'assouplir après un ou deux ans, c'est qu'entretemps chacun s'était échiné à aménager son autobus ou son tram, plancher et lambris en bois, WC et kitchenette, lit-banquette, véranda, mobilier de jardin en tôle, annexe. Je les revois construire leur maison avec un plaisir primitif

de charpentier, d'aménageur, et je déteste les architectes qui ont confisqué cette joie enfantine, même si elle nous a valu notre lot d'emmerdements – sanitaires exposés, moisissures sur des murs trop calfeutrés, vers à bois ou ruissellement d'eau dans les poutres de l'avant-toit.

Nos intérieurs se ressemblaient tous, la forme longiligne imposait à peu de choses près une structure identique de l'espace, comme dans les cités ouvrières anglaises. Chez chacun pourtant, on entrait dans un autre univers, totalement personnel, fait de mezzanine, lits superposés, alcôve; de tablette rabattable, placards et filets de rangement; de cuves et de broc; de lampes à perles, miroirs, guirlandes, rideaux et coussins des Mille et une nuits.

Mona et Maman dansaient, mon père fumait, les bus ne cessaient de gonfler sous les appendices qu'échafaudaient les familles, toute une activité culturelle se déployait. Il y avait toujours une pièce de théâtre à monter, l'épicerie à achalander, une lecture à applaudir, un magasin de cassettes à improviser, un concert où se déhancher, la cantine à faire tourner. Très vite, ils s'étaient mis d'accord, pas question que chacun se cuisine son petit plat dans son coin le midi. L'ancien réfectoire du bâtiment principal a été dévolu au restaurant collectif. *La Datcha*, c'était son nom je crois mais je n'en jurerais pas, il a changé plusieurs fois. Ouvert à tous, ceux de la Jonction mais aussi aux ouvriers de la fabrique d'à côté, trop contents de manger pour une thune, même si les carnivores se sont vite découragés à bouffer du pâté végétal. Nous, on a eu le privilège d'avoir notre propre buvette. C'est qu'ils étaient plutôt

busy les parents, entre boulot et engagements tous azimuts. Trop contents, donc, de refourguer leur marmaille à midi. C'est ici qu'intervient Fifi.

Honnêtement, je ne crois pas que je pourrais avaler une seule cuillerée de sa soupe aux tomates sans fondre en larmes. Sophie nous a nourris pendant plus de dix ans, et quand je dis *nourris*, je revois la buée au-dessus de son fourneau, je sens encore l'odeur d'oignon imprégnée dans les murs. Sophie nous accueillait, nous houspillait *T'as mis où tes mitaines, tes mains sont gelées*, nous cajolait, nous engueulait *Sébastien, bordel, descends de ce banc!* Sophie, c'était le comble de la femme au foyer, pourtant elle n'avait pas encore d'enfants, et c'était justement ce qui permettait à la féministe qu'elle était de passer sa journée à éplucher, couper, cuire, laver. Tant que c'était pour les mêmes des autres, il paraît que ce n'était pas de l'asservissement mais du travail, et ça faisait toute la différence, malgré le ras-le-bol et la routine. Sophie était le visage que je voyais le matin quand mes parents partaient au boulot, les yeux qui me guettaient au retour de l'école, les oreilles qui nous écoutaient raconter nos bricolages, la main qui nous taclait si on la poussait à bout, les bras qui nous serraient quand on s'ouvrait les genoux à vélo. Elle gérait trente gamins à elle seule, et ça me fait doucement rigoler quand je pense que tout ce beau monde revendiquait de meilleures conditions de travail tout en lui refourguant une armée de mouflets. Je ne sais pas si Fifi était en colère, parfois; mais si elle l'était, elle a dû utiliser sa rage comme soufflet sous ses marmites, parce qu'elle nous en a mitonné, des petits plats. On entrait à

la cantine et sa chaleur humaine nous arrivait par le nez avant de nous réchauffer l'œsophage. En hiver, elle avait une imagination débridée pour nous faire avaler des raves, des betteraves et des choux, et je me souviens l'avoir entendue dire à Maman qu'à côté, les tomates à mettre en conserve en septembre, c'était du gâteau. J'ignore tout de ce qu'elle est devenue, mais si jamais elle a eu l'idée d'ouvrir un bar à soupes ou un de ces food trucks à la Fusterie, ça ne doit pas désemplir.

Sophie nous servait si bien de nourrice que les parents ont vite décidé de poursuivre sur cette ligne. À la Jonction *Tout était bien, tout était mieux*, il n'y avait aucune raison de ne pas y garder les enfants en journée. Eux-mêmes devaient sortir du cocon pour aller au turbin, il fallait bien gagner sa croûte même si plusieurs avaient réduit au maximum leur temps de travail. Mais les petits, c'était autre chose, *L'école aliène les enfants, pourquoi ne pas les sortir de là, les élever autrement ? Il faut que nos gosses s'émancipent du système, qu'on leur donne du pouvoir sur leur vie*. Je ne crois pas qu'ils aient pensé une seconde à ce que ça pouvait signifier, être extirpés du monde, grandir complètement à côté. Pour eux, c'était une opportunité unique, et ils ont foncé comme d'habitude – tête baissée.

À la rentrée 1980, ils ont ouvert *L'École sur l'île*. Gérard et Mona avaient largué leur emploi parce qu'ils croyaient à ce projet comme on peut croire au paradis. Nouvelle éducation, homme nouveau et nouveau monde : dans leur esprit, c'était lié. Il fallait tout repenser, tout revoir. Dans le circuit conventionnel, les enfants étaient à la fois surprotégés et traités comme des

minus sans ressources. À la Jonction, ce serait différent. Parce qu'on considérait les élèves comme des êtres responsables et libres, qui devaient avoir leur mot à dire. Aux oubliettes, les usages. Chez nous, pas de classes à proprement parler: on apprenait en salle mais aussi dans la cour, le couloir, sur la berge. Pas de degrés, nous étions tous mélangés, les plus avancés (en âge, en connaissance) aidaient les autres. Pas d'appels, pas de rangs par deux, pas de journées immobiles, pas d'interdiction de se balancer sur sa chaise ou de parler.

Des règles, il y en avait, mais des nouvelles. *L'École sur l'île* sollicitait notre avis, nous obligeait à nous exprimer, sortait les timides de leur coquille. Respect, tolérance, liberté. On votait sur tout, on se sentait écoutés.

En août, les locaux étaient vides.

« S'agit pas de rajouter des foutaises inutiles, mais de désencombrer l'école, avait déclamé Mona. L'éducation doit être un instrument de libération. »

Rien à voir avec les pupitres clairs que nous avions quittés, aux chaises ajustées à nos tailles d'enfants et fenêtres décorées de gommettes de couleur. L'école publique genevoise est très luxueuse, quand on y pense, avec tout ce matériel instantané, des manuels aux beaux dessins, des crochets à bonne hauteur pour pendre de jolis tabliers de bricolage, des petits chaussons et du chauffage, un lavabo par classe, la brosse en bois et feutre pour effacer la craie. À la Jonction, au début, c'était déconcertant. C'était ça, la super école promise par les parents? Ces pièces austères et pas si propres, au plancher pas verni?

« C'est à vous », a déclamé Gérard.

Un long silence lui a répondu. Nous étions drôlement empruntés. Et dans un premier temps, nous avons essayé, bravement, de reconstruire ce que nous connaissions. Pas de sièges ? Est-ce qu'on pouvait faire un banc ? Le premier, l'ancêtre, reste gravé dans ma mémoire. Une planche en bois, des plus sommaires, dont on avait passé la matinée à retirer les restes de clous, posée sur deux bidons de peinture.

Le pli était pris. Chez nous, pas grand-chose, mais du coup, c'était à nous de trouver des solutions. Pas d'écrivoires, pas de crayons, pas de papier, pas de tableau noir. Sur ce point-là, nos enseignants étaient drôlement satisfaits. *À quoi ça sert, un tableau noir, d'abord ?* avait demandé Mona quand nous avons fait part de nos doutes quant à notre capacité d'en fabriquer un. *À nous apprendre !* avait répondu Sébastien. *À écrire les règles, pour qu'on les recopie,* avait ajouté Juliette. *Eh bien les règles, vous allez les découvrir vous-mêmes,* a tranché Gérard. *Et si elles sont pratiques, il n'y aura pas besoin de les noter : vous vous en souviendrez. Celles dont vous ne vous rappellerez pas, c'est qu'elles ne servent à rien.*

Pour l'accord des participes passés, ce n'était pas génial, bien sûr – quoiqu'il y avait toujours un curieux pour demander pourquoi tel adjectif prenait un s ou n'en prenait pas selon les phrases. Mais pour le reste, qu'est-ce que c'était bien ! Plus de réglettes de math, plus d'ensembles en forme de bulle, de listes de prépositions, de coloriage du complément d'objet direct.

« De quoi avez-vous besoin, qu'est-ce qui vous est utile ? » questionnait Mona.

– Pour plus tard ?

– Pour plus tard peut-être, mais surtout pour aujourd'hui. Z'êtes pas ici pour entasser des connaissances comme des vieilleries dans une grosse cave ! L'école et la vie, c'est un tout, ça va ensemble. Faire marcher son ciboulot, d'accord, mais faut aussi apprendre à se servir de ses dix doigts. »

À défaut d'avoir une vision claire de notre futur, nos parents nous avaient assez bassinés sur la vie saine pour en avoir pris de la graine.

« Faut bouger. Le corps, c'est aussi important que la tête !

– Ouais, on pourrait faire une partie de *Qui a peur de l'homme noir* ! avait proposé Sébastien.

– Seulement si on change le nom du jeu, a répondu Juliette. Sans ça, c'est raciste. »

Rebaptiser, on avait l'habitude : à la Jonction, il y avait longtemps qu'on mangeait des *cloches-au-choc-et-blanc-battu* et non plus des têtes de nègres. Question vocabulaire, on assurait.

Jeux de plein air en guise de sport. Après quoi notre classe s'était rappelé de « l'importance de la lecture », autre poncif parental. Nous avions tour à tour insisté pour que Mona nous lise *Les Aventures de Tom Sawyer* puis réclamé la création d'une bibliothèque où chacun serait libre d'aller à sa guise. Notre maîtresse avait applaudi.

« Excellent, par où commence-t-on ? »

Nous étions un peu surpris. Décidément, il fallait tout faire, et pas seulement avoir des idées. Notre géniale inspiration nous a occupés plusieurs jours,

d'abord à coup de pinceaux – décorer le coin lecture, puis à remettre notre propre concept en question :

« Pourquoi on peut pas lire là où on veut ? On n'a qu'à faire des poufs à emporter... »

– C'est malin, de dire ça maintenant, on a peint pour rien ?

– Non, de toute façon c'est mieux, c'était trop vide, tout ce blanc... »

Une fois les parois bariolées, faire les brocantes de la région genevoise, quitte à se retrouver avec des montagnes de *Martine* que personne ne lirait jamais. Se rendre compte qu'il n'était guère pratique de choisir un bouquin dans nos piles, sans compter que leur équilibre lâchait régulièrement et nous obligeait à de savants réaménagements. S'enthousiasmer pour ma suggestion de construire des étagères :

« Ouais, mais alors pas toutes droites ! »

Foncer dans la grande réserve de matériel tenue par Johanne et Miguel, repérer planches, clous, scie et perceuse.

« Je veux bien vous prêter les outils mais le bois est à vendre, les gosses, faut bien que je vive. À vous de trouver de l'argent. »

La bibliothèque fut mise entre parenthèses, le temps de monter une vente de pâtisseries. Là encore, c'était toute une affaire – les recettes à trouver, les ingrédients à réunir, coordonner la confection des gâteaux, bien calculer les proportions, dégouter une table de camping pour y installer un stand.

Deux mois après la rentrée, nous étions rodés. Et on a décrété que l'école méritait une inauguration, une

vraie, avec thé froid maison et amuse-bouches, flyers et grandes affiches. Le jour J, il y avait un monde fou. Les parents, leurs copains, quelques grands-parents particulièrement larges d'esprit (ils se comptaient sur les doigts d'une main, les miens n'en étaient pas). Roland qui offrait la bière, et même un journaliste qu'il avait su convaincre. Je nous revois en rangs serrés pour la photo, blousons en jeans, foulards au cou et cheveux mouton.

L'autonomie avait son revers. Programme, vaisselle, ménage: à nous de nous en charger. Les fois où ça marchait, c'était du tonnerre, nous étions fiers comme des paons. Mais souvent, les responsabilités étaient plus larges que nos épaules. Malgré notre goût de l'initiative, la crainte de ne pas être à la hauteur me restait nouée au ventre – et j'étais loin d'être la seule. Gérer le budget électricité n'était pas simple. Même si nous avions mis au point des tours de garde (passer en revue les interrupteurs, éteindre les radiateurs en fin de journée, se lever plus tôt pour les rallumer le matin), nous avons régulièrement fini l'hiver dans une humidité glacée qu'aucun chauffage ne venait chasser. Les jours en question, on restait en windjack et bottes de pluie, comme des marins sur leur bateau de pêche.

Quand l'un ou l'autre était en charge des courses pour la cantine, mieux valait ne pas se tromper dans les additions. Sophie était implacable sur le sujet, si on se ratait c'était tant pis, elle ne rattrapait jamais le coup. Nous avons tous connu la peur du vendredi, quand le budget avait fondu, mal calculé, et qu'il fallait trouver quelque chose à griller. Parfois ça tournait mal – je me souviens de raviolis en conserve sans même un bout de

fromage à râper dessus, et trop peu de boîtes pour notre groupe. Dans ces cas-là, les ventres furieux ravalait la solidarité, le coupable se faisait incendier. Nos devoirs scolaires pouvaient bien ne pas être notés, l'échec était bien plus cinglant dans la réalité que sur un cahier. Pendant ce temps, au nom d'une certaine vision de l'éducation, nos parents se dédouanaient de toute une série de corvées, tandis que nous enchaînions les projets pédagogiques comme des perles sur un fil.

Entourés d'eau. À gauche, l'Arve, à droite le Rhône, deux verts croisés aux pieds des hêtres. L'un kaki, l'autre bouteille. L'extrémité de la Jonction nous servait de cabine de pilotage comme si notre presque-île elle-même descendait le fleuve, au milieu des falaises de Saint-Jean et des hérons cendrés. Quand nous n'étions pas en train de flibuster, c'était pour nous baigner. Nous remontions jusqu'au pont Sous-Terre, les plus grands sautaient depuis le parapet malgré les interdictions formelles de la brigade fluviale, les petits se glissaient dans l'eau depuis la berge et se laissaient dériver. Le courant était fort, il ne fallait pas loucher l'échelle et le ponton que nos parents avaient bricolés, sous peine d'être entraîné. Je sais qu'il y a eu d'interminables palabres à ce sujet entre les adultes, surtout après un incident qui a failli mal tourner. Un été, Sacha nageait trop au large, et sans l'œil perçant de Céline qui a donné l'alerte, il n'aurait pas pu rejoindre le bord. Je revois mon père relever le nez du texte qu'il était en train de rédiger, jeter un œil sur le Rhône et bondir comme un diable, arracher une branche et la tendre. Sacha a pu s'y agripper et être

ramené. Personne ne pipait mot quand il a repris pied sur la terre ferme, Papa et lui ont échangé un long regard, chacun encore incrédule : Sacha venait d'échapper à la mort, mon père avait sauvé la vie de quelqu'un.

Le ton est drôlement monté, le soir même, quand il a fallu prendre des décisions. Mon père martelait qu'il fallait interdire de sauter du pont. D'autres jugeaient risqué d'empêcher les mômes de faire leurs expériences *Ils le feront de nuit quand il n'y aura personne pour les surveiller*. Nous étions déjà couchées Juliette et moi, mais nous entendions Papa s'époumoner *Ce n'est pas vous qui avez ramassé le gosse, vous n'avez aucune idée de ce que ça fait. Si je n'avais pas réussi, je n'aurais eu qu'à me jeter à l'eau à mon tour !* Il n'a pas eu gain de cause, la porte de chez nous a claqué à toute volée quand il est rentré. Longtemps j'ai trouvé l'épisode surréaliste, marque d'inconscience de toute une génération. Aujourd'hui, il me paraît clair que les parents étaient rongés de culpabilité : mieux valait donner un sens initiatique à la catastrophe qu'ils avaient frôlée plutôt que d'admettre leur imprudence.

Mais je m'éloigne du sujet. Les saisons sur la Jonction faisaient tourbillonner les feuilles en automne, il n'y avait pas de cantonnier pour nous en priver, nous marchions dans des mètres cubes d'or et de rouille. On en faisait des trampolines, des tapis, on s'y enterrait comme dans du sable, on se les fourrait dans le cou en confettis. Pour Carnaval, on construisait un immense bonhomme hiver, armature en treillis et habits de chiffons. Notre seule concession à la tradition catholique, pied de nez aux dynasties dominantes occupées à fruc-

tifier tout en ergotant sur *l'esprit de Genève*. Les enfants fabriquaient tête et mains en papier mâché, dénichaient des accessoires: cravate, gant dépareillé. Papa jouait l'artificier, il fourrait quelques pétards dans la structure. On nous éloignait de quelques pas, on boutait le feu. Il y avait plus de fumée que de flammes mais ça n'empêchait pas nos danses de Sioux, nous avions vaincu la saison morte et les beaux jours pointaient leur nez. Dès fin mars, l'heure d'été étirait nos journées, il faisait clair jusque tard le soir, Mona et Gérard décalaient les horaires scolaires. Nous poussions comme des mauvaises herbes – vigousses, autonomes, épicées.

Un temps échevelé. Je me rappelle cette expression de ma mère, un jour qu'elle racontait notre quotidien de la Jonction à une visite effarouchée – une dame qui ponctuait son passage d'exclamations, Maman les prenait pour de l'excitation mais je crois plutôt que la femme était choquée. Sur le fond, ma mère avait raison. Nous menions une vie échevelée, chaotique et enchantée. Il y avait longtemps que nous nous étions habitués aux détails qui scandalisaient la visiteuse: l'habitat sans confort, l'eau rationnée, l'atmosphère de désordre. Si je ferme les yeux, je sens encore l'odeur du givre aux fenêtres, je me souviens de nos réticences à quitter la chaleur du lit. C'est irréel vu d'aujourd'hui, mais ce n'était pas un problème à l'époque. Nous avions froid, nous empilions les couches d'habits et n'ôtions nos mitaines que pour manger, écrire ou dormir. Mais jamais nous n'avons connu un froid insurmontable, de ceux qui mordent et ne lâchent plus, de ceux qui chassent le som-

meil et abîment comme l'acide. La sensation blanche était notre paysage de Noël, il y avait des bouillottes à nos pieds et des peaux de moutons sur les couchages.

Nous avions froid en décembre et faim, souvent, sans que cela n'ait d'importance. Je crois avoir terminé à peu près tous mes repas en souhaitant me resservir, mais même si le plat était vide, ça s'oubliait instantanément. Nous courions dehors avec les autres gosses, l'air vif nous servait de dessert. À y repenser, je ne suis pas sûre que les adultes aient vécu cette frugalité avec autant de détachement. J'entends encore les éclats de voix des réunions auxquelles mes parents assistaient sans relâche – en gros, dès qu'ils rentraient du travail. Aujourd'hui les choses sont tamisées, on peine à imaginer des échanges qui ne sont pas lissés par les politesses d'usage. À la Jonction, s'engueuler était la norme, comme si le volume sonore était une garantie de la liberté d'expression. Rétrospectivement, je me dis que l'esprit insurrectionnel se nourrissait aussi de ces doigts gourds, de ces ventres à peine calés et de leur grondement.

Ces duretés-là s'évacuent vite des mémoires. Pourtant, les photos de notre installation sont éloquentes. Bien sûr, c'est la fin des années septante, mais tout de même. L'espace ressemble plus à un bidonville sur une friche qu'à une île romanesque pour Robinsons urbains. Un chantier permanent, déprimant d'être délabré, jouissif d'être perpétuellement inachevé. Je me rappelle un type qui s'était lancé à l'assaut d'un arbre pour y nicher une terrasse en hauteur, les vieilles planches s'amoncelaient au pied du tronc, des poulies pendaient

des branches, et du jour au lendemain on ne l'a plus revu. À côté de son trésor de guerre, il avait laissé une pancarte: *Ne touchez pas au matériel SVP je reviens bientôt finir...* Il est repassé des mois plus tard, son bois était tout vermoulu.

Ailleurs, ça perçait des ouvertures dans les murs des baraquements pour faire entrer de la lumière dans les commerces et ateliers qu'on y avait installés, ça fabriquait des pontons sur les berges, rajoutait un étage à un bar, confectionnait des serres, rajoutait des frises, des fresques, délimitait un poulailler ou un enclos, reliait deux logements. Des tuyaux de poêles émergeaient des fenêtres... Tout était de la récup, chacun pouvait se fournir dans le grand entrepôt qui tenait lieu de réserve. Le patchwork contribuait à cette impression de décharge qu'on pouvait avoir en arrivant. Les parents étaient peut-être bricoleurs, ce n'était pas des professionnels du bâtiment. On en a vu, des constructions bancales. Des isolations qui ne tenaient pas, des agrandissements biscornus, des toitures qu'il fallait reprendre. Mais nos logements nous plaisaient bien, avec leur côté roulotte, on se sentait un peu nomades. Ma mémoire a gardé des images romantiques, des couleurs à perte de vue sur les murs et les banderoles, des fleurs et des activités à notre échelle: l'école, l'épicerie, le dépôt, le dispensaire; le magasin de tissus avec fringues, tricot et accessoires; le garage qui requinquait vélos et vieilles Peugeot 204; les cafés qui s'étaient multipliés, la salle de rédaction; le rucher, les clapiers; le jardin d'enfants. Vu de l'extérieur, ça ressemblait plutôt à du déglingué rafistolé sur arrière-fond de quart-monde.

Mais il n'y avait pas que les murs qui tenaient du bricolage : l'existence, et surtout la persistance de la Jonction restait une anomalie, la résultante d'un concours de circonstances, une convergence de chances. Même si l'esprit des seventies s'éloignait dangereusement et que les communautés rurales étaient plutôt sur le déclin, d'autres mouvements émergeaient autour de nous. À Zurich, à Lausanne, la jeunesse s'ébrouait, revendiquait. Avec leur mouflets sur les bras, nos parents étaient décalés et déjà vieux pour la génération montante et les squatts qui commençaient à fleurir. N'empêche que ces nouveaux rebelles ont joué un rôle non négligeable dans notre aventure, toujours partants pour se mobiliser en cas d'alerte. Ça manifestait, ça pétitionnait en chœur – à charge de revanche évidemment, et je dois dire qu'on a usé drôlement de samedis dans nos sit-in respectifs. Surtout, beaucoup de ces jeunes étaient des fils à papa, et même les députés conservateurs hésitaient avant de se mettre à dos leurs propres enfants. Avec la crise du logement et le prix du mètre carré, les *middle age* se voyaient déjà cohabiter jusqu'à la retraite avec leur progéniture, et certains étaient furieusement soulagés de la voir se trouver un autre toit, tout illégal qu'il soit.

Si ça nous a valu le vernis de tolérance indispensable à notre survie, ça n'a pas manqué de drainer son lot d'emmerdements. La Jonction ne vivait pas en vase clos. Indépendamment du fait que bon nombre d'adultes avaient gardé un job à l'extérieur (heureusement pour les finances collectives), le reste du monde ne lésinait pas à venir à nous. Il y avait d'abord les mili-

tants de passage, qui embrassaient l'utopie dans un élan missionnaire. Et dans la foulée ponçaient, peignaient, brossaient, calfeutraient – bref, suaient avec nous. La Jonction abritait un bureau d'accueil et d'information, tous ceux qui avaient besoin d'un coup de main y déposaient leurs petites annonces et les volontaires qui se pointaient choisissaient dans le lot. Dès la seconde année, un Festival du travail a été mis sur pied pour profiter de ces forces vives, les candidats venaient de plus en plus loin, nous avons recruté jusqu'au Québec... Ce n'était pas toujours rose, certains avaient deux mains gauches et il aurait mieux valu ne jamais leur confier de travaux manuels. Mais ça ne faisait pas partie de l'idéologie, chacun devait avoir sa chance et pouvoir se reconnecter à *la vraie vie*. À défaut de truelle, j'en connais qui se sont frottés à la production de miel le nez en l'air, et c'est un miracle qu'ils n'aient pas succombé aux piqûres d'abeilles. Passons : l'un dans l'autre, c'était des gens très chouettes, assez allumés mais pleins de bonne volonté, ouverts, chaleureux, rigolos. Tout le monde les aimait bien.

Ce n'était pas le cas des touristes. Revers de la popularité, nous étions devenus une sorte d'attraction, un pendant alternatif au Mur des réformateurs et au jet d'eau sur la rade. Dès notre première mention au Guide du Routard, c'était fichu question discrétion. Vu le prix des hôtels en ville, se replier dans notre périmètre était bien mieux qu'une nuit sous tente... Les globe-trotters ont afflué, attendant qu'on leur mette à disposition un de nos vieux bus pour y crécher gratos. Le phénomène a donné lieu à des discussions homériques lors des

assemblées hebdomadaires, entre partisans d'un accueil libre et habitants échaudés qui se sentaient utilisés. Il a fallu des semaines de séances houleuses, dont certaines ont signé la rupture d'amitiés de vingt ans, pour déboucher sur un consensus minimal, en vertu duquel les vacanciers seraient dorénavant hébergés uniquement moyennant contrepartie effective (jardinage en été, peinture en hiver). Notre attrait a fondu de façon spectaculaire.

Autre appendice à notre communauté, les incrustes. On peut trouver méprisant de les appeler comme ça, je dirais que c'est plutôt un euphémisme. Les incrustes allaient du baroudeur qui restait de mai à octobre pour pas un sou, toujours prêt à s'adjuger une merguez les soirs de beau par la grâce d'une question qui n'en était pas une: *Je peux m'asseoir?* Version éprouvante pour les nerfs mais bénigne, à classer au même rang que les universitaires bannis des coopératives étudiantes par leurs recalages successifs, ou les récemment divorcés en mal d'épanchement (verbal toujours, et sexuel, souvent). Restait une dernière catégorie, indélogeable, celle-là: les trafiquants.

Dès les débuts de l'occupation, c'est un boulevard qui s'est offert à eux. Au sens propre du terme, d'abord, puisqu'ils se sont installés sur l'axe principal du site, avenue de la Jonction. Surtout, ils se sont appuyés sur la consommation quasi généralisée du cannabis. Dans les années quatre-vingt, ça fumait à longueur de journée de travail, des Brunette, des Gauloises bleues, et bientôt des Camel Mild. Le joint, c'était le petit plus qu'on s'accordait une fois rentré au bercail. C'était aussi un porte-

drapeau: on estimait que le haschich était proscrit par pure idéologie, tandis que la production helvétique de vin et de tabac les mettait à l'abri de toute interdiction – et bien en évidence dans les stades de foot.

Les premiers vendeurs de shit étaient d'ailleurs des habitants de la Jonction. Petit à petit, ils ont fixé leur rendez-vous sur place plutôt qu'en ville à la sauvette, comme auparavant. Comme c'était l'été, ils ont vite fait de sortir une table pliante et un parasol en attendant le chaland. En quelques semaines, le pli était pris, et Guy a ouvert la *Marie-Jeanne*, rame de tram au décor psychédélique dévolue au commerce des résines du Maroc et du Cachemire. Inutile de dire que d'autres Genevois ont eu l'idée de s'approvisionner dans les parages, rejoints tout aussi vite par d'autres marchands. Bien moins poétiques, ceux-là.

Il peut sembler étrange que la police ait laissé faire. Je crois que c'était très calculé, et plutôt bien en l'occurrence. La population avait de la sympathie pour nous comme pour les autres mouvements de contestation qui émergeaient, valait mieux y aller mollo avec la répression. De tous les lieux alternatifs qui ont fleuri à cette époque, la Jonction était le plus emblématique. Et le plus délicat: il ne s'agissait pas seulement d'un squatt d'ados ou d'une cave à concerts. Même de bric et de broc, c'était un véritable quartier, avec familles et nuées d'enfants. Évacuer tout ce monde, ça le faisait pas. Donc tolérer la drogue, c'était malin. Ça permettait des descentes intermittentes sur la presqu'île, histoire de maintenir la pression. Ces jours-là étaient synonymes de débandade, une patrouille se pointait, se faisait repé-

rer, ça remballait les stands de came et puis bonjour la course-poursuite. Du coup, l'avenue était un axe sensible: le moindre sprint donnait l'alerte, les enfants ont reçu consigne de ne jamais y courir pour ne pas créer de mouvement de panique.

En sus de se rappeler au bon souvenir des dealers, les descentes de police laissaient croire à l'opinion publique que les autorités *faisaient quelque chose*, tout en se gardant bien d'éradiquer pour de bon le trafic de drogue. Mieux valait garder un prétexte pour le jour où Genève voudrait reprendre ses droits sur notre enclave. Surtout, c'était laisser le ver dans la pomme, et se croiser les pouces en espérant que le fruit tombe de lui-même, rongé de l'intérieur. Car les marchands de dope sont venus en nombre, et dans leur sillage, les paumés de toute sorte.

« Pourquoi le jeune il est couché par terre, Papa ?

Lever au ciel des yeux de Juliette:

– Il est défoncé, tu vois pas, bécasse ?

– Où ça, enfoncé ?

Soupir d'ainée.

– Il a pris de la drogue, Raphaëlle. C'est ce que veut dire ta sœur.

– Pourquoi il dort, alors ?

– I dort pas, i plane, ouvre les yeux, quoi ! »

Juliette ne supporte pas la violence du monde, et engueuler les autres est sa défense favorite. Je le sais et ses tirades ne m'impressionnent pas. Je suis davantage perplexe de sentir mon père déstabilisé. Le type à nos pieds n'a pas l'air au top, je vois bien que Papa se demande s'il faudrait intervenir, le faire examiner. En

même temps, ce n'est pas la première fois qu'un shoot vire au bad trip... Du côté des échoppes à came juste devant nous, personne n'a l'air de s'inquiéter.

« Passons plutôt par derrière, mes mouettes. »

Ça ne ressemble pas à Papa. C'est un costaud, un frontal. D'habitude il ne dévie pas, quand une emmerde arrive il y fait face, nous l'explique, l'empoigne – quitte à chercher du renfort. J'ai beau être encore jeune, je perçois très bien que son attitude est différente avec les toxicos. Symptomatique, vu de loin : les utopistes de la Jonction étaient désarmés vis-à-vis de la drogue. La combattre, ç'aurait été se ranger du côté des autorités et de la répression – impensable. Surtout avec leur penchant pour l'herbe. Pourtant, ils voyaient bien émerger à côté des pétards un autre marché, plus juteux, plus sérieux. Mais cette réalité heurtait leur goût immodéré du social : si les exclus du système convergeaient là, pas question de les chasser.

C'est là que tout a commencé – je devrais dire, tout a fini. À la Jonction s'est instauré un microcosme parallèle au nôtre, fait de stupéfiants aux noms évocateurs (Ice skunk, Mr Buble, White rose, Golden Shiva, Full Moon). Une jungle de consommateurs captifs (sous de grands discours libertaires) et de vendeurs sans états d'âme. Et comme ça ne cadrerait pas avec la grande utopie, on a contourné de deux façons : en tolérant les excès des marginaux les plus déglingués et en restreignant solennellement le commerce aux drogues douces. Bien entendu, la stratégie prenait l'eau de partout, mais là encore, l'inventivité a fait merveille. Consciemment ou pas, la communauté a compris qu'il suffisait de por-

ter les problèmes *en séance*. Garantie absolue de les voir se dissoudre dans des débats et disputes sans fin. Tant qu'on causait, on traitait la question, en théorie. Pendant ce temps, les revendeurs pouvaient s'engraisser tranquillement et mener grand train, tout en se foutant de la gueule des idéalistes fauchés qui leur permettaient de prospérer.

Et de nourrir leurs chiens au filet de bœuf.

Mon premier souvenir des chiens se confond avec le balancement de la passerelle qui nous amenait vers la Jonction. Les aboiements des bergers allemands se superposent aux clameurs des festivaliers en repli, il y a des grognements, de la nervosité dans les propos échangés *Qu'est-ce qu'on fait, on rentre sagement à la maison, ou on résiste?* Des yeux que gagne l'inquiétude *Ça craint pour les gosses*, des tons qui montent, le claquement d'une décision *On y va!* La queuleuleu qui se forme, la descente en procession, l'odeur de l'eau qui se rapproche. Les souffles courts, les consignes hurlées par Fasel *Les laissez pas foutre le camp, zont assez emmerdé, on les coffre maintenant*. On ne marche plus, on trotte. Les bars autour du cou de Maman, je brinqueballe contre son ventre. Ses bracelets cliquettent. Et brusquement, les chiens. Nous sommes tout près de la passerelle quand ils les lâchent, leur vitesse n'a rien à voir avec la nôtre. Ils nous rattrapent tout de suite, menacent du croc. Rétrospectivement, je réalise qu'ils ont été entraînés pour contenir et non pour attaquer – dans le cas contraire, ils se seraient jetés sur nous. Mais ils sont là, de part et d'autre de la nuit, l'œil et les dents

qui puent le fascisme. J'ai tellement peur que j'en oublie de pleurer, je sens une toupie de vertige entre mes oreilles. Un court moment, les gens hésitent. Qu'arrivera-t-il s'ils passent outre les chiens ? Peut-être qu'aucun n'aurait eu le cran de tester si les gaz lacrymogènes ne nous avaient pas rattrapés. Pour faire bonne mesure, ces crétins de flics avaient tiré dans le tas. Les yeux se mettent à grésiller, la masse se met à pousser par derrière, il n'y a plus le choix. Les jambes de Maman sont portées en avant malgré elle. Furieux, les clébardes rugissent. Ils ne mordent toujours pas, mais ils se dressent et bondissent comme des flammes. Premiers pas sur la passerelle. Les pieds la martèlent, de plus en plus pressés, scandant notre évasion d'un tremblement du sol. Je serre Maman plus fort, je cache mon visage dans le patchouli de son chemisier. Mon cœur aboie tout ce qu'il peut.

Alors les molosses des dealers, j'en avais une peur bleue. Les tox n'étaient pas les seuls à avoir des chiens, mais chez les autres, c'était du caniche, du teckel, du cocker – le genre peluche à s'appeler Samba ou Caramel. Sur l'avenue en revanche, les clebs m'arrivaient au niveau du torse, et ça ne faisait pas dans le dalmatien chic à la Disney. Les bêtes étaient massives, manquaient d'exercice et plutôt violentées. Sur elles venaient s'échouer les aspirations avortées de leurs maîtres, vagues de gueulements ou de coups de pied. Ceux-là se nommaient Dark Vador, Goliath, Eros.

Je n'ai pas de souvenir précis d'une première fois.

Ç'a été comme une progression, quelque chose d'infime, qui d'abord n'existe pas, qui n'est que de l'air. Oui, de l'air. Les premières sensations arrivent ainsi : comme un souffle, celui de la bulle autour de vous qui vibre parce que quelqu'un vient de passer trop près, trop vite.

Ça s'est répété. Pas tout de suite, pas systématiquement, puisqu'il m'a fallu du temps pour m'en apercevoir. Je vais sur mes quinze ans, je connais chaque recoin de la Jonction. Elle a changé de paysage, depuis peu ce n'est plus la place de jeux de mon enfance mais le terrain de la puberté, du regard des garçons qui se pose différemment, de mes humeurs qui parfois s'en enchantent, parfois me voudraient invisible. Avec Céline, nous nous promenons des heures désormais, à nous parler, à tenter une cigarette ou une bière, à enfouir le nez dans le grand lilas, à tremper nos pieds dans l'eau. Avec ses quatre ans de plus que moi, Juliette est déjà ailleurs. Elle traverse cette période avec plus de fracas que de dégâts, s'engueule avec mes parents, réussit à trouver des looks qui les offusquent, insolente son monde ou boude souverainement quand elle n'a pas de réplique sous la main. J'ai été peinée de la perdre à la sortie de l'enfance, et même si maintenant elle se penche sur mon adolescence comme une bonne fée, je reste défiante. Je garde les choses au-dedans, comme le font tous les enfants propulsés en jeunesse, en hormones.

Il me faut du temps, donc, pour remarquer que je croise trop souvent Ten, qu'il me serre de trop proche, que ça devient désagréable, que je commence à y réfléchir.

chir et à calculer – *Par là, il n’y va pas souvent, par là je ne risque pas de tomber dessus.*

Ten, c’est le nom de son chien. Encore aujourd’hui j’ignore son prénom à lui, dans ma tête je ne l’ai jamais appelé autrement que comme son clébard. Un animal au corps puissant, mais avec des pattes trop courtes, étriquées. Sa gueule est tachée de noir, ses muqueuses rouges lui donnent un air à la fois souffreteux et cruel. De profil, on dirait Rossy de Palma – sans le feu d’artifice du regard. Les yeux de Ten sont sous-dimensionnés, à croire que sa vision du monde se résume à une fente dans un casque de science-fiction.

Un bull terrier. C’est bien plus tard que j’ai appris de quelle race il était. Petit, c’est encore mignon sur les photos, quelque part entre le lapin et le gros rat. C’est ensuite que ça se gâte, surtout quand on les affuble d’épais harnais de cuir, de colliers à clous et d’insultes.

Je marche dans la Jonction, et de plus en plus souvent, je croise Ten et son chien. Ten est sur le pas de porte du café où je vais boire un verre, je le retrouve à fouiner dans le bac à vinyles quand je sors du magasin de disques. Où que j’aile, il prend la même direction que moi, ne me dépasse jamais même quand je m’arrête exprès (en faisant semblant de chercher un mouchoir, de me mettre de la crème solaire sur la nuque, d’enfiler un sweat-shirt). Il tire alors sur la laisse de cuir noir, *Assis, Ten! J’ai dit: assis!* allume une clope ou dégaine son briquet pour ranimer son mégot s’il en a déjà une au bec. Il ne prend pas la peine d’être subtil, il s’en fiche que je remarque son manège. Au contraire, au fil des semaines on dirait que ça le rend joyeux: le fait que je

ne puisse ignorer ce petit jeu, sans toutefois y mettre un terme, lui donne un avantage. Et moi, je suis piégée. Bien sûr je pourrais à tout moment me retourner et l'interpeller *Pourquoi tu me suis, arrête ce cirque* mais plus le temps passe plus les mots sont imprononçables, comment dénoncer aujourd'hui ce qu'on a accepté depuis des lustres, et je sens mon île se rétrécir autour de moi, m'enserrer comme dans des griffes. Ten est malin, il observe toujours les alentours, et ne me file que quand je suis seule. S'il y a quelqu'un avec moi, il lui arrive de faire des incursions dans mon champ de vision, toujours très brusques, toujours très brèves. Le message est on ne peut plus clair : *Tu as beau être accompagnée, ne crois pas que j'en ai fini avec toi, ne va pas imaginer que tu t'en tireras*. Je restreins mes allées et venues dans la Jonction, développe des stratégies pour ne pas me déplacer seule. N'importe quel prétexte est bon, accompagner Maman en courses, profiter des leçons d'auto-école de Juliette pour lui demander de faire le taxi, me découvrir une vocation de baby-sitter et me protéger derrière le petit dernier de Johanne, pousse-pousse devant et fratrie blonde autour de moi, comme un bouclier. Bien sûr j'évite le regard de Ten, j'ai toujours voulu y échapper, mais en même temps je ne peux m'empêcher de guetter, toute proie cherche à localiser le chasseur. Quand mes yeux rencontrent les siens je vois qu'il s'amuse de mes ruses, jamais il n'est fâché – au contraire, goguenard comme un joueur quand la partie s'annonce excitante. Et la menace sous laquelle désormais je me lève, mange, travaille, dors, insomnie, me paralyse d'autant plus qu'elle n'est jamais explicitée et

que ses contours sont flous, me maintenant dans un brouillard de terreur.

Car c'est bien ce qui s'est joué: ce rien, ce silence, cette invasion tacite ne méritent pas un mot. Qu'est-ce que j'aurais pu dire?

« *Papa, Ten me suit.*

– *Et quoi d'autre?*

– *Rien.*

– *Depuis quand?*

– *Longtemps, ça a commencé après Noël.* »

Dans mon esprit, la durée jouait contre moi. Si un jeune me filait le train depuis des mois sans rien me faire, pourquoi faudrait-il intervenir? On était pour la liberté, à la Jonction: à moi de gérer. Bien sûr avec les années j'ai réalisé que j'avais faux, qu'aucun parent ne pense comme ça, et que Maman du haut de son mètre soixante-deux n'aurait pas mâché ses mots pour dire au vicelard de me lâcher le train. Mais j'avais quinze ans et une certaine idée de notre communauté, de ce qui y était bien vu (la débrouillardise, la communication) et de ce qui n'était pas en odeur de sainteté (la méfiance, la fermeture à l'autre). Ces valeurs se sont refermées sur moi comme une cage, je n'étais plus une gamine maintenant nom de Dieu, je n'allais tout de même pas retourner dans les jambes de mes parents pour pleurnicher, c'était à moi de m'en sortir, et dommage pour Juliette qui levait les yeux au ciel quand je la traçais trop souvent.

Les journées ont raccourci. L'heure d'été s'est achevée depuis peu, c'est novembre. Un novembre fébrile, magnifique, un novembre de quatre-vingt-neuf – autant

dire, brumaire. Le mur de Berlin vient de tomber, l'Europe champagne à tout va. Cet automne est magique : ça sent la liberté. Les dictatures de l'Est sont décimées, la page de la guerre froide se tourne, Mandela est déjà sur le seuil de sa prison. Même le Groupe pour une Suisse Sans Armée a le vent en poupe, c'est dire. Voilà qui redonne du tonus à la Jonction.

C'est que ça chauffe, dernièrement. Une décennie s'est écoulée depuis les temps pionniers. L'existence s'est organisée, déployée. Même de bric et de broc, les logements n'ont plus grand-chose à voir avec les débuts, l'esprit bâtisseur a posé son empreinte sur la presque-île. Les habitants sont légitimés par le temps passé, l'effort consenti. Quand ils regardent derrière l'épaule ce qu'ils ont accompli, ils ont la fierté démonstrative *Tu as vu mon escalier? du sapin, du costaud*. Depuis dix ans, l'utopie n'est plus une chimère, c'est leur réalité. Parce qu'ils n'ont attendu personne pour se lancer, parce qu'ils se sont eux-mêmes donné les moyens d'y arriver, leurs idées et leurs pensées ne sont plus seulement des concepts ou des opinions : ce sont des maisons, des jardins, des rues. Cette victoire, c'est leur orgueil. Pourtant, le quotidien ne manque pas de pesanteur. Tout faire soi-même ou presque, le potager, la couture, les plafonniers des chambres d'enfants, le pain, les vacances à la belle étoile, les spectacles, le ramassage des déchets, la distribution du courrier. Et le faire à mains nues ou presque, à peine quelques machines achetées d'occasion ou prêtées, sinon seuls, à l'autrefois. Affronter les contingences – le rangement pour vivre à quatre dans vingt mètres carrés, les racines et les

choux à manger en hiver, le bois pour nourrir les poêles – à aller chercher, transporter, débiter, amonceler. Avec les années, l'écart se creuse entre la Jonction et le monde alentour. Ceux qui travaillent en ville entendent les récits des autres, escapades en Europe par train de nuit ou TGV, voyages en Amérique latine, en Australie. Les lundis avec les collègues ont des allures de guide gastronomique, on se refille les adresses des restos japonais, le must du moment. Juillet ramène les épopées du Montreux jazz festival – *Quarante-six francs le billet pour la soirée Paolo Conte, oublie!* s'indigne ma mère. Face aux désirs émergents, la caisse commune est sans appel. Ceux qui ramènent un salaire extérieur ne sont pas légion, bossent souvent à temps partiel, et même quand ils gagnent bien, la « collectivisation des ressources » ne laisse pas de place aux extras. Alors bien sûr, la corde se tend. Rentrer tard d'une réunion de parents et constater que Guy n'a pas pris son tour de désherbage, ça met de mauvais poil. Les noms d'oiseau fusent à la plénière suivante, le ressentiment et l'amertume gagnent du terrain. Papa a beau se mettre en pétard dans ces cas-là, il passe sa journée dehors à bouffer du patron et la Jonction reste son havre, son port d'attache. Mais pour Maman qui recycle ses études au dispensaire, déclinant la thérapie holistique depuis le planning familial jusqu'à l'accompagnement des toxicos, herbes médicinales à l'appui, c'est parfois rude. *Je me sens comme une gamine, ici*, lance-t-elle un soir à Papa, *bien protégée mais comme une marionnette, tout ce que je fais est actionné par des ficelles idéologiques.*

« Raconte pas n'importe quoi. T'as aucune idée de ce

que les gens peuvent vivre au boulot, ça c'est de la vraie aliénation. »

Alors quatre-vingt-neuf et son euphorie politique soulève de grands espoirs dans notre enclave. La guerre froide qui a empoisonné l'Europe passe à la trappe, le capitalisme ne pourra plus s'ériger en rempart contre les dictatures communistes, on va enfin pouvoir bousculer le système, faire bouger les lignes. Après une décennie Thatcher-Reagan, le vent tourne, on pourra faire le grand ménage dans le stock d'armes qui nous pend au nez, le nucléaire ne s'en relèvera pas, on va enfin remettre l'environnement au centre des préoccupations. Des expériences comme la Jonction vont faire tache d'huile, y a qu'à voir la prolifération des squatts et de la culture alternative. L'amplitude que ça prendra permettra à nos parents de respirer, de se ressourcer, peut-être de faire des échanges entre communautés – pourquoi pas une année sabbatique à Copenhague? À moins de lancer de nouveaux projets-pilotes, quelque part au soleil, qui sait?

On se prend à rêver encore plus haut, d'autant plus haut que l'utopie atteint des limites pas bonnes à voir. Et dans cette grande mouvance, moi je pense chien. Alors ça ne cadre pas, personne n'a envie de prendre au sérieux les angoisses d'une ado qu'un type suit sans cesse au bout de son dog. C'est du moins cette certitude qui me bâillonne. L'air a tourné à mi-novembre, il fait froid désormais. Les braseros ont jailli dans les rues comme la dernière floraison de l'année, éclats orangés dans les nuits qui tombent tôt, l'atmosphère est imprégnée de leur odeur de mine. Comme chaque année, Miguel fait le tri dans l'entrepôt qu'il veut achalander

en vue des fêtes (beaucoup ont banni Noël, mais pour ne pas être en reste question cadeaux, ils fêtent le solstice d'hiver, à la païenne). Le hangar est cerné par les matériaux dont Miguel veut se débarrasser à grand renfort de panneaux SERVEZ-VOUS, couronne de bazar que les gens fouillent, retournent, déplacent, larguent un peu plus loin. Un vrai foutoir.

« Soupe de tomate à l'alphabet », annonce Sophie ce midi-là.

J'ôte un cercle de buée sur la vitre et j'aperçois Ten devant la buvette. Fifi entre, précédée d'une soupière fumante que ses mains trapues agrippent au travers de poignées en patchwork.

Penchée sur le bol ébréché, un panache d'été rouge me chatouille le nez. Quand j'étais petite nous regardions flotter les lettres, chacun décryptait des messages secrets. Sophie versait une spirale blanche – pas épaisse, *La crème, c'est cher*, expliquait-elle. Ma sœur Juliette soupirait de gourmandise, ses doigts encerclaient le bol comme un calice, sa nuque s'arquait en arrière et les mots lui fondaient dans la gorge. Mes mains à moi étaient menues et j'avais peur de renverser, j'utilisais mon couvert. J'étais impatiente de grandir.

Soupe de tomate à l'alphabet.

Mon plat préféré. Était-ce vraiment le menu de ce dernier repas à La Jonction? Une Sainte Cène qui s'ignorait, ce dîner ordinaire un jour ordinaire où novembre laissait des griffures de givre aux fenêtres. Nous avons j'imagine pêché des pâtes miniatures et joué au scrabble sur le formica avant que Sophie ne

donne de la voix *Ça suffit maintenant, arrêtez d'en mettre partout, vous ne voyez pas que tout dégouline?* Je regrette quelquefois que nous n'ayons rien deviné, que nous ayons avalé sans y penser la chaleur le goût le jeu.

Et puis non, heureusement nous ne savions pas, ç'aurait été insoutenable de dire au revoir. Je revois danser dans ma cuiller les caractères que je cherchais à élucider comme une diseuse de bonne aventure: *S'il y a un T, Ten ne sera plus là quand je sortirai.*

Je plonge les yeux dans mon assiette pour ne rien voir dehors, mais je fais face à la vitre, et la silhouette de Ten entre malgré moi dans mon champ visuel, dans ma peur. Ma main droite tremble, un peu de soupe coule.

« Fais attention, Raphaëlle ! »

Fifi est fatiguée, aujourd'hui.

« Allez, va chercher un chiffon. »

Je répugne à sortir du rang, Sophie capte mon hésitation.

« Ce n'est pas grave, ça arrive. Je te demande juste d'essuyer. »

Je me lève, et la silhouette de Ten s'agite aussitôt. Même en fixant mes pieds, je perçois le mouvement. Fifi aussi.

« Encore à rôder, celui-là ? »

Elle marche droit sur lui, ouvre le carreau.

« Eh, toi, cesse de nous tourner autour. Si tu as faim, tu viens t'asseoir, sinon, du balai. »

De grands aboiements lui répondent. L'heure tourne et il ne faut pas traîner. Sophie claque dans ses mains, je bois une dernière gorgée d'enfance rouge.

Tout l'après-midi je réussis à rester dans le sillage de Juliette. Je suis toutes ses envies, devance quelques désirs, rivalise d'ingéniosité pour proposer des activités dans les moments creux. L'après-midi touche à sa fin et je respire mieux, lorsqu'un imprévu débarque : Virginie et ses perpétuels problèmes de cœur.

« Tu peux nous laisser, Raphaëlle ? »

Je reste bouche bée, impuissante. Juliette prend le bras de l'explorée, elles s'éloignent.

La Jonction a beau être un mouchoir de poche, le chemin jusqu'à chez moi me semble interminable. Ou est-ce parce que la Jonction est si petite que je me sens acculée – comment quelqu'un qui me recherche dans un espace aussi restreint pourrait-il ne pas me tomber dessus ? Je vais passer par l'avenue. Plus exposé mais plus direct, il y a du monde. À cent cinquante mètres, il y a ma maison.

Je laisse sur ma gauche la rue de la Truite, et aussitôt j'entends le halètement du chien. Est-ce que Ten était tapi là, ou est-ce un hasard ? Si près qu'il est presque adossé à moi. Sa voix grince :

« Tu n'aimes pas les rendez-vous, Raphaëlle ? Celui-ci va te plaire, tu verras. »

Je suis saisie par les épaules. Tout en maintenant la laisse d'une main, de l'autre Ten me pousse sans ménagement dans un renforcement.

« Tu bouges pas, tu cries pas, sinon je lâche mon chien, vu ? »

Son torse m'écrase contre la façade. Ses doigts s'activent sur ma braguette. Est-ce que je serais restée tétanisée sans son molosse ? La bête a dû sentir la tension, car

malgré les ordres de Ten *Tout doux mon beau, tout doux*, elle grogne. Ten a dégrafé mon jeans, brusquement je sens l'humidité du museau sur le haut de ma cuisse.

Je hurle, l'animal saute et déséquilibre Ten, qui trébuche et lâche la laisse. Des aboiements éclatent dans ma tête, je détale. Le chien fonce derrière moi à plein volume. Je ne vois rien, je cours sans queue ni tête, droit devant, je heurte un présentoir, envoie valser un stand, sans m'arrêter. L'air se charge de panique.

« Flics ? »

Dans le doute, les dealers rembarquent leurs boulettes en catastrophe. J'entends l'affolement, le mouvement qui embraie le mien, ça ne m'arrête pas, je suis possédée. Les pattes du bull terrier font un bruit de loup. Devant moi, Miguel se réchauffe autour d'un feu, Gérard et Marie-Jo sortent du magasin avec des fagots d'osier plein les bras. Je dévie ma trajectoire pour les éviter, renverse le brasero de Miguel, repousse leurs voix :

« Raphaëlle, qu'est-ce qui se passe ? Arrête ! »

Ils n'ont que le temps de me voir disparaître vers le Rhône. Les vendeurs de shit déboulent, l'angoisse est contagieuse et la houle, exponentielle. La rue forme un goulet d'étranglement, des gens se bousculent. Miguel est happé par un filet humain qui l'entraîne.

Personne n'aura une vision d'ensemble de l'heure qui suit, c'est un puzzle qui sera reconstitué plus tard, à coup de récits, d'effrois, d'odeurs.

Des braises ont roulé du foyer. Les piétinements en ont éteint beaucoup, répandu aussi. Devant l'entrepôt,

le déstockage de Miguel semble n'attendre que l'étincelle. Cartons de textiles, chaises à paillage, fauteuils dépareillés, cadres de fenêtres anciennes, voilages en nylon... Le magasin regorge de matériaux inflammables, vernis, résines, peintures, sagex. Juste derrière, la réserve de bûches pour l'hiver. Le comble du pyromane.

Les témoignages concordent, tout s'emballa très rapidement. Le temps que la cohue se calme, que ceux qui fuient réalisent qu'il n'y a rien d'autre qu'une gamine hystérique, que ça freine et qu'on décide de faire marche arrière pour discuter et aviser, le feu a pris. Ils le voient à peine ont-ils rebroussé chemin : des flammes, des fumerolles.

« MERDE ! »

Ils remettent le turbo. Il ne faut pas croire que rien n'était prévu, y avait des procédures. Mais si le bricolage est poétique quand il s'agit de jouer le Facteur Cheval, au moment de passer pompiers, ça ne tient plus. Ils ont beau manœuvrer les extincteurs, brancher des tuyaux sur des arrivées d'eau, la fumée les empêche d'intervenir. Les quelques courageux qui tentent une percée dans l'entrepôt en ressortent aussi vite. La chaleur monte comme une mauvaise fièvre, les émanations donnent le tournis. Les habitants s'écartent du noyau du désastre et reculent, impuissants. Il faudrait des masques, des lances, des échelles télescopiques. Les flammes poussent comme des haricots magiques. En un rien de temps le feu atteint le cimetière aux pneus de l'ancien dépôt de bus, le ciel s'éclipse sous un nuage couleur d'encre.

Ils sont démunis. Que faire? Chercher un moyen d'endiguer le flot orange, mettre les gosses à l'abri, protéger les véhicules, appeler les renforts de la Ville? Longues minutes de désordre qui plomberont la vie de certains, convaincus qu'une autre décision aurait sauvé les meubles et qui rabâcheront leur amertume des années durant.

L'alarme est donnée, sans doute par les habitants de Saint-Jean, de l'autre côté du Rhône. Bientôt sur le bruit du feu se détacheront les pales d'un hélicoptère envoyé évaluer la situation.

Les journaux du lendemain relateront qu'au restaurant *Les Vieux Grenadiers*, le maître d'hôtel avertit Mégevand qu'on cherche à le joindre. C'est Fasel, à nouveau, qui l'informe. Le ministre inspire dans l'appareil. Cette fois-ci, ce n'est pas Papa qui reconstituera la scène pour nous, mon imagination s'en chargera, interminablement.

« Sécurisez-moi tout ça, vous m'entendez? Je ne veux aucun risque. Ça signifie que vous mettez la gomme, je veux tous nos véhicules sur le coup, il s'agit d'éviter le feu de joie. Je veux pas une égratignure, sans quoi ce sera encore notre faute si ces cinglés se sont fait rôtir. Vous intervenez, à coup de paniers à salade s'il le faut, vous enfourgez jusqu'au dernier vagabond, vous faites place nette. Je veux de la mousse carbonique partout, s'agit pas qu'un mégot relance la maniclette. Et accessoirement, je veux plus entendre parler de cette zone. Demain, c'est inhabitable. Vu?

– Ce sera fait, Monsieur le Ministre.

– Les souris ont assez dansé. Rapport toutes les

demi-heures, je ne bouge pas. Je retourne à mes longes, on me fait signe que c'est servi. »

Le rêve est plié en quelques heures. Résister à l'évacuation n'est pas à l'ordre du jour, le périmètre est dangereux. On se met en branle en se persuadant qu'on reviendra faire de l'ordre le lendemain. Mes parents s'arqueboutent *Nous ne bougerons pas d'ici sans notre fille ! Elle est partie vers le Rhône, il faut organiser une battue.*

Je savais que le chien perdrait ma trace dans l'eau. À l'heure de fuir c'est la seule pensée qui m'a tenue, poussée. Son museau à mes basques, il fallait atteindre le fleuve. Il me suffirait d'agripper les échelons, le chien resterait sur la rive ou serait emporté par le courant. Qu'ai-je pensé de novembre, du noir, de l'eau à six degrés ? Rien. J'ignore si j'aurais sauté, si l'incendie ne m'avait sauvé la mise. Brusquement je me retrouve seule avec la nuit, le froid. Je m'écroule sur l'herbe, le cœur explosé. Combien de temps a-t-il fallu pour que le sang cesse de bouillonner à mes oreilles, que je perçoive les clameurs ? Quand je relève la tête, je vois l'orange, je vois le charbonné. Le feu progresse en direction des berges, il ne fait qu'une bouchée des ateliers rue de la Truite, gourmand, affamé, conquérant. Un lent rempart vient à ma rencontre, je réalise que certaines issues sont obstruées. Où me diriger ? Je rétrocede du terrain en direction du promontoire, cherchant où fuir si je continue d'être acculée.

C'est une vedette des samaritains qui me repère. Une fois ma survie assurée, je sombre dans un flou traversé de quelques fulgurances : le soulagement lorsque le

bateau m'emporte en s'écartant de la Jonction, les bras de Maman en me retrouvant, l'hébétement au service des urgences où elle m'amène *Elle est en état de choc, vous devez l'examiner*. L'hôpital qui me garde pour la nuit en observation, donne son feu vert à mon départ dès le matin suivant. C'est ma sœur qui doit venir me chercher, *Mais si, je peux le faire, maintenant que j'ai mon permis!* Elle tarde un peu, j'imagine qu'on doit s'activer pour remettre nos rues en état. Je flâne jusqu'à la salle commune de l'étage, les quotidiens du jour y sont disposés en éventail. Est-ce que par hasard, on y parle de nous ?

FIN DE PARTIE A LA JONCTION.

Nous sommes en une. J'attrape le journal, le papier bruisse encore, je suis la première à le lire. Sur quatre colonnes *La Suisse* étale une photo: la Jonction fume, ceinturée d'uniformes et de camions militaires.

Quand Juliette entrouvre ma porte, j'ai déjà cessé de parler. Dès qu'elle me voit, elle sait que je sais.

Je ne retournerai pas à la Jonction, personne d'entre nous n'y retournera. Le barrage est en place, Fasel a bien fait les choses. Aux manifestants qui s'époumonent devant les blindés, il est simple de rétorquer qu'il y a trop de risques, que tout est calciné, que les assurances doivent faire leur boulot.

Le rapport d'expertise mentionnera le mouvement de panique, l'engrenage, le feu. Aucune victime à déplorer, si ce n'est des animaux: les ruches ne survivront pas plus que le poulailler, les lapins et les moutons de Marie-Jo. La SPA s'indignera au point de mener sa propre enquête et de se répandre dans les journaux – *Voilà*

ce que c'est que de détenir des animaux dans des conditions qui ne répondent pas aux normes, il faut ajouter une chatte porteuse asphyxiée dans son panier ainsi qu'un bull terrier coincé dans l'effondrement d'une toiture. Si leurs propriétaires veulent les ensevelir, les animaux ont été récupérés par la section locale, la chatte est «noire avec des chaussettes blanches», le chien porte un harnais clouté.

Même compatissante, la population est acquise à l'idée que les lieux ne peuvent plus nous héberger. De l'entrepôt de Miguel restent de grandes structures d'acier déformées. Le feu n'a fait qu'une bouchée de nos logements tapissés de bois – quant à leurs appendices en verre, la chaleur a fait éclater toutes les vitres. Comme l'accès du lieu nous est interdit, les jeunes pompiers volontaires se donnent de la peine pour trier ce qui est encore en état et nous remettre un maximum d'effets personnels. Au fil des jours, les équipes les amassent dans l'arrière-salle du café de Roland. Nous n'irons pas plus loin. C'est là que nous récupérons, tremblants, les carillons que nous étions en train d'achever au cours de travaux manuels. Ce qui reste du matériel scolaire tient dans une boîte à chaussures. Mona est dévastée. Dans le grand container où s'amoncellent les déchets inutilisables, dépassent des restes de la fresque qui ornait notre classe. Sous l'effet de la chaleur, la peinture a éclaté et de grosses cloques violettes et vertes gémissent face au ciel.

Après une première nuit dans un local de la protection civile, nous avons été priés de nous tourner vers nos familles respectives. Pour la première fois, Juliette et moi passons une semaine dans l'appartement sur-

chauffé de mes grands-parents, à Moillesulaz. C'est mon premier séjour chez eux.

Hagards, nous vivons en apesanteur. Déconnectés du sol qui est sous nos pieds. Grâce à la solidarité des mouvances de gauche (hébergement en salles de réunion, dans les squatts, chez des militants), nous échappons aux abris antiatomiques. Propulsés « personnes prioritaires » sur les listes HLM, nous sommes relogés dans les semaines qui suivent. Au grand dam des élus ultra-conservateurs, qui s'indignent de voir notre *irresponsabilité récompensée*.

La communauté est dispersée. Nous ne savons pas vivre sans les autres. Nous sommes perdus, désorientés. Chaque décision à prendre est une épreuve : où sont les discussions, les propositions, les alternatives, les échanges ? À quatre, nous étouffons. Nous trouvons temporairement refuge dans une villa à Lancy.

« Mon frère vient d'être admis dans un home, le temps qu'il se fasse à l'idée de la vendre vous pouvez rester, ça évitera les déprédations, a expliqué l'amie de ma grand-mère en nous faisant visiter la maison. »

Tapisserie fleurs de lys, rideaux à volants et corde-lière, vaisselle de porcelaine gaufrée – nous qui pensions ne pas nous arrêter aux choses matérielles, ces objets nous violentent. Nous avons beau faire semblant que c'est provisoire, au fil des semaines la réalité s'impose : la Jonction ne jouera pas le phénix qui renaît de ses cendres. Et lorsqu'un mardi, ma mère remonte triomphante de la Poste avec un courrier nous attribuant un quatre-pièces dans le quartier des Grottes, Papa sort en claquant la porte.

« Qu'est-ce qui lui prend ? » demande Juliette, euphorique à l'idée de retourner au centre-ville.

Maman ne répond rien, et je sais bien pourquoi. Comment expliquer que la perte de la Jonction est insupportable pour mon père, qu'il ne peut accepter l'idée que l'utopie soit engloutie pour toujours – et par la faute de sa fille ?

Je ne dis rien de Ten, sur le moment. Pour mes parents comme pour les autres, je suis celle qui a couru en plein cœur du rêve, et qui l'a pulvérisé. Combien seront-ils, de la Jonction, à réaliser que leur rêve était drôlement fragile pour pouvoir disparaître d'une nuit à l'autre à cause d'une gamine en pleine échappée ? Dans les semaines qui suivent la fin de notre monde, alors que les gens avec qui nous vivions en pleine intimité étaient dispersés, j'attends vainement un mot de leur part. Pas un ne m'écrit, ne me téléphone, ne me contacte. Aujourd'hui je comprends qu'ils étaient en deuil, hébétés, privés de langage. Tout le monde sait que l'incendie était involontaire – *Un malheureux concours de circonstances* diront-ils. Ça n'empêchera pas l'un ou l'autre de douter de moi en agitant le spectre de l'intentionnel : certes, je n'avais pas voulu ce qui était arrivé, concèdent-ils, encore que, va savoir, inconsciemment...

Je l'ai entendu. Mona était venue nous voir, et elle fumait avec Maman. C'était la première fois que quelqu'un d'avant nous rendait visite. Il devait s'être écoulé un ou deux mois tout au plus, mais pour moi c'était le bout de l'éternité. Aussi, quand elles se sont réfugiées dans la cuisine à murmurer, j'ai cessé de respi-

rer pour écouter ce qu'elles avaient à se dire. Et Mona l'a fait. Mona, ma Mona, celle des Léco et de la glacière, Mona de l'école libre, qui me connaissait depuis des années. Elle a suggéré qu'une part de moi, peut-être, avait voulu, avait cherché.

Maman n'a pas relevé. Je me souviens d'un silence qui n'en finissait pas, si long qu'il n'y avait plus rien à rajouter. Ce jour-là, Mona a compris qu'elle nous avait perdues. Maman n'a plus laissé entrer qui que ce soit de la Jonction, et décliné toute invitation. Certains ont dû l'imaginer rongée de culpabilité, mais moi j'ai su que ma mère était à tout jamais de mon côté. Le désert de mots opposé à Mona m'avait mieux défendue qu'aucune réplique. Elle l'avait laissée se noyer dans son énormité sans lui tendre la main.

Elle avait assez à faire avec mon père. Après le départ de Mona, j'avais raconté. Ten, l'homme, le chien, la poursuite. Je voyais Maman avoir de plus en plus mal au fur et à mesure que je parlais, c'était très difficile de continuer. Plusieurs fois je me suis interrompue mais elle ne lâchait plus *Encore!* Sa voix comme du diamant, prête à couper des montagnes, transparente. À aucun moment elle n'a demandé pourquoi je m'étais tue, devinant sans doute que c'était la Jonction elle-même qui m'avait bâillonnée.

Elle a passé un temps très âpre avec Papa. Inconditionnelle comme elle était, elle ne pouvait manquer de voir sa défection à lui. Ce père qui m'avait tant brandie, au point que ses épaules sont gravées sous mes genoux, qui déjà avant l'incendie peinait à digérer que je sois sur la piste d'envol de l'adolescence, ce père eh bien n'arri-

vait pas à bout de sa déception. Ravagé par la mort de sa ville, il m'en voulait malgré lui. Et rue du Midi, tandis que Maman chinait de quoi donner une âme à l'appartement clair, je frôlais l'abattement de mon père dans des couloirs trop grands pour nous.

Les engueulades ont fusé entre mes parents. Des années plus tard, Maman m'a confié être restée pour éviter que je ne me sente à l'origine d'un divorce. Avec le temps heureusement, ce qui les reliait a repris le dessus, mais ils ont passé de sales saisons. Maman n'a pas mâché ses mots, elle a jeté à la figure de Papa que ses putains de principes comptaient plus que sa fille. C'était vrai, et doublement irréparable. Non seulement j'avais enterré l'utopie, mais j'étais le signe qu'il avait failli dans ce qui lui tenait le plus à cœur : sa place de père. Et ce miroir que je lui tendais involontairement me l'a détourné pour toujours.

Soupe de tomate à l'alphabet.

Tu me vois, Yvan ? Penchée sur l'ébréché, un panache d'été rouge.

Sophie en spirale blanche dans ma mémoire – *La crème, c'est cher*

Les lettres qui flottent, à l'affût de secrets.

Juliette doigts évasés sur le bol calice – sa nuque arquée en arrière, mots fondant dans la gorge.

Et moi paumes trop petites, impatiente de grandir.

Soupe de tomate à l'alphabet,

Ma préférée, tu sais.

Mon menu de Sainte Cène un jour ordinaire de novembre et de griffures aux fenêtres.

Dans ma cuiller, mystères à déchiffrer – quinze ans et
des effrois, *Un T, Ten n'y sera pas.*
Pâtes miniatures, scrabble sur formica
La voix de Sophie *Arrêtez Ça dégouline.*
Rien deviné,
Avalés la chaleur le goût le jeu.
L'heure de la classe, les mains de Sophie:
Une dernière gorgée d'enfance rouge.

TROISIÈME PARTIE



L'eau scintillait aux pieds d'Yvan, dernière orée de Léman avant l'écluse qui la ferait devenir Rhône. Trois ponts plus loin la Jonction, le berceau de Raphaëlle.

L'eau scintillait à ses pieds, éclaboussures de lumière, écho au kaléidoscope offert par Danièle pour ses six ans. Au creux de la main, la brûlure infligée par Jean-Louis le ramena au présent. Yvan détacha son regard du contrebas. Décamper du pont de la Machine, se réfugier dans les Rues Basses. À la Fusterie, il riva les yeux aux rails du tram – ne pas voir les autres banques, ne pas voir l'étal de sushis où il dînait avec ses collègues, ne pas voir les enseignes qui chaussaient la finance de one cut patine à effet bois. Respirer mieux une fois passé le Molard et ses terrasses aux crustacés, bifurquer vers les Eaux-Vives et le clair appartement qui enrobait son amour pour Raphaëlle. Sa paume lui faisait mal.

Le courrier était sur le plan de travail. Sur l'inox brossé se détachait une enveloppe à timbre américain, dont Yvan reconnut instantanément l'écriture aux jambages intempestifs. Franklin.

New York, 15 septembre 2008

Le jour où Lehman Brothers avait été débranchée.

Salut vieux,

Par-delà l'océan suis en symbiose avec toi, frère de rêves entraîné dans ma chute. Je t'écris depuis la fin du monde – c'est pas si souvent qu'on l'entrevoit.

Fin d'un monde.

C'est ce que je me suis dit en entrant chez Lehman ce matin – plus tôt que d'habitude, ça roulait bien sur Park Avenue.

Les écrans étaient encore en vie, mais avec l'encéphalogramme d'un comateux.

Nos urgences du vendredi, obsolètes.

Tout le fatras habituel, les courbettes, les coups de gueule, les coups de main,

La pression et l'adrénaline,

les mécanismes huilés qui réglaient notre vie en boîte à musique –

roulez petits traders,

claquez, courtiers –

tout notre quotidien :

révolu.

Autour, horizon de papiers inutiles,

la marée sans les eaux, comme une mer immobile.

Ne va pas croire que c'est de la poésie, je fais rien que délirer, c'était cauchemardesque.

Le décor avait beau être identique, plus de spectacle, rideau.

Au mur les horloges battaient encore au rythme de la

Grande Pomme, Londres, Singapour, Tokyo. Pour me consoler, je me suis dit que grâce au décalage horaire, les Polynésiens n'étaient peut-être pas encore au courant de notre disgrâce.

Fin d'un monde, tout était en état de marche mais tout était en panne et nous, des abeilles en vrille. Dans certaines salles, dans certains bureaux : la sidération. Des chapes de silence, des gens aux mouvements épais, à la densité de statue, à la rigidité cadavérique. Certains n'ont pas du tout parlé, à moins que ce ne soit en mots blancs. Et puis d'autres étages qui menaçaient de rompre sous l'agitation – imagine un immeuble entier où les habitants déménageraient en même temps, odeur de carton sifflement de scotch froissement des dossiers déchirés à pleine main. Ça gémissait, ça beuglait, ça perdait le souffle, ça s'enlaçait. Tous ces types que j'ai serrés entre huit heures et midi, un vrai défilé. Je voudrais ricaner, je n'ai jamais été tellement américain de ce point de vue, s'étreindre à tout bout de champ c'est pas mon fort. Aujourd'hui pourtant, je ne me suis pas dérobé une seule fois, ceux qui tendaient vers moi des bras d'enfants Franklin eh ben ils y ont tous eu droit, j'ai fait nounours avec eux, et tu sais quoi ? J'en avais affreusement besoin. Sans eux, je ne suis pas sûr que j'aurais fini la matinée sans me défenestrer.

Dedans c'était l'épouvante, et dehors, les journalistes. Personne ne s'est donné le mot, mais vers l'heure du lunch, d'un mouvement commun, on a commencé à sortir. Qu'est-ce qu'on espérait, que les ventres vides pousseraient nos guetteurs à remballer leur matos ? Les

battants de l'entrée se sont écartés, septembre nous a saisis, nous avons pénétré la forêt de micros.

Extinction des feux, extinction de voix. On fermait boutique, il n'y avait rien à rajouter, y compris à ceux qui nous avaient toujours défendus – et qui continueraient. Les cartons dans nos mains nous rendaient balourds, à défaut de piper mot impossible d'accélérer, de se faufiler. Je tenais le mien à larges coudées, je le pressais contre moi comme un bébé. On pouvait toujours se taire, impossible de se boucher les oreilles, de ne pas entendre. Les questions écorchaient comme des ronces, même les compatissantes.

Ne va pas pleurer sur moi, je ne le mérite pas. J'ai eu le temps de ne pas dormir après le journal télévisé d'hier, le temps de cogiter. J'y vois clair: nous sommes une meute de rapaces qui ne pleurent que sur eux-mêmes, et qu'on laisse déguerpir. Je sais l'indignation qui noircira les voix des commentateurs ou les unes de demain, mais je sais qu'on ne nous lynchera pas, et que rien ne passe plus vite que le scandale. En quittant Lehman j'avais une adresse à donner au taxi, un appartement dont aucun huissier n'avait changé la serrure ou coupé l'eau. Ceux que nos conneries ont engloutis n'ont pas cette chance. Putain si j'en ai vendu, de cette merde de subprime. Pensant même bien faire quelquefois, fermant vite les yeux sur mes doutes. Maintenant je revois des maisons, je revois des visages. Je refais des calculs, je sais qui ne pourra plus payer. Où dormiront ces gens?

...Je revois une maison, je revois un visage. Je refais mes calculs, je sais qu'elle ne pourra pas payer. Où ira-t-elle dormir?

Tant que le carrousel tourne on cavale, on ne se rend compte de rien ou presque. Mais Lehman en faillite, c'est comme le World Trade Center qui s'effondre sur lui-même: impensable. Depuis ce matin je suis dans la tour.

J'ai bien cru que la honte me tuerait, Yvan. Et peut-être le ferait-elle si je n'avais un pote de toujours à qui l'écrire.

L'image de Franklin au pied du building Lehman, avec un carton pour seul rempart, vrilla la poitrine d'Yvan. Franklin, le générique de sa jeunesse. Au diable la nostalgie, fallait se désinfecter maintenant, la main cognait et la blessure n'était pas belle. Déboucher du mercurochrome, comme autrefois lorsqu'il s'écorchait le genou. Lui aussi avait une enfance, après tout. Raphaëlle n'avait pas l'exclusivité des paradis perdus. Qui avait confisqué le sien ? Qui avait sonné la fin de la récréation, le terminus des Trente Glorieuses ? Qui avait déversé des millions de chômeurs sur les années septante, quadrillé les deux Europe de missiles, laissé les faiseurs d'argent s'engouffrer dans la chute du mur de Berlin ? Qui avait dévoyé leur mode de vie, glissé des écrans jusque dans leurs poches ? Qui les avait transformés en clients tous azimuts – des compagnies aériennes, des bed and breakfast, des parcs d'attraction, des magasins bio, des instituts de formation, des journaux, des saisons culturelles, des meilleures carrières ? Sur-tout : qui les avait rendus prédateurs à leur tour ?

Dépossédé.

La précédente lettre de Franklin... De quand datait-

elle ? Il y avait des lustres qu'ils ne s'écrivaient plus. Ou alors par mail *Salut vieux, je traverse la gouille, est-ce que vous êtes dans les parages ?* Ces dernières années, les sms avaient pris la relève. Toujours moins de signes entre eux, et Skype qui ne servait qu'à découvrir les lofts successifs de Franklin. Yvan le chambrait à distance sur le mobilier *Je vois que tu t'es payé des chaises Eames ?* Deux fois l'an, ils se voyaient pour de vrai. Mangeaient à la maison, le vrai luxe pour Franklin. Yvan lui mijotait du bon, Raphaëlle passait chez le marchand de vin aux Halles de Rive. Se retrouver comme des oiseaux sur le même fil d'humour. Rire abondamment, sentir flamber l'amitié comme un feu. Vers vingt-trois heures, Raphaëlle baillait et s'éclipsait, lui sortait le douze ans d'âge. S'enivrer entre deux confidences, apprendre au détour d'une gorgée que Franklin était amoureux d'une cliente, que ça n'avait rien donné. Ne pas réussir à lui soutirer de prénom. Le lendemain, Franklin envoyait un selfie cadavérique et des insultes pour ne pas l'avoir armé d'Alka Selzer. Yvan riait une dernière fois avant de passer le tourniquet de chez Bergues.

Comme ils avaient été sages. C'est ce que criaient les déliés de Franklin. Soi-disant qu'ils étaient maintenant coupables de tous les maux. Les vilains traders, les méchants du film. Pourtant ils en avaient eu, des utopies, ils avaient commencé comme tout le monde, en vélomoteur et en filles dans le ciboulot, main de plastique jaune *Touche pas à mon pote* sur le revers du K-Way et keffieh pour se tenir chaud, à vendre des bougies Amnesty le 10 décembre et à ne plus pouvoir déglutir devant Midnight Express. Renaud et Noir Désir en

boucle, se faire péter les oreilles avec *We are the world* dans le walkman, et un 11 février regarder à la télé Mandela sortir de sa prison.

Tout le monde n'avait pas fait la révolution à la fin des années soixante, et certainement pas Régis ou Danièle. Entre eux, Yvan avait grandi dans l'ordre ancien de l'après-guerre. Quand lui-même avait été en âge de choisir, le soleil de Mai 68 se couchait déjà. Avec Franklin et Raphaëlle, être les adolescents de ce crépuscule, capter quelques rayons encore violacés, trop pâles pour les réchauffer vraiment. Se construire quand même, s'inventer des années lycée, les saupoudrer de paillettes disco. *Menos mal*: dans les deux décennies qui avaient suivi, on leur avait fait comprendre qu'ils n'étaient pas à la hauteur de ceux qui les avaient précédés. Des sans-rêves.

Putain où sont les compresses de gaze? Ça va être commode pour faire à manger, cette brûlure. Encore heureux d'être gaucher.

Deux jours après la faillite, la banque Barclays avait racheté pour une bouchée de pain les quelques actifs encore rentables de Lehman. Au passage, elle s'était payé le gratte-ciel de la 7^e avenue, là où Franklin avait frôlé l'escarre à force de vendre assis des titres pourris. Le building avait été repeint, les enseignes, changées. Toutes les portes avaient viré au bleu ciel, couleur de la nouvelle propriétaire des lieux.

Trop de pensées tournoyaient dans l'appartement. L'écœurement aux lèvres, Yvan chercha à nouer un bandage sans tripoter la plaie. La lettre le narguait, ancre au milieu de son vertige, torpille dans son refuge.

Le propulsait sans sommation en plein cœur d'autrefois, comme s'il était tombé dans une photo. Franklin, l'allié de toujours. Le complice, le jumeau. L'autre voix d'une partition étoilée, joyeuseries de gamins, ivresse de la puberté à l'assaut de leur liberté, insatiable conquête du monde. Des années ensorcelées, éblouissantes, malgré Reagan et Thatcher, malgré Tchernobyl. Parce que c'était leur genèse à eux. En toucher à nouveau le bonheur du bout de la langue, comme un flocon de sel. Descendre tout au fond de sa mer silence et obscurité

« Yvan ! Yvan ! »

Des mains froides sur ses joues. Quitter les fonds marins, revenir à la voix. Raphaëlle.

« Tu t'es évanoui. »

RAPHAËLLE

Je referme la porte sur Yvan, il est près de minuit quand il s'endort enfin, la main bandée.

Ce déluge de chagrin qui lui sortait des yeux, je ne l'avais jamais vu comme ça. La mort prématurée de Régis, l'existence étriquée de Danièle, la ville libre où il aurait tellement aimé voir grandir les enfants que nous n'avons pas, le monde absurde de l'après-rêve, prière de ne pas penser, de rester en surface – sous peine de ne pas se relever. Un magma de plaintes, de pleurs, de bulles, de morve.

Un court instant je lui en veux de ne pas avoir demandé comment j'allais, puis je me souviens que nous sommes alliés et que le pire scénario serait de se dresser l'un contre l'autre. Il vaut mieux affronter ensemble les embrouilles de la condition humaine, cancer fulgurant, été détrempé, anarchie du désir sexuel, guerre en Irak, vergetures, accident nucléaire, peine de mort. Ou la crise financière, avec ses métastases existentielles. Il sera assez tôt d'être veuf ou veuve pour se débrouiller seul avec les emmerdements.

Et puis je me suis toujours appuyée sur Yvan, avec légèreté j'espère, mais quand même, la tête un peu penchée, et ce fond dépressif qui m'agrandit les yeux. Et lui, tendre moqueur à me considérer comme la huitième

merveille du monde, bras jeté autour de mes épaules et pas élastique, à marcher le long des villes que nous arpentons, le long de la vie que nous menons, discourant, blaguant, dédramatisant. Une petite gouaille sympa, la tchatche cordiale, pas celle d'un mec qui se la pète, juste un type chaleureux, celui qui hélas faisait un carton auprès des clients de Bergues, Yvan du préau d'autrefois. Quand j'ai senti son souffle basculer dans le sommeil, j'ai massé ses cheveux comme j'aurais froissé une poignée de foin ébène – la calvitie chez lui, ce sera pour une autre vie.

Je retourne à la lettre de Franklin. Est-il seulement à New York ? Il faut bien se protéger contre l'Atlantique, cet océan qui nous prive de lui. Alors entre deux visites nous faisons abstraction de l'éloignement, allant presque jusqu'à oublier son existence pour qu'il ne nous manque pas trop. Les rares échanges ne sont que des échappatoires, et ce n'est que lorsqu'il s'annonce et que la date d'un retour approche qu'on s'autorise à se rappeler de lui autrement que par intermittence. Mais voilà qu'il s'impose, et que l'absence prend toute la place.

Peut-être est-il à Genève après tout ? *Tellement honte* écrit-il, qu'il serait bien capable de ne pas donner signe de vie. Est-il possible qu'un téléphone suffise, qu'il soit à portée de tram ? C'est dingue de ne pas avoir tenté plus tôt. De toutes mes forces je repousse l'image de Manhattan, invoque les esprits et intime à mes doigts de ne pas trembler sur le clavier, en composant son numéro rue d'Ermenonville. On décroche. J'en bafouille d'émotion.

« C'est toi, Raphaëlle ? »

Il a la voix pâteuse. À le savoir là, mes joues s'inondent d'un coup. *Qu'est-ce que tu fous à ne pas nous rejoindre, t'es devenu dingue? Saute dans un taxi, fais vite!* Une demi-heure plus tard nous nous mettons à deux pour réveiller un Yvan groggy, submergé d'euphorie.

Seul, seule, aucun d'entre eux n'y serait arrivé.

Trop petits à imaginer, trop saisis par le doute, les pieds dans le vide. Mais lorsque l'un était ébranlé, il en restait toujours un autre comme garde-fou. Parce qu'ils étaient pétris de la même histoire, de la même sortie de route, de la même mémoire.

« On va pas rester comme ça », avait soupiré Yvan.

Deux jours qu'ils étaient hagards, retranchés dans l'appartement des Eaux-Vives, à se verser du café froid, à le rallonger en sucre. Ils regrettaient de ne plus fumer. Quand ils étaient ados, les nuées argentées enrobait leur chagrin, parfumaient leurs soupirs, faisaient des volutes de leurs plaintes. La cuisine puait la fête ou le désespoir. Aujourd'hui tout était blanc comme une salle d'opération.

« On ne peut pas rester comme ça ? »

C'était insupportable de voir ses deux amours meurtris. Machinalement, Yvan se caressait la paume – un tic qui ne le quitterait plus et intriguerait fortement ses petits-enfants, deux générations plus tard. Grâce à Raphaëlle et lui, Franklin avait eu un répit. Un bol d'air, une soupe chaude, la dérision et la chaleur. Ils avaient beaucoup ri, d'abord. Yvan avait ouvert les feux avec Bergues, l'illusion d'appartenir à la grande Histoire

lorsque le personnel s'était cru en danger sur les quais du Rhône, puis le sentiment d'injustice *Mais qu'est-ce qu'on a fait de mal?* Il revoyait ses collègues étonnés, Auriane en stupeur quand Loutan avait annoncé, l'œil en deuil, que l'excursion annuelle serait annulée *Je m'étais acheté une tenue pour le Lac des cygnes!* Son bracelet semainier en cliquetait d'indignation. Et l'humour de Patrick, du service contentieux *Garde-la pour un mariage, y aura bien quelqu'un pour convoler, dans le département. Les samedis d'été, ça n'arrête pas.* C'était vrai. Raphaëlle et lui recevaient des faire-part à tour de bras, certains moins désintéressés que d'autres *Ta femme travaille dans la photo, elle ne voudrait pas couvrir la soirée? Pour l'église, on a engagé un professionnel.* Bouffer de la verrine à longueur de buffets. En fin de saison, prendre des résolutions: décliner toutes les noces à venir dans les dix prochaines années. Tenir le pari quelques semaines. Les dernières fois, il y était allé sans Raphaëlle, occupée dans des galeries d'art. Sa clique à elle se casait aussi, en version culturelle.

Trois jours d'élucubrations, vaquer d'un sujet à l'autre, d'un chagrin à l'autre, d'un silence à l'autre. Remonter aux épopées, les premières vacances sans les parents dans l'Espagne aux pesetas. Puis revenir à leur vie d'adulte. Chez Bergues, singeait Yvan, place à la justification. Si le client voulait des placements qui rapportent, c'était son problème, personne ne lui avait mis un fusil sur la tempe pour confier ses fonds, qu'on n'aille pas dire qu'il était mal informé, qui a jamais compris quoi que ce soit aux mises en garde de bas de page, les caractères de police lilliputiens ne sont pas faits pour les

chiens! Ceux qui trouvaient à y redire péchaient par angélisme, et point final. À quoi bon brasser du blé si ce n'était pour s'en adjuger une part confortable? Est-ce que le public avait une idée du régime auquel ils étaient soumis, en salle de trading? Croyaient-ils que c'était pour leurs beaux yeux que de fringants trentenaires frisaient l'AVC? *Tu parles, tout le monde était au courant, et maintenant ça joue les vierges effarouchées.* Auriane avait le dédain sexy, et le désappointement aussi. Les invitations avaient fleuri. On remet comme on peut de l'huile dans les rouages.

Deux jours à se tordre de rire, se vider de méchanceté. Laisser émerger hargne et mépris envers ceux avec qui on faisait des tennis certaines fins de semaine. Les vacheries retombées, se trouver veule ou pire, se trouver rien. Si c'était ce qu'on pensait des collègues, qu'est-ce que c'était que tous ces moments devant la machine à expresso? De la représentation, de l'hypocrisie? Ou cette affection bizarre qui naissait de nulle part, pour n'importe qui et n'importe quoi du moment que c'était là, à côté de soi, sur deux jambes et orné d'une tête *Allez les petits gars, encore une rasade d'affect, c'est comme ça que ça marche quand ça dérape pas version Kigali 1994: on est voisins, on bosse ensemble, on a tous la grippe le même mois et des nourrissons qui nous font chier la nuit ou des vieux qui radotent alors ça y est, roule Simone et voilà l'humanité commune, on est tous frères et rhabille-toi avec tes idées politiques qui ne sont pas les miennes, qui ne sont pas les mêmes, on va pas friter l'Entente cordiale pour si peu.*

Yvan mit un terme à leur chœur de pleureuses abruptement, en sortant des WC où il venait de pisser toute sa bière. La vodka était bue depuis longtemps, ils avaient dû se rabattre sur les brunes chic. Plus difficile de rester saoul dans ces conditions.

La porte des cabinets donnait sur le bar de la cuisine, et Yvan regarda Raphaëlle et Franklin dans le soleil du matin. Quitter la nuit, voilà qui n'aidait pas non plus à persévérer dans l'ivresse. L'un d'entre eux avait allumé la radio depuis plusieurs heures. Un stupide animateur leur servait une gymnopédie en guise de petit-déjeuner.

Yvan éteignit le poste. L'absence de fond musical ébranla l'équilibre de Franklin, qui vacilla sur son tabouret haut.

« Ça suffit, ces conneries. Je vais nous chercher quelque chose.

– Bonne idée, y en a marre de la Chimay. Rachète-nous du gros Scotch.

– Je ne parlais pas des boissons.

– S'il te plaît mon chéri, un pain au chocolat pour moi.

– Pas avant de s'être douchés. »

Il plongeait vers l'arsenal des vinyles.

« Croissants de décibels, annonça-t-il en brandissant le disque. C'est le moment de se requinquer. »

Meilleurs tubes eighties, annonçait la pochette. Chanson pour l'Éthiopie, Boys Town Gang, Police, YMCA, les Rita Mitsouko, Michaël Jackson. Volume maximal.

« Les voisins vont tous rappliquer.

– Penses-tu, à cette heure, ils stressent pour arriver à l'heure au turbin.

– On n'est pas dimanche ?

– C'était il y a deux jours, ma puce.

– Mais je devrais être au studio !

– T'as pas entendu ? On a reçu plein de messages, le répondeur est saturé.

– J'avais mon portable sur moi...

– Les batteries sont à plat depuis avant-hier.

– Ne m'appelle pas ma puce.

– Yvan a raison, c'est l'heure de la douche ! »

Franklin se déshabillait devant la baie vitrée. De l'index, il faisait tournoyer un Levi's 501 à la manière d'un strip-teaseur.

La stupéfaction pétrifia Raphaëlle. Derrière elle, Yvan avait barri comme un éléphant et s'acharnait sur son pantalon. Une fraction de seconde, Raphaëlle se demanda s'ils allaient faire l'amour à trois. *Ce serait génial et compliqué. Dommage d'être trop vaseuse pour ça. Dans une autre vie, sûrement.*

Franklin hululait déjà sous la douche. *Mais pousse-toi, fais-nous de la place*, gueulait Yvan. Il avait gardé son T shirt et le coton lui plaquait les poils du torse. Il sembla à Raphaëlle que quelqu'un appuyait maintenant

sans discontinuer sur la sonnette de l'appartement. L'entrée était fermée à clef, elle s'en foutait. À son tour d'être nue.

Les morceaux les plus kitsch du millénaire éclaboussèrent le carrelage. L'avantage du logement bohème-bourgeois, c'était d'être équipé d'une douche italienne. Passé l'éblouissement esthétique, ça giclait toute la salle de bains et d'habitude, Yvan pestait le matin. Aujourd'hui, c'était parfait: en orientant bien le pommeau (cinq jets au choix), on pouvait vraiment en foutre partout et être sûr de danser les pieds trempés. Grâce aux lumières feutrées choisies par Raphaëlle et à une paroi couleur rouille, on flottait entre l'extase spa et la transe discothèque.

Hurler et trépigner sous une pluie en décibels, déverser l'humiliation et l'impasse, rugir d'orgueil et de jeunesse – combien de temps? Quand la température de l'eau refusa de les suivre, ils étaient encore pleins de rage. Raphaëlle ne se donna pas même la peine de tourner le robinet:

« Au sec! »

C'était le moment ou jamais de profiter de toutes les conneries dont ils avaient rempli l'appart, un sofa tellement onctueux qu'on peinait à en ressortir, des couvertures mérinos. Raphaëlle courut s'y enrouler, poursuivie par ses mâles. S'arracher le meilleur plaid, se balancer à la tête les poufs Hella Jongerius. Un masque dogon s'écrasa au sol, imité de près par le lustre vintage du marché de Bâle. La boule de verre roula sans se casser et alla se ficher sous un secrétaire, tandis que les pende-

loques rouges explosaient en minuscules gouttes de sang. Pour échapper au luminaire qui dévissait, Yvan avait bondi vers la cuisine. Déstabilisé, il s'agrippa à la poignée du réfrigérateur. Nouveau signal: l'instant d'après, il balançait du lait frais sur Franklin et Raphaëlle. À deux, ils n'eurent aucune peine à le déloger et à prendre le contrôle de la forteresse frigorifique. Yvan en fit les frais sous une salve d'œufs, avant de réussir à les distraire avec la grande bibliothèque, qu'il se mit à secouer. La récolte ne tarda pas, bandes dessinées et livres de design tombèrent comme des fruits mûrs. Un rayon de San Antonio servit brièvement de munitions avant que Raphaëlle ait une illumination – la vaisselle. Pas question de se l'envoyer à la figure, juste de la fracasser le plus bruyamment possible sans se blesser. En faisant en sorte d'éviter les ricochets de porcelaine, la terrasse était un réceptacle sûr. Et les plantes vertes, la cerise sur le gâteau en matière d'exutoire.

Qui eut l'idée des ciseaux? Ils ne s'en souviendraient pas, si ce n'est que les deux autres avaient aussitôt adopté le concept. Du grand format de bureau aux petites lames du nécessaire de couture en passant par la version arrondie pour les ongles, il y avait de quoi faire. Les franges du kilim, la flanelle café d'un complet, avant l'apothéose: les couettes en duvet d'oie du Canada.

Le disque touchait à sa fin. Des flocons de plumes s'abattirent sur eux comme un linceul, sous le grésillement de l'aiguille dans les sillons.

RAPHAËLLE

Dans la paume consumée d'Yvan, je regarde mon histoire.

Des cloques, comme les peintures de nos maisons au lendemain de l'incendie.

Je devrais être effondrée, j'imagine. Au contraire.

Une fois claquée à la volée la porte de chez mes parents

une fois déchargée avec Yvan et Franklin

une fois dessaoulée

me suis sentie bien mieux. Soulagée, pour tout dire.

Mon père et moi, nous sommes quittes.

Lorsqu'il n'y eut plus rien eu à saccager dans le bel appartement ou si peu (le dernier geste de Franklin, empaler une par une la boîte entière de têtes de nègres sur le porte-manteau – *On dit tête de choco, d'abord*), ils contemplèrent leur œuvre comme Dieu le septième jour. Fatigués d'avoir tant travaillé. Aspirant au répit. *Et tout cela était bon.* Jouer la Genèse à l'envers, rétablir le chaos originel. Ils n'étaient plus perdus. Maintenant tout était clair, plus de questions sur ce qu'il fallait faire, la réponse était triviale: ranger. Nettoyer. Jeter. Quel soulagement de savoir que ça prendrait des heures. Personne ne sut lequel des trois s'y était mis le premier, sans doute un geste anodin, se pencher sur un mouchoir qui tombe de la poche et machinalement, l'amener jusqu'à la poubelle. Signal général. C'était formidable d'avoir tant à accomplir. Il n'y avait plus besoin de mots, le bruit du rangement suffisait. Râcler, pelleter, froisser, bruisser. Laver les murs comme un vieillard à ménager. Rassembler les déchets, s'enorgueillir du tas qui grandissait. La balayette avait le souffle soyeux. Pas la peine de réparer quoi que ce soit – au contraire, débarrasser. Il serait temps le soir d'aller à la supérette du coin acheter de quoi se couvrir, de quoi se nourrir. La grande paroi du living room était parfaite en dépotoir,

y entasser les livres au kilo et les vêtements en lambeaux. Sans objets on pouvait se persuader qu'il n'y aurait pas de lendemain, pas de journée de travail puisque pas de costard pour y aller, pas de réveil pour sonner l'alerte. Personne n'y croyait vraiment, ils savaient tous trois que le premier pantalon d'une grande chaîne donnerait le change, il suffirait à Yvan d'une bête chemise blanche d'une cravate d'un prétexte si jamais quelqu'un s'étonnait de sa tenue: «Le lavelinge a explosé ma garde-robe, j'ai dû courir chez C&A.» Ça gausserait, ça le plaindrait pire que s'il avait dormi sous les ponts. Le jour même racheter une panoplie compatible mais cette fois-ci les yeux ouverts – comme une arme qu'on affûte.

Avec la marée qui se retirait du salon, tourner une page.

Comme après un bombardement, la surdité.

Dans le dépouillement qui s'élargissait, entrevoir une brèche.

Respirer par les épaules

Gratitude de la nécessité: depuis quand n'avaient-ils plus réalisé quelque chose d'utile? Pour un peu, Yvan aurait embrassé la poussière. Leurs gestes étaient lents. Pas d'horaires, pas d'ambitions, le terme n'importait pas. Frotter comme on marcherait sans destination, soulagés par la foulée.

Dans la longue blancheur, après des heures, après le calme, voir poindre de la couleur. Capter des sons, des sensations *J'ai froid* tout en allant fermer la fenêtre *J'ai faim* en se souvenant de leurs ventres.

Ils revenaient.

À onze heures, les flics débarquèrent avec un serrurier *Une serrurière*, pontifia Franklin, *c't'une femme*. Passé le seuil, les uniformes eurent l'air plutôt soulagé de ne pas avoir du sang jusqu'aux chevilles. En peignoirs semi-martyrisés, éponges à la main, Yvan, Raphaëlle et Franklin les dévisageaient.

« Le concierge a entendu des cris couverts par de la musique, des bruits suspects. Vous n'avez pas répondu à ses appels. Il nous a alertés. »

Encore une partie fine, pensa le plus jeune des policiers. Le trend du moment. Ceux-ci semblaient avoir improvisé leur matos, y avait un fameux bordel mais pas trace des accessoires usuels. *Qu'est-ce qui leur a pris d'ameuter tout l'immeuble, ils pouvaient pas se contenter de faire leur affaire allegretto ?* Avec les basses à fond et l'état de l'appartement, le rapport serait corsé. D'autant que des éclats de vaisselle avaient atterri en contrebas du balcon – une veine qu'il n'y ait pas eu de passants pour se les prendre sur le crâne. *N'empêche que ces trois-là ont besoin de calmer leur chaos sexuel.*

Son collègue se tourna vers Raphaëlle, par acquit de conscience: *Tout va bien, Madame ?* Des fois qu'elle n'aurait été qu'à moitié consentante. Le morne calme avec lequel elle astiquait la vitre n'était pas typique du

stress post-traumatique, mais avec la violence domestique, mieux valait se méfier. Au moins le trio était *gender*: les mâles frottaient aussi.

Les flics repartirent, mais la régie porta plainte pour dégradation de locaux et dénonça le bail. C'est Franklin qui ouvrit la porte le jour où le facteur tendit le recommandé. Il comprit tout de suite et retint son souffle. Il savait combien Yvan et Raphaëlle avaient galéré pour se trouver un nid, et se rappelait encore l'enthousiasme avec lequel on l'avait appelé – en pleine nuit new yorkaise – pour lui apprendre la nouvelle: *Un quatre-pièces aux Eaux-Vives, vieux frère, la classe, ça fait des lustres qu'on guettait un point de chute convenable!*

Mais Raphaëlle ne broncha pas à l'annonce de la résiliation, et Yvan fut encore plus catégorique.

« De toute façon, je ne voulais plus rester ici. Déjà que je vais chez Bergues comme si la crise n'avait jamais existé... J'aimerais au moins savoir que les choses changent quand je rentre chez moi. »

Il avait repris le chemin du bureau. Au crépuscule des nettoyages, Franklin avait trouvé les mots pour l'en convaincre.

« C'est pas une question de fric, mon pote, j'en ai à revendre. C'est l'avantage de n'avoir fait ni dans le sexe de luxe ni dans la cocaïne lorsque j'étais courtier: même sans regarder à la dépense, impossible d'arriver au bout de mes bonus, mon temps libre n'y suffisait pas. On va pas les laisser s'en tirer comme ça, il faut leur faire la peau, d'une manière ou d'une autre. On doit les infiltrer. »

Riposter. Franklin avait raison, et encore raison.

L'inspiration viendrait plus tard, peu importait. Pour le moment, il fallait préparer l'état de guerre. Faire amende honorable auprès des voisins des Eaux-Vives, se retrancher derrière une cuite ordinaire. *Vous comprenez, notre branche a été bien ébranlée*, avait dit Yvan avec l'exact dosage de contrition. Le concierge avait compati, plus personne n'était à l'abri des cataclysmes, même dans la banque. Il regretterait Yvan et Raphaëlle, des locataires exemplaires. *Mais j'ai eu peur, vous comprenez, on aurait dit qu'une bande de voyous était entrée chez vous, Monsieur Felder*. Yvan lui avait graissé la patte, à toutes fins utiles. Des étrennes à retardement, et le bonhomme colporterait dans tout le quartier la version du banquier secoué. Ça pouvait servir.

Il était porté par leur projet de revanche. Celui-ci n'avait pas encore de contour précis, et c'était bien ainsi. Ça occupait leurs soirées. Permettait de divaguer pendant des heures, mettre le feu à la salle des marchés, prendre Loutan en otage, lui couper une phalange à chaque remontée du SMI. Il remit les clefs de leur logement sans sourciller. De toute façon que risquaient-ils ? Ils avaient un compte épargne, de quoi transiter dans un meublé, si nécessaire. Des connaissances et des amis à prévenir qu'ils étaient de nouveau en quête d'un toit. Sans compter le réseau Gilliéron, qui recelait certainement un ou deux cadres dans des régies immobilières. Il suffirait de faire marcher la sauce.

« Tu rigoles ? avait dit Franklin lorsque Raphaëlle lui en avait touché un mot. Je vous embarque chez mes parents. »

Yvan n'était pas retourné rue d'Ermenonville depuis qu'il avait rendu l'appartement de Danièle.

Au décès de sa mère, il avait passé des journées à écuimer les pièces, trier les livres de poche (Agatha Christie, Simenon – son père était féru de romans policiers). Yvan se revoyait devant la table de nuit de ses parents, un lot de mouchoirs amidonnés en main. Le fin ruban qui les enserrait n'avait jamais été défait : sans doute un cadeau d'anniversaire mal ciblé. Il avait fallu soupeser chaque objet, chaque album photos, la Bible de Jérusalem et les images pieuses qui s'échappaient d'entre les pages, le classeur de recettes, les cravates et boutons de manchette dont Danièle n'avait pas réussi à se défaire à la mort de Régis. Enrouler pour la benne à textiles les rideaux de velours dont elle était si fière, avec les voilages jaunis de nicotine. Si peu de choses de valeur, si peu de choses à garder. Il s'était décidé pour le grille-pain à l'ancienne et ses ailettes à écarter pour y glisser les tranches de pain. Yvan ne mangeait de toasts que pour accompagner le tartare de bœuf, jamais en tartine au petit-déjeuner, mais ça n'avait pas d'importance : il emmènerait l'appareil. Et le couteau à viande au manche de corne. Il avait fait et refait le tour, éberlué par la modestie des lieux. Qui voudrait de la pendulette sous cloche de verre, du crucifix qui veillait sur le lit parental, des disques de Joe Dassin ? Heureusement, il restait Aznavour. Il avait empilé quelques vinyles. Les assiettes à dessert, cuillers en argent et tasses du dimanche se comptaient à la douzaine, tout comme le service à thé. Eux qui n'avaient jamais dépassé les tablées de huit, même les jours de première commu-

nion. À la cuisine, le formica jaune était rayé. *Ne vous en faites pas*, avait dit la gérante lors de l'état des lieux, *ça viendra cassé, on refait tout*. Avant de refermer une dernière fois, Yvan avait parcouru du doigt la tapisserie. Enfant, tandis que Danièle nouait son foulard et enfilaient ses gants, il cherchait des dessins secrets dans les entrelacs. Une des courbes formait, avec le miroir en fer forgé, un profil indien.

« On y va ? »

Raphaëlle. Yvan déglutit pour revenir en 2008. Dans le hall de l'immeuble qui avait abrité son enfance et celle de Franklin, l'acier chromé avait remplacé les boîtes aux lettres en chêne. Mais l'arôme de savon était intact, et lui coupa le souffle un instant. Parvenu au deuxième, Yvan regarda la porte d'entrée de son enfance. Il avait envie de sonner, mais à quoi bon ? Rénové, il n'aurait rien reconnu de l'endroit où il avait grandi.

« C'est ici que ça se passe », annonça Franklin.

Accolé à l'ancienne boulangerie, ce qui avait été l'appartement des parents Gilliéron. Yvan contempla l'arche qui marquait le passage au salon, celui qui avait abrité tant de dimanches avec Vidocq ou le capitaine Nemo. Une fois sa mère partie cuver le veuvage en maison de retraite, Franklin avait investi les lieux. Pour être quitte d'avoir des états d'âme, il avait confié les clefs à une entreprise *Je vous laisse débarrasser et repeindre tout ça. Prévenez-moi quand ce sera fait*, avait-il demandé en tendant une carte de visite d'outre-Atlantique. À son retour quinze jours plus tard, la place était nette, les volumes, neufs. Comme si l'existence même des parents Gilliéron avait été recouverte d'une bonne

couche de crépi. Franklin avait fait appel à une décoratrice pour la fourniture de base: canapé d'angle, home cinéma, lave-linge et micro-ondes, matelas 160 cm, dressing, luminaires. S'en était suivie une razzia sur les boutiques carougeoises. Quant à l'arcade attenante, les pierres apparentes et catelles en terre cuite (blasons d'authenticité boulangère qui avaient fait la fierté des patrons) avaient cédé la place à une paroi taupe et un sol stratifié. Franklin pensait louer la surface commerciale, mais en était resté au stade des intentions.

« Vous prendrez la grande pièce, on y installera votre lit. Moi, je reprends ma piaule de gosse. Le séjour servira de quartier général. »

RAPHAËLLE

C'est exactement l'idée que je me fais d'un complot.

Un cap, d'abord : ça ne va pas se passer comme ça, on ne peut pas laisser les choses suivre tranquillement leur cours, juste quelques invectives crachées à la gueule de Richard Fuld, le PDG de Lehman, au moment de sa comparution devant le Congrès américain. On demande pas la révolution, ni un bain de sang ni rien de ce genre – juste de marquer le coup, de rappeler aux amnésiques où nous en sommes. De l'art-politique, comme d'autres font de l'art-thérapie, en somme.

Un repaire, ensuite. L'insoupçonnable cachette où imaginer, planifier, organiser, déclencher l'opération. L'appartement Gilliéron est parfait pour le rôle. Entouré de locataires investis, souper de quartier à l'autonne et vide-grenier en mai. Une oasis urbaine où personne ne viendra nous chercher des noises.

Enfin, l'équipe des malfrats. Notre trio bien sûr, mais aussi Papa. Ça s'est imposé comme une évidence. Un doigt d'honneur au système, c'est fait pour lui : il a le tempérament, il a les réseaux. Et puis ça le sortira de son jus, doit pas être beau à voir, sûr qu'il est dévoré de remords.

Je lui ai donné rendez-vous demain.

Les sms ont ça de bon : service minimum, comme au

temps où les opérateurs les monnayaient à la syllabe. *Tu as un moment la semaine prochaine?* et basta. Pas de périphrase style *Papa, tournons la page sur le fait que tu aies pris Yvan pour cendrier, il faut qu'on cause.* Pas d'épanchement qui risque de virer à l'hémorragie *Il est temps de passer l'éponge si j'ai cassé ton rêve La Jonction n'était pas un jouet Si tu n'avais pas eu le nez dans la révolution tu aurais vu que ce type me harcelait.*

Cesser d'avoir quinze ans

Faire quelque chose d'énorme

Tant pis si je me fais prendre, ça n'a pas d'importance

Mieux.

Pour la première fois, brûler l'incendie.

JEAN-LOUIS

J'ai froid aux os.

Elle doit arriver vers midi et je voudrais rentrer sous terre. Dans ces cas-là me dit Lili, je bombe le torse. Pas pour faire le fier ; pour me protéger. Mais comme que je suis grand, ça en impose. Je me suis terré dans la cuisine, on pourrait faire de la dentelle avec les légumes tant je les ai coupés fin à force de vouloir ralentir le temps.

Heureusement, Lili ne s'est aperçue de rien. Personne ne lui a raconté mes exploits pyromanes, si c'était le cas je l'aurais su devant un juge aux affaires familiales. Plus d'une fois j'ai eu l'aveu comme la nausée, au bord des lèvres. Mais je n'ai pas vécu en couple quarante ans sans apprendre que certaines choses sont bonnes à taire. Si Raphaëlle n'a pas jugé bon de raconter à sa mère que j'ai incendié son mec au sens propre, c'est pour qu'on règle ça entre nous. Pourtant, même si d'apprendre les faits Lili m'étriperait à coup sûr, elle manque à mes ruminations. Lili saurait *poser le juste cadre*, alors que je me cogne aux extrémités de deux verdicts opposés. Les bons jours, mon geste n'est pas si grave, *Qu'est-ce que c'est que cette génération qui n'a aucune envolée, aucun humour, aucun panache ? Si on ne peut même plus s'écraser des cigarettes parmi, ce n'est pas la peine*

d'être de la famille! C'est fait pour ça, une tribu: être soi-même jusqu'à être con, se lâcher. Les autres jours, c'est-à-dire la plupart du temps, je traîne mon méfait comme une carapace. Vaincu, vieillissant, prêt à dérailler – le genre d'autoportrait qui cloue au sol, englué dans la honte comme par des boulets aux pieds. Dans les deux cas, on ne peut pas dire que ça me mette dans de super dispositions pour aborder ma fille.

Je me suis dit mille fois d'aller au-devant de ce moment, d'appeler, de m'excuser; et finalement c'est Raphaëlle qui a pris l'initiative. Alors être celui qui ouvrira la porte, au moins. Au lieu de quoi j'ai foncé au fin fond de l'appartement lorsque la sonnette a retenti. D'habitude, Raphaëlle entre sans attendre en claironnant *C'est moi!* Là, rien. La politesse de visiteurs qui n'auraient rien à voir avec le clan. Lili a tardé à réagir, moi j'étais cramponné à l'évier, et si j'avais pu faire disparaître mon crâne dans le placard du dessus, je l'aurais fait. Nez à nez avec le formica brun, j'entendais déballer des écharpes, il m'a semblé qu'un papier de soie crissait, sans doute un bouquet de fleurs chics pour Lili.

C'est moi ce type qui ne répond pas quand il faudrait? Immobile et muet, comme autrefois à la Jonction en entendant Miguel *Raphaëlle qu'est-ce que tu fous, arrête-toi Bon Dieu!*

J'étais en train de peaufiner une stratégie contre le Grand Passage, de vrais vautours, il fallait voir comme les vendeuses étaient traitées. Mariette venait d'être renvoyée pour avoir distribué un tract et ce ne serait pas facile de lui décrocher autre chose avec sa réputation d'agitatrice. J'envisageais de lui faire une place au syn-

dicat mais c'était pas gagné avec les machos des hautes sphères, de jolies brouilles en vue.

On se montait la tête avec Mariette, les doigts serrés autour de thé à la cannelle pour casser le cru – trop grande, la salle, impossible à chauffer – quand la clameur était montée de l'avenue *L'entrepôt nom de Dieu*, et là encore je n'avais pas bougé, pas plus qu'en entendant le prénom de ma fille.

C'est vrai quoi, les mômes faut un peu les lâcher... Tout ce charabia qu'on répétait comme un mantra. Tu parles d'un alibi ! On en avait juste marre de se rentrer avec les poules because moutards à la maison. Alors on laissait nos enfants endormies dans leurs couvertures, on s'habillait en douce et on partait pour la rame d'à côté ou le troquet du coin, souvent danser au bord du Rhône. Tant pis si nos gamines ouvraient les yeux dans le noir, tant pis si elles appelaient en vain *Papa ! Maman !* sans comprendre pourquoi dehors la musique était forte, sans comprendre pourquoi personne ne venait. Pleurer jusqu'à plus rien, pleurer en comprenant que c'est inutile d'attendre du secours. Ça marchait comme ça à l'époque, mais aujourd'hui Juliette me pendrait haut et court si je faisais pareil à Amélien.

Pleurer jusqu'à apprendre que pleurer ne sert à rien. Quand enfin j'avais remué les fesses, c'était l'émeute, la porte ouverte et la colonne de feu, si proche, si haute. Comment était-ce possible de vivre en paix dix minutes plus tôt, et de basculer dans la guerre ? Ça courait partout, ça gueulait, *Putain passez de l'eau bordel, tout va cramer !* C'était novembre et des conduites avaient gelé. On fignolait celles qui approvisionnaient les logements

mais pour la lance à eau qui faisait la joie des gosses durant l'été, personne n'y avait pensé. J'ai vu des chaînes qui se formaient, des récipients qu'on remplissait, qu'on se passait, qu'on balançait, dérisoires. L'entrepôt, on y avait vite renoncé, mais fallait pas que le feu se propage. Panique implacable, avancée des flammes, avancée de la défaite.

C'est moi ce type qui parlait indemnités de licenciement au lieu de bondir dehors, de rattraper sa fille? C'est moi ce type foudroyé par l'expulsion, à regarder les flics quadriller son rêve au milieu de la mousse carbolique dans une odeur de pneu fondu?

C'est moi, ce type pas commode, pourtant présent à toutes les réunions de quartier? Lili avait très vite rempli notre agenda après l'exil. Habiter rue des Grottes, c'était faire vœu de militance. À deux pas de la gare Cornavin, le quartier alléchait le promoteur, il y avait toujours un projet immobilier contre lequel monter aux barricades. La garantie d'avoir toujours un combat sur le feu, quoi. Sans compter nos propres idées. Comité de sauvegarde, Action Cinéma Engagé, Magasin du Monde, bibliobus. Chaque fois que mes semaines syndicales avaient une brèche, l'action citoyenne me préservait de l'immobilité et du regret. Me préservait de Raphaëlle.

Dieu sait que je l'ai vue se débattre, la prunelle triste le geste étroit, sans jamais se plaindre. Lili interrogeait sans relâche *Ça va, ce nouveau quartier? Huhum*, chantonait-elle, et on passait à autre chose.

Rassuré en diable quand elle avait ramené Yvan, un jeune super sympa, l'œil expresso et vif, la tignasse

indomptable, l'amour décalqué sur la gueule. Et son inséparable sur les talons: Franklin. Un gosse popu (parents infréquentables hélas, à la tête d'une affaire gustative comme Genève en a le secret. Traiteur et boulangerie à succès. Tablier noir à charge des employées, talons aiguilles obligatoires – une caissière n'arrivait même plus à chausser ses pantoufles en rentrant tellement ses pieds gonflaient).

Blablabla. Les malheurs des autres m'ont toujours aidé à ne pas mettre le nez dans mon caca, Raphaëlle trop silencieuse, Raphaëlle accommodante. Faut dire qu'après l'adolescence d'une Juliette intoxiquée d'aérobic, Lili et moi étions assez contents de ne pas rempiler.

...Ils sont là, je ne veux pas me montrer.

De l'autre côté de la cloison, embrassades à gogo. Alléluia pour les grandes retrouvailles! C'est bien le jour où faire des simagrées. Je tourne le dos quand on force ma retraite, Lili en tête:

«Jean-Louis, sors de là bon sang, tu n'entends pas qu'ils sont arrivés?»

Je me retourne avec la pesanteur d'un pachyderme. Raphaëlle et Yvan ne sont pas seuls. Devant eux, le voyou ricain me tend une main droite que ma rage n'a pas trouée. Franklin. Je lui broie les phalanges avec reconnaissance.

«On a une idée, mais on a besoin de vous.»

RAPHAËLLE

« L'idée, c'est de leur vomir dessus. »

Papa me scrute pour tout de bon.

Il ne comprend goutte à ce que je viens de dire, mais ce n'est pas important. Je rencontre ses yeux, un regard que je n'ai plus reçu depuis vingt ans.

Parce que jusque-là il faisait le bœuf, à bredouiller, à regarder ses chaussures, à chercher ses clopes, à nous servir à boire sur la table basse du salon. Je sentais mon impatience monter. *Nom de Dieu depuis le temps qu'on tourne autour du pot, est-ce qu'on va enfin laisser les vieilles histoires et changer de roman ?* Il restait en retrait, bol de cacahuètes à la main, politesses à la con, les épaules rentrées sous la gêne, ça me donnait envie de crier. C'est là que j'ai abrégé :

« L'idée, c'est de leur vomir dessus. »

La stupeur lui a fait relever le nez, et je me suis pris son regard.

Qui a tout de suite su – que le deuil est mort, que c'en est fini de pleurer.

Que je ne l'attends plus, et que ça me permet d'être là, tranquille, à le réclamer.

Et dans ce salon brun seventies, je vois revenir le roi Pitoëff. Les années semblent voler en éclats et je me retrouve au port, lui en chalut écaillé et moi en cygne.

Deux espèces distinctes, mais pour toujours, le même océan à se partager.

« Pas sur les pompes, complète Yvan. L'objectif, c'est qu'ils se prennent en pleine poire ce qu'ils ont infligé à d'autres.

– De la merde, quoi! (Franklin, toujours hilare). Attention, ça paraît évident dit comme ça, mais l'idée ne tombe pas de nulle part. On a retourné les choses dans tous les sens, et c'est ce qui paraissait le plus *fair*. »

Devenir carmélite si Papa pige nos explications fumeuses, absorbé comme il est à me contempler. Je fais un effort pour revenir au vif du sujet.

« On a décidé de se venger des marchés. Pour Lehman c'est trop tard, mais il nous reste Bergues, et Yvan dans la place. Ils ont pas lésiné, une décennie à prêter du compte-épargne outre-Atlantique, tu imagines? Le dream américain c'est d'être proprio, pas vrai? *La Petite Maison dans la prairie* même en banlieue, et que je te fiche des planches en bois et une boîte aux lettres en demi-cercle pour me la jouer Madame Ingalls. Il suffit de faire miroiter: un vrai métier. Et ils en ont eu du talent, les courtiers véreux, à parcourir les States et à ratisser large *Hop que je te sacre propriétaire, viens chez Papa Lehman, fais dodo t'auras du crédit*. »

On les avait regardées en boucle sur CNN, Franklin, Yvan et moi. Ces maisons promises, achetées sur hypothèque, puis impayées puis confisquées. Certaines avaient été saccagées par leurs propriétaires. Tant qu'à être expulsés, tant qu'à tout perdre, autant laisser en miettes le rêve brisé que les banques venaient reprendre. *Si vous touchez à mes pénates je pète tout*

qu'ils disaient, et c'était Sarajevo une fois passée la porte.

Comme un feuilleton, suivre à la télé les huissiers trouillards, des patrouilles casquées à la rescousse. Ils entraient version Tchernobyl, des astronautes sociaux dans des bicoques pleines à ras bord, à se frayer un passage entre les piles d'ordures.

Tu sais Papa, comme chez les dingues qui gardent tout ?

Les *syndrome de Diogène*. Exactement.

Alors tu vois, on va nous aussi concocter du rêve qui se casse la gueule. Du beau clinquant, un brin déraisonnable, juste ce qu'il faut pour se faire mousser. Et quand ils seront à bout touchant, ça leur vomira dessus. Comme les baraques yankees sur leurs prédateurs.

JEAN-LOUIS

En m'y reprenant à mille fois, j'ai fini par comprendre où ils voulaient en venir.

Je voudrais les traiter de dingues.

Faut être barge pour concevoir un truc pareil, style infaisable, nid à emmerdes et en plus, inutile.

Va pas objecter que ça sert à rien! assène Lili avant que j'aie eu le temps de penser quoi que ce soit. Faut dire que je me plains souvent que la comm a pris le pas sur le militantisme; tous ces events street art, très peu pour moi.

Louer le Bâtiment des Forces Motrices, ancien fleuron industriel où Genève pompait son eau avant de le transformer en opéra – le grand écart social.

Louer les Forces Motrices pour les beaux yeux de Bergues qui doit bientôt souffler deux cents bougies.

Inviter tout le gratin, en remplir la salle de spectacle.

Sur scène construire la façade d'une maison. Derrière, bourrer l'espace de détritrus, comme les baraques des expulsés avant le passage des huissiers.

Laisser mariner, laisser putrir, puis au lever de rideau tout déverser sur les beaux monnayeurs, leurs copains décideurs et les médias révérencieux.

Les voilà qui me regardent, attendant mon verdict.

Je devrais dire *Vous êtes cinglés*

Je devrais dire *Faut voir*

Je devrais dire *Je vais consulter la base.*

Rien de tout ça. Mes méninges ont beau s'agiter, me dire de rattrier, qu'on travaille pas comme ça, tout seuls, sur un coup de cœur.

Trop content. Je visualise le topo, je vois le public recevoir la lave de déchets. Décharge. Et ça me plaît, plaît, plaît. J'ai beau essayer d'être raisonnable, d'aborder la chose précautionneusement: j'adhère tout de suite, sans réserve, sans penser, comme on tombe amoureux, boum.

Leur foutre sur la gueule, leur foutre la honte.

La trouvaille est signée Yvan. Faut dire que son supérieur a eu la main lourde. Sabler le champagne au BFM, en période de vaches maigres, faut oser. *Un écrin pour vos manifestations, peut recevoir jusqu'à 1000 personnes.* C'est leur site qui le dit.

Même pas peur des conséquences. Ça va être du tonnerre.

Partir de rien.

Et se retrouver à comploter, rue d'Ermenonville, happés par du velours multicolore. L'architecte d'intérieur avait cherché comment peupler le salon avec le minimum de meubles commandés par Franklin, tout en dépensant l'extravagante enveloppe qu'il lui avait allouée. Roche-Bobois et son canapé Mah Jong faisaient d'une pierre deux coups.

Jean-Louis cherchait une position confortable sur le divan. *Trop bas pour s'asseoir, ce machin.* Roulée en boule, Lili l'avait adopté instantanément *Ça me rappelle nos anciens poufs!*

Partir de rien, comme d'une pelote neuve. À rechercher l'extrémité de laine, histoire de dévider.

« Il nous faut des alliés, annonça d'entrée Franklin. Et puis un sous-marin pour tout savoir du BFM. On devra connaître chaque centimètre du bâtiment, de ses accès, de ses matériaux, de ses coulisses, des portes de secours. Quand les lieux n'auront plus de secret pour nous, on aura une meilleure idée de comment procéder.

– Les gars dont je vous donnerai les noms ne doivent rien savoir. Je ne veux pas qu'ils aient des ennuis. Faut qu'ils travaillent en toute bonne foi, sans se douter de ce que nous allons faire.

– Avec un intermédiaire comme paratonnerre, ça devrait le faire, Papa. Ils exécuteront ce pourquoi ils auront été mandatés, à la lettre. Quand les emmerdes pleuvront, ce sera pour notre pomme.

– Le temps nous est compté. Le bicentenaire est agendé pour juin, d'après ce que je sais. Loutan a copieusement râlé *Et pourquoi pas demain pendant qu'on y est, s'ils croient que j'ai que ça à faire, les Zurichois, jamais fichus de nous consulter! Comme si ça s'organisait tout seul, ces mastodontes...* Je suis allé le voir dès qu'on a reçu la directive. »

Yvan revoyait la scène. Loutan à son bureau, tendu dès qu'il avait mis le sujet sur le tapis. Malgré sa propension à mener la danse, son supérieur sentait que la tâche le dépassait. Yvan avait hoché la tête à ses doléances, pris au sérieux ses préoccupations. Suggéré quelques pistes, dont celle de se trouver un relais interne susceptible de coordonner l'événement, de décharger la Direction. Évoqué de fictifs souvenirs de jeunesse, où lui-même concoctait de l'Open air. Loutan voyait juste, c'était fou le nombre de paramètres à gérer, toujours des imprévus, retomber sur ses pieds. Les contraintes administratives – pour une malheureuse cave à jazz, pas moins de quatre formulaires, sans oublier les assurances. Il y avait bien des boîtes qui faisaient ça professionnellement, mieux valait bien tomber, une erreur de casting et c'était la fin des haricots. Il avait vu plus d'un partenaire boire le bouillon à cause de beaux parleurs qui ne tenaient pas leurs engagements. Alors, oui, ce bicentenaire, vraiment c'était du lourd.

« Vous avez l'air de vous y connaître ? »

Petit couplet sur son CV. Le doctorat en psychologie dans une vie antérieure, *Figurez-vous que ma thèse portait sur la rationalité des décisions en situation d'organisation, d'ailleurs j'allais vous faire remarquer...*

Du bluff pur sucre. Aucune chance que son boss vérifie et se tape les six cent vingt-trois pages de sa recherche.

«Felder, vous me paraissez tout désigné pour mener à bien ce projet.»

Se récrier, l'air flatté. Laisser Loutan reprendre les rôles.

«Un bicentenaire, c'est une étape. La conjoncture rend l'exercice délicat. Braquer les projecteurs sur notre établissement, sans fausse modestie mais en évitant l'écueil de la surenchère, voilà le challenge. Les événements récents ont rendu le public chatouilleux, pas question de se permettre des excentricités qui seraient mal comprises. Retour aux fondamentaux – classicisme, raffinement, valeurs rassembleuses. Architecture Beaux-Arts, passé industriel: le Bâtiment des Forces Motrices tape droit dans le mille. *Un vaisseau de pierre amarré au cœur du Rhône*. Si, si, je vous assure. C'est l'office du tourisme qui a sorti cette trouvaille. Belle métaphore de notre établissement, non? Ancrage et audace.»

Détaché de l'angoisse des responsabilités logistiques, Loutan devenait lyrique.

«Nous jouons les équilibristes. Pas question d'être ostentatoire quand on est dans l'œil du cyclone comme aujourd'hui. D'un autre côté, ne pas se montrer chiche, il ne faudrait surtout pas qu'on nous croie en difficulté. Et d'après les RH, le personnel doit être reboosté, il a

été très secoué par la crise. Se retrouver du jour au lendemain dans le rôle des fauteurs de troubles, comme si nous étions à l'origine de tous les maux de la planète... Des décennies à exercer correctement son métier, faire fructifier du patrimoine, déployer des trésors d'inventivité fiscale. Mais qu'est-ce qu'ils croient, les gens? Que ce pays qui crevait de faim a sauté dans la prospérité par l'opération du Saint-Esprit? C'est déjà assez dur d'annoncer les mauvaises nouvelles à la clientèle sans être en plus pris pour des escrocs! Vous les connaissez les épargnants, hein, Felder? Toujours prêts pour les rendements élevés jusqu'au jour où le résultat n'est pas à la hauteur. Là vous devenez l'incompétent, le fumiste, le fumier. Le traître. Fini la cordialité chic qui vous faisait croire que vous apparteniez au même cercle. J'en ai fréquenté, de ces grandes fortunes. Très affables tant que le compteur est à l'ascendant, mais au moindre revers ça vous gifle, ça vous remet à votre place. J'oubliais, vous n'aviez pas ce secteur, c'est chasse gardée à l'ancienneté. Eh bien entre nous, vous pouvez vous en féliciter. Ça n'a rien d'une sinécure de les avoir à dos, mieux vaut la bonne vieille classe moyenne qui se paie de la PPE. Mais revenons à nos moutons. De toute façon nous devons dégraisser, côté gestionnaires, alors une nouvelle affectation, c'est du pain bénit pour vous. Vous n'êtes pas monomaniac, vous aviez un joli parcours avant de rejoindre les placements, du réseau, de la vision. Je vous place sur le bicentenaire. Proposez-moi une société de la place, une qui soit de confiance, et vogue le navire. Vous, vous gardez les matelots à l'œil, et vous maintenez la barre.»

Créer de toute pièce une agence événementielle. À partir de rien.

Ou presque: l'arcade des Gilliéron était un bon début.

« Il nous faut un logo, Raphaëlle. Pour le papier à entête.

– Plus les cartes de visite et le catalogue. Je m'en charge. Avec ce qu'on retouche au bureau, j'ai des montagnes d'images clinquantes dans ma poubelle informatique.

– Et des références. Un ou deux grands noms.

– Une antenne onusienne, ce serait top. Elles inspirent confiance.

– Ça, c'est pour Juliette. Elle sera parfaite au téléphone, en cadre humanitaire.

– Lui charge pas trop le bateau, quand même. Elle a déjà le décor avec Vincent, sans parler de ses marmots.

– Mais Amélien est à fond dedans, il aide à la découpe pour les pièces cartonnées! Eunice réclamait de participer, ils lui ont acheté de la peinture à doigt pour le plexiglas des fenêtres.

– Je voudrais pas vous refroidir, mais ça ne va pas suffire. J'aurai besoin de rumeurs. »

Les regards convergèrent vers Yvan.

« Quand j'annoncerai à Loutan avoir trouvé la perle rare, ça doit être indiscutable. Il faut faire en sorte qu'il ait eu des *échos*. Je peux me débrouiller pour qu'une per-

sonne de son entourage parle en notre faveur, mais il faut encore imaginer un ou deux articles, un site avec témoignages clients, des *like* sur les réseaux sociaux. Va falloir semer des traces. Vous connaissiez un bon hacker ?

Raphaëlle traduisit le regard entre Jean-Louis et Liliane.

– Bien vu. Gérard sera parfait s’il est d’accord de travailler pour son ancienne élève.

– Depuis le temps qu’il nous pompe avec son parti pirate, ça va enfin servir.

Coup de coude conjugal à Jean-Louis :

– Tu vois, toi qui étais tellement en rogne qu’il y adhère.

– N’empêche, leur ligne politique ne ressemble à rien.

– Je fais aménager l’arcade la semaine prochaine.

Deux postes de travail et un panneau DIRECTION sur la porte qui mène à l’appart, ça vous va ?

Liliane se leva pour embrasser Franklin.

– Un salaud de trader dans l’équipe, quelle différence ! Enfin quelqu’un qui a de l’argent quand il le faut, ça change du milieu associatif. Je photocopie la charte du Magasin du Monde et tu la fais encadrer version design, ça sonnera développement durable.

– Et s’il faut des certifications qualitatives, il y en a plein la République. Vous m’en dégotez une pour le week-end, Photoshop fera le reste.

– Je savais que ma fille était une professionnelle aguerrie.

– Comment va-t-on appeler la boîte ?

Jean-Louis se leva brusquement. En tailleur, ses cuisses l’incendiaient.

- Je laisse les as du marketing régler ce détail. Je dois réfléchir à la main-d'œuvre. Je vais m'en allumer une. Raphaëlle leva les yeux au ciel.
- Un instant, j'ai cru qu'on nous l'avait changé.»

Trois semaines plus tard, déposer la quintessence du portfolio sur le bureau de Loutan.

DES JOURS MEILLEURS *CRÉATEUR D'ÉVÉNEMENTS*

Avoir les mains moites. Si l'autre n'adhérait pas ? Lui avait-on recommandé une adresse, un nom ? Connais-sait-il quelqu'un dans la branche ? Pire : une personne à qui il devait renvoyer l'ascenseur ?

Se souvenir de respirer, la jouer décontracté.

« Voilà, j'ai étudié la chose. Il y a du bon, mais celle-ci sort du lot, incontestablement. Je vous ai amené leur documentation mais peut-être qu'une présentation rapide, histoire de vous épargner de la lecture... »

L'air absorbé, Loutan. Yvan dut répéter.

« Je dis ça pour vous, si vous souhaitez vous faire votre opinion, tout est là.

Loutan visa le dossier, sortit de sa torpeur.

– Éplucher ce truc ? Vous n'y pensez pas, c'est du bla-bla préfabriqué, je connais les rengaines. À quoi bon déléguer s'il faut repasser derrière ? Je suis très satisfait de vous, Felder, cependant je ne devrais pas avoir à vous tenir par la main. Remballez-moi ce bazar et foncez, si vous avez tranché. Mais je vous en prie, ne restez pas dans mes jupes. »

JEAN-LOUIS

J'ai beau tourner le problème en tous sens, j'en reviens toujours au point de départ. N'y a qu'un type à Genève qui a traîné sa chemise partout après notre défaite, changé de job chaque trois ans parce qu'il ne peut tenir plus longtemps. Maniaque et râpeux, mais dont personne ne conteste l'excellence. Qui a roulé sa bosse dans le secteur de l'animation, écumé les maisons de quartier avant de faire un crochet par le culturel. Vite dépassé par la génération squatt qui se disputait locaux et subventions publiques. *Il me faut m'occuper les mains ou elles vont étrangler quelqu'un*, m'a-t-il dit un soir de hasard, croisé à l'angle d'un boulevard. Les Services Industriels recrutaient un coordinateur, il s'est lancé à corps perdu. Gaz, électricité, assainissement des eaux usées, traitement des déchets, il sévit partout. Caractère de chien ou pas, sa hiérarchie le tolère : il n'y a pas tant de touche-à-tout de génie dans le périmètre. Il nous le faut.

Reste à l'appeler. Ne plus laisser aux rencontres fortuites le pouvoir de décider si nous saurons tourner la page de la Jonction ; si nous saurons survivre à nos regrets et passer au chapitre suivant. Je connais Miguel, il déteste le téléphone. Autrefois il n'y répondait jamais lui-même, c'était Mona qui servait d'opératrice. Pren-

dre contact avec lui, c'est parler avec elle. Depuis que j'ai bouté le feu à Yvan, je suis plus enclin à excuser l'impardonnable. Lili peut toujours pester, *J'ai pas de plan B*, je lui dis, *faut le faire et c'est peut-être très bien comme ça*. Tandis que je fais tourner le cadran du téléphone, elle se drape dans la désapprobation, boudeuse de ne pouvoir me contredire.

« Allô Mona ? C'est Jean-Louis. »

Tâcher d'être concis, ce n'est pas parce que j'ai besoin de Miguel que je compte m'étaler.

Je me ramasse le déluge.

Pleure, pleure, pleure.

Moi qui ne supporte pas quand ça prend Lili, qui a pourtant la larme facile et le chagrin ponctuel, je dois éponger celui de la femme d'un autre. Je suis tellement gêné, je trouverais bien moins intime de coucher avec elle. Et me sens beaucoup mieux quand je me fais assaisonner : Et comment nous avons pu lui faire ça, s'arrêter à une phrase jetée dans un moment de détresse, gommer tout ce vécu commun, la réduire à des mots qui avaient dépassé sa pensée ?

Lili revient sur le pas de porte, consumée de curiosité. Si la conversation se prolonge, c'est forcément croustillant. Je me retrouve dans leur ligne de mire à toutes deux, Mona à l'écoutille et ma femme dans le viseur, bras croisés sur son entêtement mais dévorée d'envie de renouer.

« Je te passe Liliane.

– Tu peux te la mettre là où je pense, ta femme. Son amitié a dix-neuf ans de retard... Pour Miguel, essaie chez Bagatelle. C'est là qu'il boit un verre après le travail. »

J'abrège du mieux que je peux. Lili a entendu Mona vociférer. Je reste tout con à côté de l'appareil, avant d'oser me tourner vers elle. Ses yeux piquent et son menton tremble, je regarde ma montre :

« Si je file, j'ai peut-être une chance ce soir. Miguel a toujours joué les prolongations, question apéritif.

– Tu as raison, mieux vaut battre le fer tant qu'il est chaud. Je te garde de la minestrone. »

À défaut d'être consolée convenablement, elle pourra se décharger une fois que j'aurai le dos tourné.

Un quart d'heure ne s'est pas écoulé que j'arrive à la brasserie. Poignée de main silencieuse, pas besoin de pisser les larmes pour savoir qu'on est heureux de se retrouver. Je le mets au parfum sur ce qui m'amène. Sauter dans le concret pour masquer l'émotion, ça me connaît. J'esquisse le projet, questionne du bout des lèvres : faisable ?

Miguel glousse, ne sais pas trop comment je dois le prendre. Anxieux du risque pris à le mettre dans le coup. Je vois son œil s'animer, rigolard. *Putain, c'est pas de la tarte !* Je sens ses neurones qui s'affairent, comme un vieux transistor à la recherche des meilleures fréquences.

« Par le Rhône, conclut-il. C'est par là que c'est le plus sûr. Vous avez un sacré cul que le BFM borde le fleuve. Une grande partie des déchets sont acheminés à l'usine d'incinération par barge. Il leur faudra juste faire escale. »

On pouvait bien avoir de beaux flyers grâce à Raphaëlle, Franklin en chef d'orchestre et Yvan infiltré, Juliette pour la scénographie, Liliane en staff polyvalent.

lent. Pour moi c'est à partir de là que les choses sont
devenues possibles: quand mon pote de toujours est
venu mettre la main à la pâte.

RAPHAËLLE

Des mois en joie.

Qui me rappellent la vieille estrade de la Jonction, sur laquelle nous montions des spectacles. Les samedis de l'enfance dévolus aux répétitions, et les samedis en alerte tout le reste de la semaine. Un hibou empaillé dans les tranchées du marché, de vieux souliers de flamenco *Maman, on achète? Pour aller avec mon costume...* Ma mère qui ne perdait pas le nord *Je vous donne dix francs, à vous de négocier le prix*. Chiner théâtre, rêver théâtre, jouer théâtre: être habités.

Nos journées d'aujourd'hui y ressemblent. Sous le ciel d'Ermenonville, savoir ce qu'il y a à faire, chaque matin, sans un doute. Douche à la queue leu leu, petit dej debout, vaisselle et courses à laisser pour plus tard. Partir au large: Yvan chez Bergues, moi au studio. Dans un autre coin de ville, Maman sûrement en train de presser des oranges avant d'endosser sa sagesse de thérapeute scolaire. Une fois rentrés, une fois fourbus, décompresser un coup puis regagner l'arcade. Franklin réveillant ses années jeunesse, quand Gilliéron faisait valser saumons et autres salés de luxe. Toute une filière de fournisseurs lui est retombée dans les bras dès le premier coup de fil, ravis de sa soi-disant *reconversion dans les métiers de bouche*. Les soirs impairs, Juliette

nous rejoint, en dépit des bouderies d'Eunice. Elle amène des photos de l'œuvre qui enfle dans leur salon, morceau par morceau. Papa nous fait faux bond au gré de ses réunions. Le grand branle-bas, c'est à vingt et une heures: résister aux assauts du sommeil et de la digestion pour faire le point et établir le plan de bataille du lendemain. Qui Yvan devra-t-il convaincre, où en est Miguel avec l'itinéraire des barges, quels sont les horaires de chargement, quels documents produire, quel logo falsifier, quid du concierge au BFM, et quelles données techniques nous manquent encore?

Le groupe de pilotage est terrifiant, se plaint Yvan en faisant tourner sa nuque pour en évacuer les tensions. *Ils sont bourrés d'idées impraticables*. Un ancien président du conseil d'administration veut une exposition sur les activités bancaires dans le hall d'entrée du BFM.

Maman cogite. *Je prends, Yvan. Une copine enseignante en travaux manuels travaille à la Haute École d'art, je vais voir si elle peut refiler le projet à un groupe d'étudiants. Ils sont très férus de partenariat public-privé, autant que je sache.*

Miguel qui piaffe toujours. Pour lui, ces soucis sont du radotage et une seule chose importe – la logistique. Chacun ses obsessions, ça nous vaut un très joli jouet dans les locaux des JOURS MEILLEURS: une maquette du BFM. En pur bois FSC®.

«L'échelle est respectée jusque dans les moindres détails, claironne-t-il en l'amenant.

Tous penchés sur la miniature. Il avait figolé, avec les fenêtres garnies de croisillons en cure-dents.

– Ça c'est de l'esthétique, rigole Franklin. On aurait un petit fond bourgeois ?

– Et le toit s'ouvre, imbécile. Avec ça, on a une vraie vision des espaces. »

Couvrir des mètres carrés de flipchart avec nos équations et nos schémas. *Plate-forme élévatrice pour accès niveau scène, charge admissible quinze tonnes.* Miguel le surligne au marqueur : *à se rappeler pour le remplissage / équilibrer les matériaux pour ne pas dépasser.* Une fois calculé le volume à remplir et la quantité de déchets nécessaire, se mettre d'accord sur notre architecture. Un ami ingénieur suggère de structurer à l'aide de quelques pièces en dur (*Je peux vous trouver des poutres et du treillis, du pneu serait pas mal non plus*) puis de colmater le tout avec les vieux textiles, comme pour le bonhomme hiver. Papa tient à combler avec du *vraiment sale, de la poubelle fraîche ou du compost bien macéré.* D'ailleurs, s'inquiète Miguel, est-ce qu'on a des chariots pour transporter le matériel entre le quai et le BFM ? Doit-on prévoir des diables ? *Faudra aussi compter combien d'allers-retours seront nécessaires, histoire que je sache combien de personnes je dois mettre sur le coup. Dans le bâtiment lui-même, ce sera plus simple, suffira d'amarrer les palettes au système de poulies. Me faut juste un gars qui a l'habilitation pour actionner le palan. Yvan, tu aurais du papier à en-tête de chez Bergues pour les demandes d'autorisation ?*

Miguel a déposé un dossier en bonne et due forme auprès des Services Industriels. Nous avons mis un certain temps avant de retenir cette stratégie. Et si c'était niet ? Si quelqu'un appelait Bergues ? Franklin restait

confiant: *On a Yvan au bout du fil, des motifs artistiques. Sûr qu'ils en ont vu d'autres, des demandes aberrantes.* Miguel le fusillait du regard *Parce que tu crois qu'on nous demande souvent de déverser des ordures dans les salles de spectacle?*

Franklin désamorçait avec des feuilletés aux anchois. *Vous en faites pas, avec les lâins de Juliette, ils n'y verront que du feu. Et trouveront la touche recyclage par-faite pour leur image.*

On retient tous notre souffle en attendant le verdict. Qui arrive le vingt-huit décembre. Je m'imagine un cadre cherchant à liquider toute une pile de boulot avant le réveillon, sa hiérarchie absente pour cause de sports d'hiver. L'hésitation: remettre à la rentrée et consulter ses supérieurs, ou poser son tampon et passer à autre chose?

« Nous avons l'avantage de vous communiquer que notre département a accédé à votre requête. »

Miguel brandit le courrier en trophée. Franklin brame comme un cerf en rut avant de dégoupiller le champagne. Exubérante, la mousse pisse sur le sol et je vois Papa choqué malgré sa joie, à voir le parquet crépiter sous un millésimé qu'il ne se serait jamais payé.

Désormais, s'appuyer sur de l'officiel, appeler le plus innocemment du monde la responsable du planning, canaliser les ardeurs créatrices du comité stratégique *Malheureusement, les cortèges sur le Rhône ne sont pas autorisés, le barrage du Seujet les rendrait trop dangereux; il faut renoncer à une arrivée par le lac pour les membres de la Direction.*

Et décliner le plus poliment possible les sollicitations qui parviennent au bureau des JOURS MEILLEURS :

« Quand on en aura terminé avec ce bicentenaire vous me donnerez leurs coordonnées, Felder, avait demandé Loutan. Je marie mon fils dans dix-huit mois. Les pieds sur terre mais inventifs, le devis plus que raisonnable... C'est cette agence que je veux. »

Puis un jour, être prêts – et ronger l'attente jusqu'à l'os.

Le soleil de juin s'étirait tard le soir et à la fenêtre, le bleu du jour cédait lentement le pas à la nuit. Ils venaient de passer en revue ce qui leur restait à mettre au point jusqu'au jour J.

RIEN.

Ils avaient beau faire les fonds de tiroir, l'affaire était bouclée et toutes les lignes de la liste des *choses à faire*, cochées :

Recevoir le passe « visiteurs » du BFM, sympathiser avec le gars de la maintenance, le tutoyer, étouffer des scrupules.

Rencontrer les responsables de site des Services Industriels, amadouer les ardeurs syndicales de ceux qui renâclaient à gérer des transports un samedi. Avec les conducteurs des barges, examiner l'embarcadère et le poids maximal autorisé sur le ponton. Établir l'ordre d'arrivée des matériaux, briefer les équipes de déchargement. Prévoir la sécurisation de l'espace, projecteurs et gilets phosphorescents pour le travail de nuit.

Solliciter la police de la circulation pour le dépose-minute des officiels et la gestion du stationnement.

Inventer de toute pièce l'événement-mystère qui figu-

rerait sur le programme, avec contrat et ses avenants (titres de voyage pour les artistes, réservation d'hôtel).

À chaque étape être épatés par tant de fluidité.

Les techniciens au top *S'il vous faut un tapis rouge, appelez-moi. J'ai déjà vu des machins mal fixés, je vous raconte pas l'effet, de quoi transformer une volée de marches en toboggan.* Les juristes avertis *N'oubliez pas la clause d'annulation dans vos contrats de prestations.* La gourmandise omniprésente *Pensez au ceviche pour le cocktail dînatoire, on ne va pas faire dans le pain-surprise.* La verve de la stagiaire en marketing *Ça va en jeter, Monsieur Felder, on va leur en mettre plein la vue!*

À chaque étape être rattrapés par les emmerdes.

Les gesticulations de L'Usine, centre culturel alternatif, ulcérée par les préparatifs. *Une fois de plus, Genève montre où vont ses priorités. Alors que nous sommes régulièrement accusés de tapage nocturne, notre voisin le BFM accueille un spectacle mégalomanie au seul profit d'une banque privée. D'après les ouvriers que nous avons approchés, la mise en place nécessite des dispositifs sur mesure, mobilisant une série de fonctionnaires. Bien entendu, personne n'y trouve à redire, l'État passe à la caisse. En attendant d'autres actions, signez notre pétition en ligne.*

«Nom de Dieu, les petits cons! avait soufflé Jean-Louis.

– Je préfère n'avoir rien entendu, avait rétorqué Miguel. Plus croûton que toi, ça ne peut pas exister. Tu aurais fait exactement pareil dans la même situation, en gémissant sur l'immobilisme ambiant.

– Heureusement que les pétitions ne servent jamais à quoi que ce soit. »

Frôler le point de rupture tandis que Franklin développait :

« À part celles d'Amnesty, peut-être. Faut voir les choses en face. Si j'ai tort et que tout capote, je réviserai mon opinion. En attendant, à moins que quelqu'un veuille palabrer avec les cultureux, passons à autre chose. »

Les vétérans s'étaient débattus comme de beaux diables, *Bien sûr que ça sert, évidemment qu'il faut réagir !* Restait à voir comment. Averse d'idées abandonnées aussi vite qu'elles avaient fusé. Mettre L'Usine dans le coup ? Putain de fonctionnement horizontal, ça impliquait des dizaines de personnes, autant une annonce dans le journal.

« Sans compter qu'ils donneraient leur avis : prévoir ceci, changer cela... Impraticable. »

La mort dans l'âme, admettre que le mieux était encore de ne pas bouger. Laisser flamber l'indignation, en regardant ailleurs. *Le chien aboie...*

Tandis que les banderoles fleurissaient sur L'Usine, neutraliser le groupe de pilotage chez Bergues. Qui réclamait *des précisions quant au programme*. Refuser était délicat, il fallait se décider pour l'événement qui n'existerait pas.

« Un quatuor à cordes.

– David Copperfield. Il est sur le retour, c'est plausible qu'il se lance dans les anniversaires de luxe.

– Une performance de Pipilotti Rist.

– Le cirque du Soleil. »

Un silence avait suivi. Prestige, excentricité, éloignement – des qualités qui valaient de l’or en termes de sécurité. Yvan en avait rajouté auprès de son comité.

« Embargo sur l’info jusqu’au jour J, c’est capital. Avec la crise de cet automne, certains médias n’ont guère goûté notre communication. Un stagiaire m’a soufflé que *Léman Bleu* éventerait volontiers notre programme, j’en appelle donc à votre discrétion. Surtout pas de mails, ça laisse des traces. S’il vous faut plus détails, je fais volontiers le lien avec le Canada. »

Au-delà des obstacles, les vrais soucis. L’infarctus de Miguel début janvier, thorax en feu ruée sur le 144 et gyrophare sur la rétine tandis que l’ambulance l’emportait jusqu’à la survie. Le temps d’avoir peur, de mesurer l’amplitude du bonhomme. Sans lui, comment poursuivre leur équipée ? Dès le lendemain, se prendre en pleine poire sa mauvaise humeur, comme la meilleure des bonnes nouvelles.

« N’allez pas tout lâcher, hein ? Je suis coincé pour l’instant, semblerait qu’ils ont bien cerné l’oiseau. Savent que je vais m’agiter à peine sorti, n’entendent pas laisser faire. Il me faut un remplaçant. »

S’était tourné vers eux, agglutinés entre rideau et gerbes de fleurs.

« Hallucinant, pas vrai ? Comme si j’étais déjà raide. C’est le fleuriste de la Roseraie qui fait son beurre avec toutes ces âneries... Franklin fera l’affaire. Tout est déjà lancé, il y a qu’à suivre. Ça ne devrait pas être plus difficile que les tribulations du Dow Jones. »

Côté Franklin, ne restait qu’à s’incliner. Premier

matin la boule au ventre, malgré son goût pour la mariole. Rassuré dès les portes franchies. Un noyau de cadres intermédiaires qui faisaient tourner la boutique – on sentait que Miguel avait son monde à l’œil. Franklin débarqué sur recommandation du boss, on ne connaissait rien de lui si ce n’est qu’il revenait des States. Le team opérationnel se surpassant pour le mettre au courant. Tout surpris de se découvrir un chef affable et enjôleur, à qui refiler l’adresse des meilleures tables en ville. Se plier en quatre pour lui faciliter la tâche – après tout le vieux briscard ne reviendrait peut-être plus, bénis soient les méfaits du tabagisme – et on récupérerait le nice guy of New York. Surplus d’ardeur à régler les problèmes et applanir les doutes, Franklin avait à peine le temps d’émettre un vœu que son équipe s’activait, décrochant les feux verts les plus inattendus.

Si efficaces qu’à quelques foulées du grand jour, ils en étaient réduits à l’immobilité. Yvan pianotant contre le chambranle, à la recherche d’un détail de dernière minute. Quelque chose pour s’occuper les mains et les neurones.

« Franklin n’est pas là, aujourd’hui ? »

Ils avaient trouvé table mise. Comme chaque soir, regorgeant de saveurs gourmandes. En parsemant de féta son caviar d’aubergine, Raphaëlle songea que ces réjouissances culinaires lui manqueraient. *Au diable la mélancolie, on inventera autre chose.*

– Ce garçon a peut-être une autre vie que nous. Manger dehors avec quelqu’un, par exemple.

– Maman, arrête de vouloir caser Franklin. »

Raphaëlle a raison, autant pour moi. C'était plus simple quand il restait des tonnes de trucs à terminer. N'empêche, c'est bien la première fois qu'il manque au rendez-vous.



QUATRIÈME PARTIE



JEAN-LOUIS

Minuit venait de sonner, on avait juste démarré la mise en place lorsqu'un Securitas mâchant du gros chewing gum a surgi de nulle part.

Sous son nez, les premières palettes vidées de leur cargaison s'entassaient en vrac, et j'ai été pris de vertige. Le type affichait épaules balèzes, pieds écartés – une vraie silhouette de sablier. Le pantalon pincé dans les boots et le blouson harnaché lui donnaient un côté militaire. Mes jambes ont ramolli.

Il m'a apostrophé :

« C'est vous le superviseur ? »

Il avait une moustache, en plus. Excepté les vieux briscards de droite, personne n'en porte plus. J'acquiesce.

« Eh ben c'est un sacré foutoir, votre chantier. Faudra intervenir et rectifier, ça va pas être possible sinon. »

Je me suis tu, menton en l'air, gueule contrariée.

« C'est pas que je veux vous embêter, mais je suis payé pour. C'est pas n'importe quoi, demain, un jubilé pareil, ça se rutile. M. Loutan a insisté, il faut que ce soit impec, circulation comprise, et vous imaginez ce que ça donnera si tout ce beau monde débarque n'importe comment ? C'est pas des broutilles, savez, ça s'est déjà produit. Les limousines convergent en même temps sur

les lieux, et la rature arrive. Je vous raconte pas l'ambiance, une carrosserie reste une carrosserie, et vu dans quoi ces gens se déplacent, c'est à surveiller pire que du lait sur le feu.

– Et où est le problème ?

La voix coupante juste ce qu'il faut. J'ai eu le temps de la polir, celle-là, elle m'a souvent servi aux tables de négociation. Brève et ambivalente, prête à mordre ou à être conciliante. Mon Securitas s'est légèrement contracté.

– Ben je peux pas laisser ce bordel, là ! Déjà pour vous, hein, ça a pas façon ce cheni, mais pour les véhicules... C'est là qu'on parque les officiels, je vais pas les mettre dans le Rhône, moi. Faut me dégager ces palettes, demain ça doit être loin !

J'aurais pu l'embrasser. Juste obsédé par les bagnoles à venir. On n'était peut-être pas encore foutus.

– Quoi, ces palettes ? Bien sûr qu'on va les déblayer, on vient juste de les décharger.

Autour de nous, le staff débarquait une nouvelle livraison, du PET compressé en cubes.

– Et ce bazar, où c'est que vous le déposez ? C'est du déchet, ça, ça se met pas n'importe où, faut pas croire. Les règlements sont stricts.

Tournant des pourparlers, j'ai reconnu le moment de bascule. Trop mou, et le type pouvait m'emmerder jusqu'à la der, trop cassant et il pouvait se rebiffer, nous pourrir la vie. Je me suis décidé pour la tangente.

– Oh mais j'en sais quelque chose ! Vous n'avez pas idée de ce qu'on a dû batailler pour les autorisations, il a fallu remonter tout en haut. C'en a peut-être pas l'air,

mais c'est tout trié: encombrants, ferraille, verre, textile, soigneusement séparés en prévision du démontage.

Sentir le gars perplexe.

– Et ça va aller où, alors?

– À l'intérieur du BFM.

– Dedans? Les détritux?

J'ai levé yeux et mains au ciel.

– Je pense comme vous. Quand j'ai lu le détail du mandat, j'étais sûr qu'ils s'étaient trompés. Pas du tout: ça va bel et bien dans le ventre de ce machin. Dans la salle de spectacle précisément, sur scène. J'ai vérifié moi-même tellement je trouvais invraisemblable, et je me suis fait remoucher au bout. Je suis tombé sur un cadre désagréable qui m'a demandé à quel titre j'appelais et pourquoi je repassais derrière des décisions déjà prises. Je n'ai plus insisté.

Le type a allumé sa torche, dévisagé le BFM.

– Je sais pas s'ils se rendent compte. C'est bien joli d'avoir une idée sur papier, mais qui passera derrière quand il faudra remettre en état? La voirie?

– Ce ne sera pas la première fois que des gens se mettront en quatre pour récupérer les âneries des autres... Je ne suis pas au courant de tout, notre boulot c'est d'installer.

– Et vous pensez faire rentrer cette masse d'ici demain matin? C'est pas dans nos attributions, mais je peux éventuellement envoyer une équipe si vous êtes juste. J'aurai qu'à dire qu'il fallait m'assurer que la place serait nette.

Crétin, va, je voudrais surtout qu'il ne perde pas son poste à cause de nous.

– Aucun souci, on a planifié large. Mais je vous remercie d’y avoir pensé.

– Alors si vous dites que ça joue... Je ne veux rien laisser au hasard, comprenez? Je repasserai plus tard pour être sûr que ça avance bien. »

Le jour s’est levé, et le bâtiment est bourré comme un bougre. Rembourré comme une peluche.

Je revois la nuit, élévateurs hydrauliques en pleine valse, Miguel à leur tête. Le cortège de Verbois, d’abord l’ossature: de la ferraille, des pneus, des bois.

« On met ça comment? a demandé un ouvrier zélé.

Le bras paternaliste de Miguel sur l’épaule,

– Vous faites pas de bile, ça n’a pas d’importance. Ils veulent juste remplir le truc. »

Raphaëlle, Yvan et moi nous regardant, *Ça va jamais marcher Putain On est malades.*

Et ça marchait pourtant, le type grinçait, haussait les épaules, *De Dieu sont cons, ces artistes, je t’en flanquerais moi de la performance, dire que nos impôts finissent ici, je t’y foutrais le feu moi et les autres bœufs qui viendront en Rolex admirer ça, ils me font pitié.*

Garde ta pitié, petit père, ils n’en ont pas pour toi.

Le voyant repartir, protégés par son indignation. Tant qu’il gueulait, il ne mettait pas les pieds au mur. Il n’y en a pas eu un pour s’étonner et passer un coup de fil. Il faut dire que la nuit décuplait les risques d’être rembarré. C’est à peine si j’ai entendu un apprenti: *Vous êtes sûrs, les mecs? Si jamais on se gourre, c’est la porte direct! Je serais vous, je vérifierais...* et les autres

en bâillant *On voit que t'es encore jeune, t'as pas idée du nombre de crétineries qu'on nous fait faire, si à chaque fois fallait attendre les Stempel, c'est là qu'on l'aurait déjà prise, la porte, et pas qu'une fois.*

Pas plus d'un pour douter, pourtant ça commentait, en experts: *Je leur souhaite bonne chance quand y faudra déblayer, la poutre je te l'ai coincée! La fixer c'est rien, l'ôter ce sera autre chose, paraît qu'ils vont y mettre de la flotte, ça va faire gonfler le bois. Pour le bouger, tu repasseras.*

C'était comme ça, chez les SS? À s'étonner de devoir entasser du bétail humain dans les wagons, *Comment qu'ils feront là-bas, avec le nombre qu'on en a mis, la porte restera bloquée...*

À s'étonner et à ne pas lever la voix?

On avait accroché des projecteurs de cinéma, Hollywood sur Rhône, il s'agissait d'être tranquilles. Plus c'est gros, moins c'est louche, on a bien vu des habitants se pencher aux fenêtres, énervés du ballet des utilitaires. Et mon Securitas, repasser toutes les deux heures, admiratif de notre capacité à gaver le BFM, *Rien à redire, Monsieur Caramante, c'est de l'efficace!* Ceux de L'Usine ont fait un tour de piste en nous invectivant, on n'a pas eu à lever le petit doigt, c'est lui qui nous en a débarrassés.

Les flics sont quand même venus voir – trois heures du mat, et nous en sueurs froides. Miguel très pro, badge municipal et papiers trafiqués: *M'en parlez pas Messieurs y savent plus quoi inventer pour empêcher les gens de dormir. Ça doit être prêt demain, et y z'ont pas voulu gêner le trafic de jour.* Sur le haut de la pile, le

document de Loutan: fièrement signée avec de l'encre de Chief Manager, l'invitation officielle.

Qu'auraient pu faire les flics, de toute façon? Renvoyer les tracteurs, pousser les bennes sur le côté?

Yvan qui guettait leurs pupilles. Prévenir tout doute de leur part *Paraît que c'est un concept unique, faire de l'art avec de la décharge. Le trend écolo, vous savez ce que c'est...* Et les cons d'uniformes, dont l'école initiait les mômes à l'écogeste, hochaient la tête en levant les yeux au ciel. Au moment du verdict, les entendre grommeler *On ferait mieux de rester, ça pourrait donner du grabuge, suivant sur qui vous tombez. Le coin est pas des plus tranquilles, entre le deal et le voisin énervé, on connaît la musique.*

Se sont foutus à faire les agents de circulation, ordonner les transferts, rembarquer les gueulards, organiser le foutoir. À ce stade, Yvan a cru qu'il était somnambule: voir les types courir le long du bâtiment, gesticuler, faire enfourner... Les véhicules électriques entraient directement par la porte latérale, levaient haut leur plateau basculant et déversaient avant de repartir dare-dare, bons petits soldats, à la pêche aux détritrus. Ils revenaient dans le quart d'heure, ponctuels comme des Suisses – tout basanés que soient leurs conducteurs. Il n'y avait guère que des crépus que le canton assignait à ces jobs, *Faut bien occuper l'Érythréen, non?*

Ils ont agencé le gros œuvre – treillis, charpente, pneumatiques, polyéthylène. Puis flanqué le rebut ordinaire, soustrait à l'incinération. Une bonne couche de compost pour la touche verte. Restait à combler. C'est là qu'entraient en scène les vieux coupons textiles et

T shirt usagés : ceux qui ne valaient même plus la boutique de deuxième main mais traversaient la Méditerranée, croisant les chaloupes de migrants. Miguel avait fait détourner trois containers de la Praille, convoi exceptionnel et tout le toutim, moto devant moto derrière, deux à l'heure sur la route des Jeunes tous gyrophares dehors. Les clignotants orange éclairaient notre incrédulité au rythme de nos pulsations cardiaques.

YVAN

Que peut-il arriver ?

Je m'en fous.

La peur est derrière moi, tu comprends ? Pas celle d'être pris, d'être malmené, d'être jeté en prison. Celle-ci a hanté chacune des nuits qui nous ont menés à aujourd'hui, quand le corps de Raphaëlle n'était pas autour de moi pour faire diversion. Elle a toujours été rempart, sais-tu ? Rempart contre la vie qui m'attendait – aujourd'hui je ne suis plus sûr que ce soit à la mort prématurée de mon père que je doive d'avoir fait des études. C'était peut-être juste elle, tige au milieu du préau, qu'il ne fallait à aucun prix perdre, passerelle vers une autre existence. Rempart contre la résignation, comme j'étais son rempart contre la dépression. Occuper ma jeunesse à mettre de la couleur dans son regard, ou plutôt sur le monde qu'elle voyait en daltonienne.

Les bras de Raphaëlle, la peau de Raphaëlle, sa chaude tiédeur et son sexe, son cœur d'artichaut. Quand l'angoisse me tordait le ventre, j'entrais en elle et le coït m'aidait à m'endormir. Elle le savait, de toute façon je crois qu'elle aussi se rongait. Faire l'amour, c'était s'agripper l'un à l'autre face à la menace, face au monde, face à la lâcheté possible.

Chaque nuit, hantés. Terreur et jubilation se dispu-

tant nos esprits. Le jour comme un répit, occupés à faire semblant de travailler. Le reste du temps partagés entre l'enthousiasme, l'impatience et la peur, gluante gardienne du projet.

Elle nous a suivis jusqu'à ce matin. Ramassée sur notre nuque, tapissée dans nos boyaux, mercure dans nos tempes, tambour au cœur et aux tympanes. Ça ne marchera jamais. Combien de fois le penser, combien de fois le sentir, glacés par l'avancée des travaux, plus on s'entête plus ce sera grave quand on nous surprendra. Mais personne devant. No limits. L'hallucinante crédulité, la voie libre. Jusqu'à ce petit jour où le dernier véhicule est reparti, sa cargaison bien tassée dans les derniers interstices. Courir à l'appartement se doucher, revêtir le complet ad hoc, *Il t'en faut un neuf*, avait dit Lili, *c'est la moindre des choses*. L'élégance face au miroir, si semblable à celle que j'avais regardée distraitemment des années durant, avant chacun de mes départs chez Bergues. Cette fois-ci, le trac : Est-ce que le pantalon tombe bien ? Zut, un faux pli à la chemise... Laisser Jean-Louis conduire la voiture qui nous emmenait pour les festivités, Raphaëlle plus morte que vive à côté de moi, dans une aérienne robe gris pâle. On avait laissé le Securitas devant le bâtiment. Retrouverait-on l'armée, prête à nous bondir dessus, *Vous êtes démasqués* ?

Rien. L'odeur de poubelle qui nous obsède mais n'a pas l'air de surprendre les passants, sans doute n'est-ce pas si fort, à moins d'être juste devant. Claquer la portière, scruter le BFM. Douter comme une femme enceinte à l'accouchement, les mains sur le ventre : est-il vraiment plein, avons-nous déliré ? N'y aura-t-il

qu'une salle de spectacle ordinaire dévolue à un bicentenaire rondement mené? Voir s'approcher Miguel, s'assurer dans ses yeux que nous n'avons pas inventé. Attendre le plus long quart d'heure de ma vie, jusqu'à cette voix *Alors, Felder, fin prêt?* Loutan en costard crème et chaussures meringue. Un vrai mafieux. Le grand ponton zurichois ne devrait plus tarder. S'étonner du temps qui se remplit, les invités qui arrivent et me distraient malgré eux, des salutations à rendre, des personnalités à présenter, des accoutrements à scruter, des diversions à lancer quand ils reniflent l'air *Qu'est-ce que ça sent?*

...Que peut-il arriver?

On nous mettra en taule comme la bande à Baader

On nous relaxera pour minimiser l'événement

Les gens s'enflammeront pour ce que nous avons fait et ce sera la révolution

Les gens nous auront oubliés avant le TJ du lendemain

Que peut-il arriver?

Je m'en fous.

Il fallait au moins ça.

Il fallait au moins ça, vieux frère, non?

Puisque tu as déserté.

J'essaie de t'imaginer perché sur mon épaule mais je suis pulvérisé par ton absence. Je t'invente à mes côtés au milieu des small talks, histoire de te sentir autrement qu'à travers cette putain de lettre, trouvée la semaine dernière dans les factures.

Mon poteau,

À l'heure où tu me liras je serai loin.

Comme un voleur, comme un branleur.

Ne va pas croire que c'est facile, je chialerai dans l'avion, et même les stewardesses n'y pourront rien. Je vous imaginerai arrivant à l'arcade, toi toujours décoiffé – quand est-ce que tu te décideras à devenir chauve? Tu passeras la main dans cette tignasse corbeau qui est mon totem d'amitié depuis toujours. Je t'ai observé, ces derniers jours, le rituel est bien rodé. Entrer, reluquer, t'installer au bureau comme si c'était ton véritable job. Comme on les aura aimés, nos JOURS MEILLEURS. S'y donner rendez-vous, mystifier, falsifier. Pour une fois, tirer les ficelles. Je vous devine et je vous pleure, j'aurais tellement aimé être des vôtres.

Mais je n'en suis pas.

Tu peux toujours râler sur ton beau-père, tu t'es reconstruit une vraie famille avec les Caramante – ça doit faire chaud au cœur d'avoir du soleil dans sa vie. Et vous me l'avez partagé, ce chaud, plus que je le méritais. Mais je reste un invité. Je suis venu jour après jour, je vous ai reniflés sous toutes les coutures. Ce n'est pas vous, ce n'est pas toi: vous m'avez tout donné et tu peux pas savoir tout le bien que ça m'a fait. Qu'est-ce que j'ai connu d'essentiel, à part ça? Des parents dont le plus grand souci était de défalquer un max de frais professionnels sur leur déclaration fiscale? Les mangeurs de petits fours à Manhattan, Lehman à son sommet? Des compagnes agréables, qui ne m'ont pas gardé à bord. La fulgurance de quelques désirs fous.

Dans ces visages de femmes, l'un émerge avec insistance. Une immigrée comme New York en compte des milliers. Mais quelque chose de plus dans les espoirs, de moins dans la routine – une fée qui se sentirait investie de la mission de repeindre le ciel. Je suppose que ça doit te rappeler Raphaëlle et un certain préau, la première fois que tu lui as parlé. Moi je n'ai même pas osé, je me suis borné à lui vendre une maison.

Il n'y pas eu de prénoms entre nous, je l'ai toujours appelée Mrs T. Une cliente de Lehman, pour qui je me suis surpassé: coloniale jaune sur Staten Island. Je n'en ai pas soufflé mot, mais j'ai renoncé à ma commission pour que la transaction se fasse, elle n'aurait pas eu les moyens sans cela. Je pensais reprendre contact plus tard, je pensais... Et puis le 15 septembre, et mon cadeau qui a dû virer cauchemar.

J'ai longtemps résisté à me renseigner. Le mois passé, je n'y tenais plus, j'ai pianoté. Verdict sans appel: maison en vente. Aucune idée d'où elle s'est réfugiée avec son fils. Un chou gosse, tout en dedans, aux yeux café velours.

...J'ai tenté de faire bonne figure, je te jure. De comploter bravement. Mais le cœur n'y était plus. Le soir après nos derniers verres, tu rejoignais Raphaëlle endormie dans la chambre, et j'insomniais des heures entières. Ça faisait avancer le projet quand je débarquais le matin avec mon lot d'idées, de contacts, de devis. Mais ça bousille de l'intérieur. Je lutte contre la dépression tous les matins depuis Pâques. Je sais qu'une fois, ça m'aurait rattrapé, et qu'une aube sèche aurait fini par m'avalier.

Tu m'en voudras de n'avoir rien dit. Parler, c'était risquer de rester, et le temps presse. De l'autre côté de l'Atlantique, ça rase à qui mieux mieux, et ceux qui récupèrent les créances pourries de chez Lehman ne sont pas les plus sensibles au patrimoine immobilier. La maison jaune est-elle encore debout? Depuis des nuits la question me hante. Et la semaine dernière, enfin l'idée que j'aurais dû avoir depuis le début: racheter la baraque d'Osgood Avenue, tâcher de retrouver Mrs T. Ce n'est peut-être qu'un alibi pour fuir, mais c'est au moins un levier.

Dégoût de vous lâcher mais plus encore, trouille d'arriver trop tard. Alors hier, j'ai pris mon billet pour JFK. Classe-moi au rang de souvenir, Yvan. Lorsque tu auras fini de m'en vouloir, imagine-moi méridien 77, entre débauche d'enseignes, buildings en briques et taxis canari. Quant à Ermenonville, c'est à vous. Je ne suis plus aussi riche qu'il y a un an, les JOURS MEILLEURS ont allégé mon compte en banque en même temps que ma mauvaise conscience. Mais il me reste un petit matelas – je vous laisse donc celui de Genève. J'ai consulté un avocat, des papiers te parviendront bientôt. Je sais que vous en ferez bon usage. Niquez bien Bergues, c'est tout ce que je vous demande. Embrasse Raphaëlle pour moi, pardonne-moi.

Franklin

Ta lettre-testament, et deux jours derrière elle, le courrier fringant d'une fiduciaire. M'annonçant que je suis propriétaire comme si je gagnais le gros lot.

Alors Loutan peut bien se râcler la gorge pour y aller de son speech, je me fous de ce qui peut arriver. La peur est derrière moi, tu comprends. La peur de n'avoir rien fait.

« Ça a puriné dans le coin, dit Loutan.

– Espérons que les vents seront plus favorables à Bergues qu’à notre nez », ricana un CEO tout droit venu de Zurich, dans un complet griffé moka.

D’un revers d’épaules, il rajusta son costume, comme pour empêcher les odeurs de s’y déposer. Les relents qui entouraient les Forces Motrices donnaient une sensation de sale, malgré le passage de la balayeuse. Devant la haute porte, des effluves couvraient le parfum des lys qui ornaient l’entrée (*sculptures florales*, avait rectifié le fleuriste lorsqu’un secrétaire avait appelé pour commander des gerbes).

L’ennemi olfactif tombait mal. Le CEO était censé y aller de son allocution, avant d’entraîner à l’intérieur des invités triés sur le volet. Son accent fédéral ne faisait pas le poids face au message des narines *Abrège, qu’on se mette à l’abri de la puanteur*.

Le programme d’Yvan venait d’être distribué par une escouade d’étudiantes en médecine qui avaient troqué la blouse d’hôpital pour un tailleur jaune et rouge. On aurait dit des majorettes. Désormais entre mains sur manchettes, doigts à french manucure ou gants de marque, le vélin dévoilait le menu des festivités – foie gras à la gelée de sauternes, carré d’agneau aux figues

rôties et courgettes fleur, pommes des gourmets, cygne glacé. Quant au déroulement, la mention sur le carton demeurerait énigmatique: ARTIFICE ARTISTIQUE. Sans doute du Chopin dont les régalerait une virtuose, sur un piano d'exception.

Un coulis de bise se faufila sur les nuques, et Loutan jugea le moment venu de lever le voile.

« Chers amis, l'heure est venue de vous révéler ce qui nous attend à l'intérieur – je tiens ici à saluer Monsieur Yvan Felder, qui a délégué ces dernières semaines son portefeuille de gestionnaire afin de se consacrer à l'organisation de ce jubilé. Pour vous donc, une performance créée sur mesure en l'honneur de la banque Bergues: ARTIFICE ARTISTIQUE, un spectacle du cirque du Soleil! »

Le public bruissa. *Ils sont formidables*, chuinta une femme bleu pâle et beige. *J'ai assisté à une de leurs représentations à Orlando*. Les photographes de presse avaient dressé l'oreille. Les choses promettaient d'être plus spectaculaires qu'anticipé. Une rumeur réjouie monta de la délégation officielle.

« C'est ma supérieure qui sera déçue, elle qui est très branchée arts vivants, chuchota un représentant des autorités. Elle en avait marre de couper du ruban. Ça lui apprendra à me refiler les corvées, la dernière fois, je me suis tapé la mise en service d'une nouvelle station de pompage. »

RAPHAËLLE

Ils sont entrés et le rideau va se lever.
Des années de défaite d'impuissance de reniement de
faute de trahison de déni de désespérance
Nos années,
vont leur péter à la gueule.
Des mois de trouvailles de complot de neige de travail
Nos moi
vont se déverser sur eux.
Non pas de la dynamite, non pas des gravats
Nous ne voulons pas de cadavres, nous voulons les
salir
Éclabousser un mocassin Church's une robe en soie
l'alliance Trinity chevalière
Putrides autant qu'ils sont
Puants pour de bon
Est-ce qu'on va en taule pour ça ?
Nous n'en avons jamais parlé
Ne pas se laisser abattre, ne pas se laisser atteindre
On verra bien ensuite
On verra bien, une fois la trombe...
Mais les salir
de nos mains sales
Les démasquer : de sombres merdes,
engoncés d'élégance

Beaux belles riches et puissants
 Vie fluide et volubile
 Pendant ce temps d'autres triment d'autres grincent –
 d'autres grimaçants
 Déchets
 Chutes de tissu en chute libre comme les pantins du
 World Trade Center un 11-septembre
 Tourbillonnant comme des flocons longtemps, long-
 temps
 Qui a mangé notre ciel ?
 Crier la vérité *Tout est de notre faute*
 La faute à ces soies, alliances trois ors et Audi nuit
 Au cuir de veau Bally
 Et la faute aux sushis
 À la chair perle du crabe
 Au poisson cru du Japon
 À l'île de la Baleine.
 Faites que ça commence ou mes nerfs vont me lâcher.
 Il faut les voir sur leurs fauteuils en velours rouge,
 devant la fosse d'orchestre. Ils ont pénétré dans le Saint
 des Saints tout miaulants, saluants, courbants, bom-
 bants. Se faire bien voir, se faire bien voir, se faire bien
 voir. Miguel a calculé que les débris atteindraient
 jusqu'au vingtième rang, pour ceux de derrière il reste à
 espérer que la pagaille fera le reste. Yvan a réussi un
 tour de force, placer les petites mains de la banque sur
 le balcon, histoire de les mettre à l'abri. Personne ne
 s'est avisé de vérifier la répartition des places, du
 moment que les VIP étaient au premier plan... Je recon-
 nais une femme de ménage grâce aux imitations
 qu'Yvan en faisait quelquefois, avec cet accent du Sud

qui signe les blagues racistes. Elle trône sur les hauteurs, dans la rangée devant moi.

Ça sent la ménagerie Knie, un mélange de crottin, de sciure et d'éléphants. À part l'odeur qui flotte, aucune trace de ce qui se prépare. Le rideau cache la scène en toute majesté. En coulisse, Miguel doit se faire des cheveux blancs. Nous n'avons qu'une cartouche dans notre fusil, aucune répétition générale. Il a juré que c'était imparable, en baissant le plateau pour installer nos munitions, il suffirait le moment voulu d'actionner le mécanisme pour le relever et tout se casserait la gueule.

Je vois Yvan se pencher vers Loutan, lui chuchoter à l'oreille, s'excuser, s'exfiltrer de la zone de danger. Il fait un signe à l'écusson sur pattes qui borde la porte.

Un huissier de la République, en grande cape canari et vermillon, referma les battants insonorisés.

Lentement, le rideau s'écarta. Derrière lui se dressait le décor peaufiné les jours de pluie par Juliette et sa smala : huit silhouettes de baraques américaines, avec leurs toits pointus, les colonnes et les planches. Dans l'espace des fenêtres, Eunice et Amélien avaient peint des personnages. On reconnaissait des familles, un chien. À chaque porte pendait un panneau avec une lettre. S-U-R-P-R-I-S-E, pouvait-on lire sur l'ensemble.

« Trop chou ! » s'exclama une voix haut perchée.

Auriane.

Quelqu'un en combinaison blanche et masque au nez surgit devant le décor par la droite. D'après les plans d'Ermenonville, ç'aurait dû être Franklin. Remplacé au pied levé par Miguel – un juste retour des choses. Il remonta la scène et retourna deux des cartons, découvrant d'autres consonnes. S-U-B-P-R-I-M-E.

Des exclamations émergèrent du public. Loutan se cala les fesses dans son siège. Associer le jubilé à la déconfiture, ce n'était pas du meilleur goût, même au deuxième degré. Il s'escrima à regarder droit devant lui, sans risquer de coup d'œil sur le CEO à sa gauche. Ce n'était pas la première fois que des artistes surpren-

draient. Tandis que montait l'étonnement, le moteur que Jean-Louis venait d'enclencher commença de gronder, de tousser. En lisière de salle, Yvan ferma les yeux. *Ça ne va pas le faire. Dès qu'il y aura de la résistance, le dispositif va s'arrêter.*

Quelque chose craqua comme un coup de feu. La levée du plateau venait comprimer les matériaux agglomérés derrière le décor. Certains cassaient comme des branches de bois sec. Du public émanaient des doutes *C'est normal, ces bruits ?* D'un coup la muraille d'amalgame se mit à vibrer, à trembler, l'effroi supplanta les murmures. La scène renversa les *happy houses* et ouvrit une gueule d'ogre. Instinctivement, Loutan fusa de son fauteuil pour s'interposer devant le Zurichois.

« Careful, Rolf! »

Une falaise haute de dix mètres en draps maculés, chemises, essuie-mains, costumes, tricots, invendus de grossistes, ouvrit les feux. Les pièces lourdes tombèrent les premières. Des rouleaux de textile, chacun sa couleur, beaux comme des Caran d'Ache géants. Déboulant sur les officiels, qui se recroquevillèrent sur leurs sièges. Faire le dos rond était une règle tacite dans la finance, un réflexe fort utile en l'occurrence. Une fois que l'incident serait derrière, il serait temps de s'indigner. Pour l'instant, ce qui comptait, c'était de se planquer. Il y aurait bien de la main-d'œuvre pour courir voir ce qui merdait, un technicien-théâtre ou quelqu'un de ce genre. Certains tissus se dévidaient esthétiquement, et tout en vérifiant que son CEO était hors de portée, Loutan eut une pensée pour le dernier spectacle des *Mummenschanz* qu'il avait vu au *Kultur- und Kongresszen-*

trum de Lucerne. Dommage que le cirque du Soleil n'assure pas, il aurait dû opter pour le Swiss made.

Des cris interrompirent ses réflexions. Visiblement, le problème n'était pas résolu, voilà que l'horizon propulsait des ballots. Le linge rebondissait mollement, tandis qu'en continuant à se soulever le plateau mettait à jour du noir, du caoutchouc, de la vieille roue: les pneus.

« Barrez-vous! »

Le conseil venait de la rangée des analystes risque.

La panique se répandit comme une dune. Les projectiles commençaient à s'amonceler, qui sait s'il y avait des risques d'être ensevelis en restant tassés dans les fauteuils? En paquebot qui bifurque, la salle changea de cap stratégique. Unanime, le public se redressa. Standing débandade. Ceux qui s'étaient assis aux meilleures places, celles du centre, étaient les plus virulents pour déguerpir.

Poussez pas, derrière!

Une injonction qui tenait de l'oxymore, tant le seul fait de l'énoncer engendrait l'effet inverse. Depuis la galerie, les cols bleus regardaient la houle. Dans un mouvement symétrique, les invités reflurent sur les côtés. Les plus exposés pressaient les dos devant eux. Protestations et coudes dans les côtes leur répliquèrent. Ça congestionnait, ça défendait ses pompes. Sauver ses pieds des jantes tandis les pneus s'écrasaient dans un crescendo de métal, s'écarter de ceux qui roulaient encore. Comme des quilles, quelques silhouettes s'effondrèrent en gémissant, mettant le feu à la peur. Certains collègues stoppaient net, compatissants, tandis que d'autres s'attaquaient à les enjamber en leur gueu-

lant de dégager, engendrant une bordée de jurons. Le CEO n'était pas en reste *Ces foutus Welsch ont encore alles falsch, où sont les Notausgang, und was macht noch ce type, on dirait il cherche à bloquer la sortie, oder? Das isch verrückt!*

Une clameur surplomba la mêlée devant la porte sud *C'est verrouillé, putain!* Des poignets vinrent se cramponner sur la barre transversale. Parmi eux, celui d'Auriane et ses bracelets-jonc, avec sa complainte plaqué or: « Mais pourquoi nous? Pourquoi, pourquoi? »

Personne n'avait envie de finir en fait divers. Un barbu à la Sean Connery balaya les lieux du regard tout en cherchant à desserrer son foulard à motif Van Gogh: « Les balcons », conclut-il avant de s'élancer, aussitôt imité.

En quelques secondes, des dizaines de spectateurs affluèrent vers la galerie. À prendre de la hauteur, un bref soulagement les saisit avant qu'ils ne se rendent compte de l'erreur: il y avait encore moins d'espace qu'en bas, et aucune échappée. Si tout le monde y cherchait refuge, la structure supporterait-elle le poids?

« Laissez plus monter! » ordonna James Bond. Les derniers arrivés ne tardèrent pas à saisir l'ordre. D'abord gentiment *Arrêtez, ça coince, y a plus de place*, ils cherchèrent à canaliser la poussée, avant de hausser le ton. Devant l'assaut qui menaçait, les plus décomplexés prirent le relais à coups de talon. Comme un domino, il leur suffit de faire vaciller le premier élément pour entraîner la dégringolade des autres. Qui s'empilèrent dans le colimaçon, façon charnier.

Du parterre où le clouait une violente entorse, Lou-

tan n'avait rien vu. Comme un village au pied de son volcan, il guettait l'avancée de la lave. Du côté de la scène, ça continuait de régurgiter. Dans la pagaille, difficile de savoir ce qui était propulsé, emballages vermoulus briques de lait sachets plastiques – qui avait ouvert le robinet de leurs dépotoirs, bordel ?

Lorsqu'il sentit la salve enfin faiblir, Loutan scruta les déblais pour tenter d'évaluer ses chances de les contourner sans qu'elles s'affaissent sur lui. C'est alors qu'il entrevit un dingue qui fonçait droit dans le tas, comme un coq fier vers son fumier.

Loutan éberlué espérant un instant – c'était son poulain, n'est-ce pas ? -

Yvan le brave tentait-il de contenir la masse à pleine main ? *Mais qu'est-ce qu'il fout, va tout faire déguiller s'il continue !*

Et puis comprendre d'un éclair,

« Felder, nom de Dieu ! »

Pas le temps de finir de hurler,

pas le temps de licencier.

Le fou ne cherchait pas à retenir, au contraire

tirait, remuait et rugissait, au risque d'être enterré,

s'acharnait sur ce qui restait debout :

treillis pieux caisses bidons débris,

esquivant l'avalanche -

fracas sismique libérant l'organique : vieil œuf coques de noix épluchures purée froide jus de moisi.

L'éboulement fonça droit sur eux, hémorragie brune et vaseuse.

Hoquets d'ordures ou déchets verts amoureuxment triés par des gens bien, les sacs crevèrent en s'écrou-

lant et la salle de spectacle continua à déferler de la pou-
belle.

Le grand mikado se mit à pisser de l'huile – *Vidange, palme ou olive pressée à froid?* se demanda Raphaëlle.
Où est Yvan? Yvan Yvan.

« Scheisse! »

Le CEO. Son costume café pris entre gras et pourri-
ture. Dressé par la fureur, cherchant un responsable en
pleine marée. Loutan reflué plus loin, recroquevillé sur
sa douleur. Gens effondrés, gens emmêlés.

« Putain, ma cheville!

– Mon sac à main, où est mon sac à main?

– Yvan? Yvan! »

Des décombres émergeait un homme. Souillé et
orgueilleux. Qui grimpa sur la butte de matériaux, s'y
planta comme étendard, genou à terre, bras déployé.

RAPHAËLLE

Vivant.

Revenant qui se redresse
enjambe une gibecière Hermès escalade un cageot à
moitié éventré.

En chevauche un autre et puis un autre, cherche la
hauteur, le sommet,

varappeur aux mains nues,
au risque d'être englouti à chaque pas.

Et une fois hissé sur la crête,
s'agenouille;

d'un grand arc de la main,
salue les rescapés:

Yvan.

Je le regarde époustouflée,
doigts écartés à même le ciel, qui s'envolent très haut,
vers Régis et Danièle,

son enfance à la sauce après-guerre,
convenable et convenue,

et vers Franklin perdu.

Moi qui le regarde ébahie,
son geste me ressuscite les bras d'honneur de la Jonc-
tion

le festival d'insoumissions qui m'a servi d'enfance.

Autour de lui, les survivants. Manager en furie parce qu'il ne pourra pas faire son tennis ou rédactrice en rage à cause d'un portable ébréché. Nous aurions pu les tuer mais ils se relèvent tous. Un journaliste a la lèvre qui saigne.

Sous le silence revenu, la fourmilière s'affole. On se tâte, on vérifie son tourné de nuque, le tombé de sa robe. Un talon aiguille n'a pas résisté, les tenues griffées sont maculées, les cravates, de traviole. Le rempart de déchets expose ses viscères, les carcasses métalliques pointent, si elles n'avaient pas tenu Dieu sait dans quel état ils seraient.

Les uniformes affluent maintenant, et un instant j'ai de la compassion pour ceux de cette nuit, involontaires complices de l'embuscade. Que vont-ils devenir ? Dire qu'ils ne savaient pas ne suffira jamais. Ça siffle, ça gueule, ça sirène. Les véhicules d'intervention s'approchent. Loutan est en position fœtale, tandis que le CEO lui gueule dessus *Arschloch!*

« Ça peut s'effondrer à tout moment, ôtez-vous de là, dégagez, dégagez ! »

Yvan s'est fait cueillir le premier, il ne risque plus rien. De la scène la masse grince et gronde. Le Zurichois se fige, tétanisé. Les policiers se mettent à trois pour l'éloigner, en le traînant jusqu'à la sortie. Une ambulancière accourt avec une couverture isothermique, au dernier instant elle bifurque vers moi :

« Ça va, Madame ? Tenez, je vais vous couvrir, vous tremblez comme une feuille. »

J'ai l'intention de lui répondre que non, que tout va

bien, mais impossible, elle a raison : je claque des dents.
Elle m'emballe de doré et d'argent, comme une dragée
raffinée.

ÉPILOGUE



La rue ressemblait à une bouche d'enfant de six ans : pleine de trous.

Franklin en regardait un, où s'était dressée un jour une coloniale jaune à plinthes blanches. Avec barbecue en terrasse, rideaux aux fenêtres et âme velours. Abritant une paire d'yeux café qui avaient déjoué ses manœuvres de courtier, lui avait rappelé l'autre rive de son enfance. Lui avait donné envie de changer de vie.

Le creux dans la lignée des toits s'imprima dans son ventre. La maison avait été gommée. Et avec elle, la chance de racheter quelque chose. Longtemps il contempla l'absence, jusqu'à ce qu'elle pénètre chaque vaisseau sanguin, chaque cheveu et chaque doigt.

Définitif.

Il n'en finissait pas de s'imprégner du rectangle vide, avec son haut bleu roi du ciel et sa base sinistrée, restes de fondations, herbe et broussailles à l'abandon. Des pivoines s'obstinaient à jaunir. Il se décida à avancer, avec précaution. Pénétrer là où se dressait un foyer : il avait encore l'impression d'entrer chez Mrs T., et traversant en quelques enjambées l'espace qui avait abrité sa cuisine, il eut le sentiment d'une effraction. Là où il se dressait, le gamin sympathique révisait-il ses devoirs tandis que sa mère préparait des pancakes ?

C'était si facile de rêver dans l'ombre de Linda Thompson.

S'il n'y avait plus de maison, alors il n'y avait plus de cliente, de Mrs T. Restait une femme dissoute dans l'État de New York, qui tout en s'éloignant, redéployait son nom. Et le renvoyait à sa propre existence.

Il aurait dû bouillir, pleurer. Rien d'autre qu'une grande cape de calme, comme s'il venait d'achever un livre aimé, malgré les regrets d'être au bout de sa lecture. La certitude d'être à quai, prêt pour un autre voyage.

La crise qui avait englouti Linda ne l'empêcherait pas de rebondir. Il avait de l'argent, un carnet d'adresses, de l'entregent. Le chapitre Staten Island se refermait, restait Brooklyn. Fini les lofts à l'allure d'aquarium, c'est un atelier qu'il voulait. Du ramassé, le genre mouchoir de poche. Les tables seraient en hauteur et minuscules, on devrait manger debout. Créer un sentiment d'urgence, l'illusion d'importance. La récession n'empêcherait aucun de ceux qui en avaient réchappé de se régaler à grands frais. Dans les coulisses des JOURS MEILLEURS, il avait refait ses gammes culinaires. La lignée Gilliéron n'avait qu'à bien se tenir, son descendant repartait à la conquête du Nouveau Monde.

JEAN-LOUIS

Le procès a été corsé, et je respire mieux.

D'autres ont morflé bien avant notre comparution. Nous avons beau avoir ouvert les parapluies, verrouillé notre affaire pour mettre hors de cause les petites mains qui avaient involontairement contribué au méfait, les sanctions étaient tombées dru. Agents dégradés par leur hiérarchie, contrats intérimaires stoppés, manœuvres déplacés sur des sites dépréciés, cadres humiliés ou révoqués. Qu'était devenu le Securitas à chewing gum ? Je l'avais perdu dans la tourmente. Lorsque nous avons pénétré le tribunal, j'oscillais entre l'angoisse et le soulagement. Il était temps que vienne notre tour de payer l'addition, avant que la culpabilité ne fasse des métastases.

Les chefs d'inculpation étaient longs comme une liste de courses de Lili. Elle s'était tapé tous les parloirs autorisés, avec le visage amoureux de ses seize ans. Nos avocats tentaient de nous faire sortir de préventive. *Pas question*, avait tranché le procureur. Il était exclu d'être clément et que d'autres nous emboîtent le pas, d'autant que nous n'avions manifesté aucun remords. Dans un élan machiste, le ministère public avait minimisé les charges envers les femmes de notre groupe. Juliette et

Lili n'avaient participé à la conspiration que par leurs idées et quelques téléphones. Les papiers à en-tête de Raphaëlle n'avaient pas davantage impressionné. Notre trio féministe s'était insurgé comme un beau diable d'être mis sur la touche, jusqu'à comprendre que nous préférions les savoir à l'abri. La mort dans l'âme, elles avaient endossé leur rôle de Pénélope.

Miguel était bien davantage mouillé: haut fonctionnaire, il avait massivement abusé de sa fonction. Ce sont ses ennuis cardiaques qui lui ont sauvé la mise, sans ça je crois que la justice aurait cogné plus dur. Quant à moi, je m'étais appuyé sur toute une carrière pour activer mon réseau et mystifier du personnel de manutention. Mais la cible première restait Yvan, désigné comme l'instigateur.

À nous trois, on n'en menait pas large, à la prison de Champ-Dollon. Des types nous ont dévisagés, d'autres s'en foutaient. Le dîner était proprement infect et nous, bourrés d'anxiété: comment se passerait la première nuit? Est-ce qu'on se ferait écharper? Nous étions morts de trouille. On ne m'a pas touché, mais de l'autre côté du mur, un type a regardé du porno jusqu'à trois heures du matin. Difficile de pioncer entre deux orgasmes télévisuels.

Le lendemain il y avait atelier. Sport et menuiserie sont très prisés, *N'y pense même pas*, m'a dit mon voisin de table. *Les débutants, c'est nettoyage de chiottes à tous les coups*. À défaut de toilettes, je me suis coltiné les douches. Pas sûr que ce soit plus ragoûtant, j'ai eu ma dose de poils, shampoing, sperme et moisi sur le carrelage. Il aurait pourtant été malvenu de me plaindre:

un gars venait d'être privé de travail (la dernière fois qu'il avait bossé en buanderie, avait tenté de se pendre avec des draps). Sûr que rester cloîtré vingt-trois heures sur vingt-quatre allait lui remonter le moral...

Quinze heures, c'était la récréation. Je veux dire, tour dans le préau. C'est là qu'elle nous est tombée dessus, la brute, celle de nos hantises, s'approchant à ras bord, se fichant sous le menton : mince, souple, fine comme un chat de gouttière, le muscle sec comme du lard séché et le verbe tueur.

« Ça parle de vous, ici. C'est vrai ce qu'on raconte ? »

Même si j'avais voulu décrocher mes mâchoires, je n'aurais pas pu : elles étaient vissées par la peur.

« Le grand merdier dans un grand jour pour une grande banque ? »

Est-ce que son papa est actionnaire ? Mes aisselles sont devenues ruisseau.

« C'est pas une blague ? »

Je me suis pris la claque de ma vie. Sur l'épaule. Le salaud du film secoué d'un rire encore plus râpeux que lui.

« Vous avez entendu, les mecs ? C'est vrai, ce qu'on dit, ils l'ont fait ! Ils les ont foutus dans la merde ! »

Dans la cour, tout le monde s'est arrêté. Les types ont levé le sourcil, se sont rapprochés. Certains ne comprenaient goutte, d'autres leur traduisaient ou expliquaient avec les mains. Les gueules réjouies se sont propagées comme la grippe. Même les gardiens, auxquels on avait jeté un coup d'œil avant de piger que personne ne nous lyncherait, avaient l'œil ironique. Au fur et mesure que la nouvelle s'ébruitait, le brouhaha montait, les langues

s'emmêlaient, ça rigolait haut. On nous a sommés de raconter. Nous étions tellement pétrifiés qu'il fallait nous arracher la monosyllabe.

« Y avait les gros bonnets de la banque ?

– Humhum.

– Des pontes de la République, aussi ?

– Oui.

– Et y se sont pas méfiés ?

– Non.

– Ça schlinguait pas ?

– Si.

– Y vous ont laissé faire ? Toute la nuit ?

– Le merdier leur est tombé dessus ?

– Pas exactement. »

Tous là autour, dans la cour, au réfectoire, à vouloir l'épopée. À se claquer sur les jambes de rire, à s'essuyer les yeux. À réclamer des détails. On en a raconté, des versions : avec ce qu'on risquait de ramasser, y avait du temps devant nous. Lili nous amenait des « paniers fraîcheur » (mangues, kiwis, bananes, oranges, de quoi bafouer une vie entière à acheter des fruits de la région) tandis que le syndicat bourrait des colis de cigarettes et de saucisson. Je me croyais revenu à l'école de recrue, quand ma mère serrait la ceinture de toute la famille pour me nourrir. Pour l'Escalade, L'Usine s'est fendue d'une énorme marmite en chocolat garnie de légumes en massepain, histoire de saluer *notre geste citoyen*. C'était la moindre. Parce que côté manif, après un cortège devant le palais de justice qui avait débordé jusqu'à la Treille, l'hiver avait refroidi les ardeurs. C'est fou ce que la rébellion a la vie courte.

La première semaine, donc, on s'est bien marrés. Mais bon.

Six dans une piaule construite pour trois – Miguel n'a que deux codétenus, mais leur cellule ne dépasse pas dix mètres carrés.

La bouffe exécration.

Les portes blindées.

La promenade à heure fixe, à coup sûr quand le ciel se prend l'envie de pleuvoir.

Le parloir pour seul refuge où voir Lili, sans aucun espoir de l'appeler entre-deux (une seule cabine téléphonique, toujours prise d'assaut).

En journée, des occupations de naze que les braves éducateurs s'escriment à négocier avec des entreprises véreuses – de quoi hérissier mon poil syndical, même si ça vaut mieux que rien, surtout pour ceux qui restent des années.

La proximité, l'exaspération qui va avec: le mec qui te lâche jamais la grappe, même sympa, qui en rajoute une couche quand tu veux être peinard *Ça te manque pas de baiser, toi? Moi ça me manque tout le temps. Depuis le début. Une heure que j'étais en cage et ça me manquait déjà.*

Les mauvaises nuits, comment récupérer à plusieurs qui ronflent, qui se branlent, qui toussent, qui insomniaquent?

Et puis Yvan. Trop content d'être là. Pas avec l'âme d'un résistant ou d'un agitateur – du moins c'est ce qu'il me semble: en pécheur, comme dans les catéchismes poussiéreux, avide d'expier, d'expier, d'expier. Du mauvais coton, quoi. Miguel faisait le mariole, ça lui réus-

sissait plutôt bien. Mais le moins qu'on puisse dire, c'est que le sol d'une prison est mouvant. Des hommes à cran, des dynamiques qui changent, celui qui pète les plombs au milieu de nulle part, celui qui n'est pas fiable, celui qui est revenu de tout. Un de ceux-là squattait ma cellule, amusé le premier jour, jaloux dès le deuxième. S'agissait pas qu'un quidam lui vole le leadership. Lui c'était la teigne, avait subi la guerre dans le Caucase à huit ans. Nos solidarités lui auraient fait pitié s'il était encore capable d'en éprouver, il y avait bien longtemps qu'il était au-delà de tout ça, comme atteint d'une maladie dégénérative: sur une autre planète.

Il a cogné à la fin de la première quinzaine. S'était arrangé pour se retrouver devant l'urinoir en même temps que moi. Même naïf, j'ai eu le temps de le voir venir. Brusquement, quelque chose qui ne tourne pas rond – *Il a déjà pissé il y a un quart d'heure*. Le voir se reboutonner trop lentement, se tourner vers moi, *Et merde un étranger, j'aurais préféré que le méchant de l'histoire ne se conforme pas à un cliché électoral*. Voulait faire mal, voulait faire peur. Il a avancé comme une caricature de western, j'aurais aimé avoir de la répartie mais le sens commun avait déserté mes neurones. J'avais toujours eu peur de la souffrance physique, où allait-il frapper? *Expirer au moment-clef, on sent moins la douleur* disait Lili en accouchant. J'ai revu ma femme jambes écartées, superposée à des maxillaires hypnotisantes. Je me suis retrouvé pris au collet, plaqué contre le mur. C'est l'arrière du crâne qui a morflé. Une chance, je suis grand, une chance, costaud, je valdinguais moins qu'un maigrichon. Ça a sonné dans mon

cerveau, *Va-t-il recommencer ? Une fois, ça passe, deux fois mes jambes me lâchent, ça craque dans l'os, va-t-il me tuer, me rendre paraplégique ?* Des trous dans mes pensées. Le ventre, ensuite : un gong sur le nombril, une onde de choc. À terre. S'il avait sauté sur ma cage thoracique, mes côtes se seraient brisées comme des allumettes. Il s'est contenté de coups de pied sur les flancs, là où c'est mou. Et les burnes, évidemment. Me suis ratatiné comme une araignée. Une dernière salve pour la gueule, même pas son poing, juste le revers des doigts et une chevalière pour mon nez qui se répand de rouge : cerise sur le gâteau. Il a tiré la chasse avant de sortir.

La violence qui refluit, en cercles concentriques. Après le zénith, juste mal partout. Et la pétiole : fracture, hémorragie ? Je me suis redéployé, ausculté. À première vue, pas de séquelles. Juste une déculottée bien menée, une courbature généralisée. Même pas d'œil au beurre noir : sitôt mes narines calfeutrées – putain la dureté du papier cul en taule – y avait rien à voir. Aucun doute : mon coloc était un pro, et les autres de la chambre y avaient tous eu droit. Marque son territoire comme un clébard. Avaient tous su et n'avaient pipé mot pour me prévenir, de toute façon, à quoi bon ? Savaient que je n'en réchapperais pas, s'étaient même sûrement tus par pitié pour que je ne crève pas de trouille. Je l'ai su à leurs coups d'œil quand je les ai rejoints (bien trop en retard, avec avertissement du chef d'atelier en prime). Empathiques. N'empêche qu'ensemble, ils pourraient faire bouger les choses. N'empêche qu'ils se recroquevillent tous, toujours la même rengaine, laisser les brutes dicter leur loi.

Je voudrais continuer à faire le héros, je voudrais refuser d'être libéré. Mais quand mon avocat a débarqué après vingt jours, j'étais primitivement heureux.

« Je vais y retourner après le jugement ?

– Nous ferons tout pour l'éviter. »

Précision d'avocat : floue autant que chirurgicale. Pas de promesses incongrues. De quoi couvrir l'angoisse. Mais il a tenu parole, et on nous a relâchés Miguel et moi. Yvan, c'était une autre paire de manches. C'était l'infiltré, le traître. Ne s'en sortirait pas comme ça.

J'ai pris congé, serré des mains. Des prisonniers m'ont remercié, j'étais hyper gêné. Trois petits tours et puis s'en va. Certains d'entre eux avaient pris dix ans parce qu'ils dealaient pour envoyer à leur famille devises et photos de leur réussite helvétique. Promettre des paquets, des consoles de jeux. Bredouiller des adieux. Au moment d'empaqueter mes affaires, rêver de cracher sur le salopard de la chambrée, et naïvement laisser parler mes yeux. Un vétéran de Tchétchénie en a vu d'autres, il capte mon regard et cherche celui de notre voisin de lit.

« Y part Jean-Louis, tu vois, Luca ? Dis au revoir, Luca, dis-lui qu'on l'oubliera pas. »

Si j'avais bougé avant de partir, c'est Luca qui aurait ramassé. On ne pouvait être plus clair. Et puis il restait Yvan. Je suis sorti sans moufter.

Mes potes m'encenseront, dehors. *Bras d'honneur, panache, risque, courage* : ce que diront les cœurs de gauche. Mais moi lavé de tout orgueil et pour longtemps. Pris en otage par ma peur, la peur pour moi, la

peur pour d'autres. Je la connais désormais, et j'en mesure l'étendue. Long paysage à arpenter.

Heureusement, lavé aussi des vieux regrets. Je me repasse le film du BFM, la vomissure publique. Fierté paternelle. Il se pourrait que ce qui pousse après nous soit prometteur.

Yvan Felder
Chemin de Champ-Dollon 22
1226 Puplinge
Switzerland

Franklin Gilliéron
165 Havemeyerstreet
Brooklyn
NY 11211

Genève, le 18 janvier 2012

*Depuis le temps que tu as décampé, vieux frère,
l'heure est au pardon. Et aux nouvelles.*

*On n'a pas rigolé, après le grand déballage du BFM.
On nous aurait volontiers inculpés pour « acte terro-
riste » si ce n'était réservé aux djihadistes. Heureuse-
ment, une solide misogynie a épargné Raphaëlle. C'était
mon épouse, soi-disant sous ma coupe, ce n'était pas
trop sa faute... Le procureur n'en a pas loupé une, je la
voyais furibarde. Elle aurait cassé la baraque si elle
n'avait compris que je préférerais la savoir au dehors.*

*Miguel et Jean-Louis s'en sont sortis sans trop de
casse, même s'ils ont tâté de la prison. Le grand jeu,
c'était pour moi: « tentative de meurtre » – trouvaille
d'un ténor du barreau. Le ministère public a suivi, esti-
mant que j'avais accepté le risque d'ensevelir quelques
VIP du premier rang. Loutan a prétendu que les détri-*

tus avaient failli le tuer – sublimer le ridicule en péril écarté, il fallait y penser.

Côté gauche, ça hésitait. Me soutenir ou pas? Ennemi des banques, c'était tentant. Mais en même temps, ex-gestionnaire. Grâce à moi, l'ordre du jour de moult comités, AG et autres commissions a été assuré pendant quelques semaines. Tu aurais adoré, arguties juridiques et rebondissements, manifs de soutien et courriers de lecteurs. Ça n'a pas duré et je n'en veux à personne. À moins d'être payés pour le faire, je ne vois pas comment des gens pourraient caser dans leur journée tout le temps nécessaire à protester pour de bonnes raisons. D'autant qu'il y aurait de quoi s'y consacrer 24 heures sur 24, sans manger ni dormir. Et je ne me mettrais pas en tête de liste des causes à soutenir.

Le verdict est tombé le 7 août 2009, juste pour l'anniversaire de Raphaëlle qui soufflait ses trente-cinq bougies. En pleines vacances, un timing idéal pour le zèle judiciaire – en congé, les opposants, qu'ils soient des libéraux ou des gauchistes, des juilletistes ou aoûtistes.

Ne va pas croire que je suis amer. Même sur le moment, j'ai observé tout ça de loin, avec détachement. Les médias ont jugé le verdict sévère. Vous devez faire recours a conclu la défense. Prête à pourfendre l'injustice. Très déçue que je décline.

Cinq ans, dont deux avec sursis. Avec la remise de peine, ma sortie est fixée à la Saint-Valentin. Dans quatre semaines.

Raphaëlle viendra me chercher avec Régine. Ça lui fera tout bizarre d'avoir Papa à la maison – elle n'a pas l'habitude, les permissions ne durent que le temps d'un

soupir. À moi de me glisser dans ce duo monoparental qu'elles ont inventé pour conjurer l'absence.

C'est vrai, tu ne sais même pas qu'on s'est reproduits. Sans y penser, sans planifier. Quand je pense à quel point le sujet nous paraissait important, sensible, complexe. Très en vogue chez nos copains trentenaires, ça soupesait des heures entières l'opportunité, le juste moment. Et là d'un coup, plus rien, ciao la pilule et fertig schluss. Pas du tout une revanche, plutôt une de ces évidences de taulard: quand les portes se ferment de l'extérieur, on s'évade par le sperme. Je suis un foutu veinard d'être si bien attendu – tant de mecs ici ne le sont plus.

J'ai eu peur d'eux avant mon arrivée, vraiment. Dans les heures qui ont précédé mon incarcération, une fois que c'est devenu concret, que j'ai su qu'on m'enfermerait, je me suis mis à trembler sans pouvoir m'arrêter. Pire que Parkinson. Faites appeler le docteur Wolff, ont décidé les flics, et son nom de cinéma m'a fait plus peur encore, comme s'il allait me létaliser. Au lieu de quoi un toubib à l'allure d'étudiant m'a refilé des calmants. À Champ-Dollon je m'attendais à affronter une meute. Au lieu de quoi les détenus ont encerclé notre trio comme le public, une piste de cirque. À réclamer qu'on leur serve encore et encore le récit de nos méfaits. J'étais celui qui avait pris le plus lourd au tribunal, je suis devenu leur protégé. En trois ans, pas un ne m'a touché, pas même l'affreux vétéran tchéchéne. Après son numéro aux dépens de Jean-Louis, les clans lui ont signifié que notre équipe était hors-jeu. Je préfère ne pas savoir comment, mais il m'a évité tout au long

... de ma peine. Interrompu hier soir, un de ces jeux télévisés que mes codétenus mettent gueuler à côté, préféré reporter ma correspondance.

Pourquoi t'écrire maintenant, d'ailleurs ? Ce n'est pas d'hier que je sais où te trouver, je pouvais bien t'en vouloir de t'être tiré les flûtes ça ne m'a pas empêché de te pister quelques mois après avoir décrété que je ne voulais plus rien savoir de toi. T'ai repéré sur le net en faiseur de snacks chics. M'a fait sourire et fulminer tout à la fois.

Il y a déjà quelque temps que ma colère s'est ramollie. Trop d'enfance en commun, je suppose. Je voulais prendre contact plus tôt, mais la taule a tendance à engourdir. Et puis voilà, ce week-end, un fait divers m'a ranimé. Je ne sais pas si l'histoire a franchi l'Atlantique, je te la fais courte.

Vendredi dernier, un paquebot s'est échoué au large d'une île italienne. Pas un truc de migrants, non : le beau blanc des croisières, Titanic à la petite semaine. Paraît que la tradition est de s'approcher des côtes et de saluer de la corne marine, sauf qu'ils ont loupé la manœuvre et que le Costa Concordia s'est retrouvé sur le flanc. Une blague à plus d'un milliard, trente-deux cadavres en sus. Certains n'avaient pas leurs vingt ans.

Figure-toi que le capitaine, un certain Schettino, a abandonné son navire pour se mettre à l'abri, alors que des milliers de passagers attendaient leur évacuation en pleine nuit. L'officier qui coordonnait les secours depuis la terre ferme l'a appelé, et il a mis un petit moment à piger la situation, tant c'était inimaginable. Quand il a compris que le commandant du paquebot

avait déjà débarqué, il lui a passé le savon du siècle, en lui ordonnant de remonter à bord: Lei vada a bordo, Schettino. Vada a bordo! En italien, ça chante.

Eh bien je trouve qu'on lui ressemble, moi, à ce salaud de Schettino. À faire les marioles avec des millions comme il frôlait les côtes toscanes. À s'encaster dans les rochers, à faire naufrage. À s'en sortir indemnes.

Mais l'enfance nous a submergés, mais les rêves nous ont rattrapés, à nous gueuler dans les oreilles Vada a bordo! Alors j'y suis allé, sur le bateau échoué, je me les suis coltinés, les vagues, le vent, l'obscurité. Toi, j'ai cru que tu avais déserté. Et ce week-end, va savoir pourquoi, à lire le journal, à cogiter, je me suis dit que ton épave à toi n'était pas le BFM mais New York; que tu étais aussi remonté à bord.

Tu m'as tellement manqué, vieux frère, fallait pas me partir. Trois ans de cellule m'ont guéri de notre amitié. Te revoir, peut-être pas, mais sache que je ne t'en veux plus.

Yvan

RAPHAËLLE

Soupe de tomate à l'alphabet.

Penchée sur la soupière, un panache d'été rouge me chatouille le nez. Je verse une spirale blanche – bien épaisse, *La crème, c'est bon.*

En regardant flotter les lettres, Régine trempe une mèche de ses cheveux. Mes doigts encerclent le bol comme un calice, ma nuque s'arque en arrière et les mots fondent dans ma gorge. Plus peur de renverser, mais les paumes impatientes. Après le dîner, nous partons chercher Yvan.

La table est jonchée des messages que nous avons écrits pour lui. Certaines lettres sont plus dures à trouver, il y a des fautes d'orthographe. Régine ne fait pas encore de phrases, mais elle me dicte des mots : coccinelle, dehors, doudou.

Je vois danser dans sa cuiller les caractères que je cherche à élucider, comme les diseuses de bonne aventure avec le marc de café. *S'il y a un Y, tout ira bien.*

C'est l'heure du départ. Régine claque dans ses mains et je bois une dernière gorgée d'absence rouge.



GLOSSAIRE

Watergate

En vue des élections américaines de 1976, Richard Nixon, président en exercice issu du Parti républicain, fait espionner l'immeuble du Watergate, siège du Parti démocrate. Mise à jour par des journalistes, l'affaire révèle d'autres pratiques illégales de l'administration présidentielle et aboutit à la démission de Nixon le 9 août 1974.

Chili 1973

En 1970, le Chili élit à la présidence le socialiste Salvador Allende. Celui-ci met son programme en œuvre : nationalisation des mines de cuivre au détriment des compagnies américaines qui les possédaient, réforme de l'éducation et de la santé, augmentation des salaires, contrôle des prix, expropriations et redistribution des terres, mesures diverses comme la distribution gratuite

de lait aux enfants. Les conservateurs combattent sa politique en cherchant à créer un chaos économique. La longue grève des camionneurs, financée par les États-Unis, paralyse ainsi l'approvisionnement du pays. Le 11 septembre 1973, le général Pinochet fait un coup d'État, prélude à plusieurs années de dictature et de répression. Salvador Allende refuse l'exil et se suicide lors de l'assaut du palais présidentiel de la Moneda.

Guerre du Vietnam 1955-1975

Guerre civile entre le Vietnam du Nord (communiste) et le sud du pays, appuyé par les États-Unis, qui y enverront des troupes. Malgré des bombardements massifs, le Nord ne plie pas. Très médiatisée, la guerre suscite des résistances grandissantes aux États-Unis, où les opposants réclament à la fois « la fin de l'impérialisme améri-

cain» et «le retour des *boys*». En 1973, les États-Unis évacuent leurs derniers soldats. Deux ans plus tard, Hanoï remporte la victoire finale, après une offensive décisive sur Saïgon, la capitale du Sud.

Mai 68

Révolte de la jeunesse étudiante parisienne en mai 1968, qui gagnera le monde ouvrier puis d'autres catégories de population, provoquant un mouvement social d'une ampleur exceptionnelle. Aux revendications immédiates (indépendance de l'université, conditions salariales...), se superpose rapidement un rejet de l'autorité sur plusieurs fronts: opposition au gouvernement, critique des valeurs traditionnelles et du capitalisme, revendication d'égalité et de participation dans les processus de décision. Si Mai 68 n'aboutira pas dans son projet de changer radicalement la société, les événements ébranlent toutes les institutions en place (politiques, religieuses, culturelles, sociales). Désormais, aucune d'entre elles ne sera «intouchable» et les individus se sentiront en droit de

contester les hiérarchies – un changement majeur des mentalités.

Crise des *subprime* (prêts à risque)

Dans les années 2000, les banques américaines prêtent massivement des fonds à des particuliers pour qu'ils achètent des biens immobiliers, à des taux d'intérêt très bas. Payés en fonction du nombre d'hypothèques signées, les courtiers démarchent sans se soucier du risque. Des familles modestes contractent ainsi des emprunts qui s'avèreront au-dessus de leurs moyens. Les reconnaissances de dettes sont ensuite mélangées à d'autres crédits pour être mises sur le marché boursier. Des banques du monde entier proposent à leurs clients d'investir leur épargne en achetant ces titres: les placements offrent de bons rendements et sont soi-disant sûrs. Mais lorsque les taux d'intérêt hypothécaires remontent aux États-Unis, plusieurs millions de personnes sont incapables de rembourser leur emprunt et perdent leur maison. Devant la masse de logements soudaine-

ment à vendre, le prix de l'immobilier s'effondre. Les titres boursiers basés sur ces créances voient donc leur valeur s'écrouler. Certains épargnants perdent toutes leurs économies,

tandis que les banques sont entraînées dans la crise. Lehman Brothers, géant bancaire américain, est déclarée en faillite le lundi 15 septembre 2008.

REMERCIEMENTS

Aux yeux critiques, curieux et bienveillants qui se sont posés sur ce manuscrit : Laure Donzé, Marie-Claire Félix et Camille Rebetez.

À Elena de la Rosa, dont la confiance déplace des montagnes et fait naître des livres.

À Julien, Adèle et Capucine, soleils des quatre saisons.

Avec vous perchés sur l'épaule, je n'écris jamais seule.

BIBLIOGRAPHIE ET FILMOGRAPHIE

Ouvrages et articles

Laurène Champalle, *Christiania ou les enfants de l'utopie*, Éditions Intervalles, Paris, 2011.

Christiania, Éditions Alternative et Parallèles, 1979.

Julie Pagis, *Mai 68, un pavé dans leur histoire*, Presses de Sciences po, Paris, 2014.

Damir Skenderovic et Christina Späti, *Les Années 68*, Antipodes, Lausanne, 2012.

En sortant de l'école... Un projet réalisé par des enfants de la rue Vitruve, livre collectif, Éditions Casterman, Paris 1978.

Myret Zaki, *Ce n'est pas la Suisse qui a sauvé UBS*, in *Bilan*, 2 avril 2014.

Wikipedia.

Thèse

Julie Pagis, *Les incidences biographiques du militantisme en mai 68. Une enquête sur deux générations familiales: des «soixante-huitards» et leurs enfants scolarisés dans deux écoles expérimentales*, École des Hautes Études en Sciences Sociales (EHESS), Paris, 2009.

Films et documentaires

Le Funambule (Man on Wire) de James Marsh (2008).

À l'origine de Xavier Giannoli (2009).

Inside Job de Charles H. Ferguson (2010).

Cleveland contre Wall Street de Jean-Stéphane Bron (2010).

The Fall of Lehman Brothers de Guy Smith (BBC, 2009).

Goldman Sachs, la banque qui dirige le monde de Jérôme Fritel et Marc Roche (2012).

Master of the Universe de Marc Bauder (2013).

The Corporation de Jennifer Abbott et Mark Achbar (2003).

En mai, fais ce qu'il te plaît de Stéphanie Kaim et Julie Pagis (Arte, 2008).

On ne peut pas faire boire un cheval qui n'a pas soif de Maud Girault et Jonathan Duong (2008).

Vincennes, l'université perdue de Virginie Linhart (Arte, 2016).

<http://www.documentaires-streaming.com/vincennes-luniversite-perdue/>

Lanceurs d'alerte: coupables ou héros de James Spione (2014).

RTS et FIFDH, débat suite à la projection du film *Lanceurs d'alerte: coupables ou héros*, 6 mars 2015,

<http://www.fifdh.org/2015/site/programme-2015/films/Lanceurs-dalerte-coupables-ou-heros-178312>

Romans

Colum McCann *Et que le monde poursuive sa course folle*, Belfond, Paris, 2009.

Imbolo Mbue, *Voici venir les rêveurs*, Belfond, Paris, 2016.

Achevé d'imprimer le 15 octobre 2018,
pour le compte
des Editions de l'Aire SA, à Vevey

Couverture: Atelier de l'Aire
Photocomposition: Alain Girardet, Penthaz

Imprimé en Europe